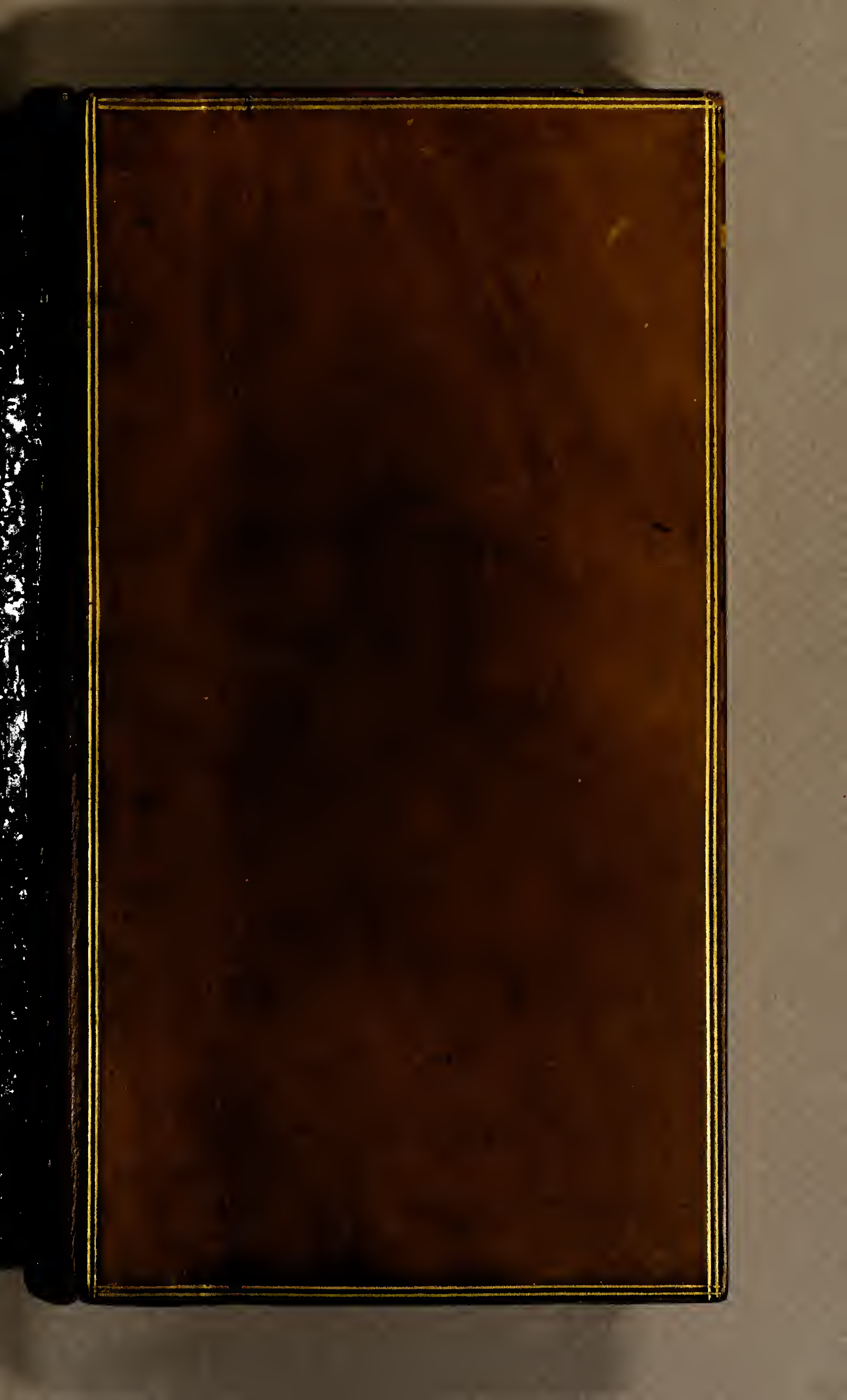
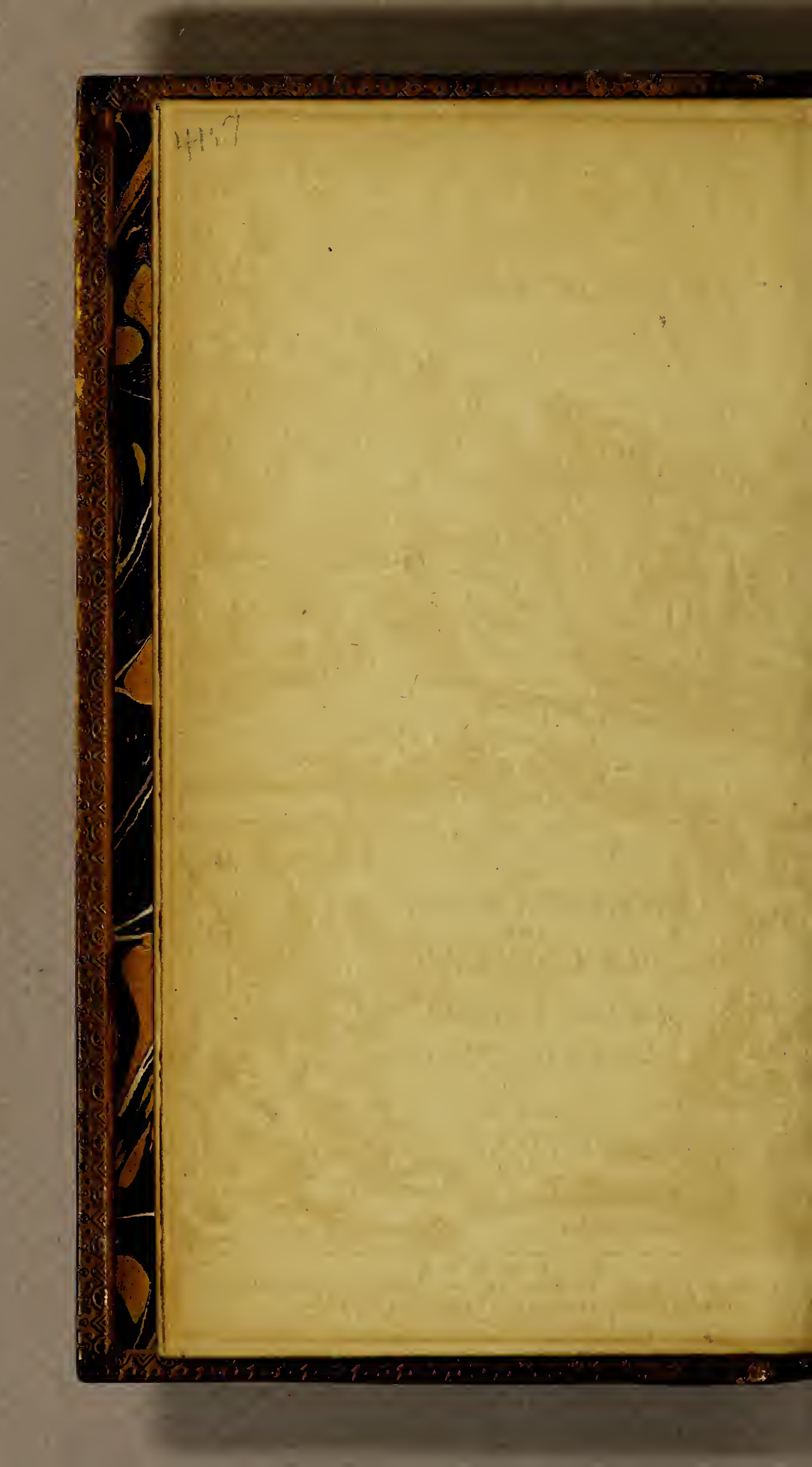
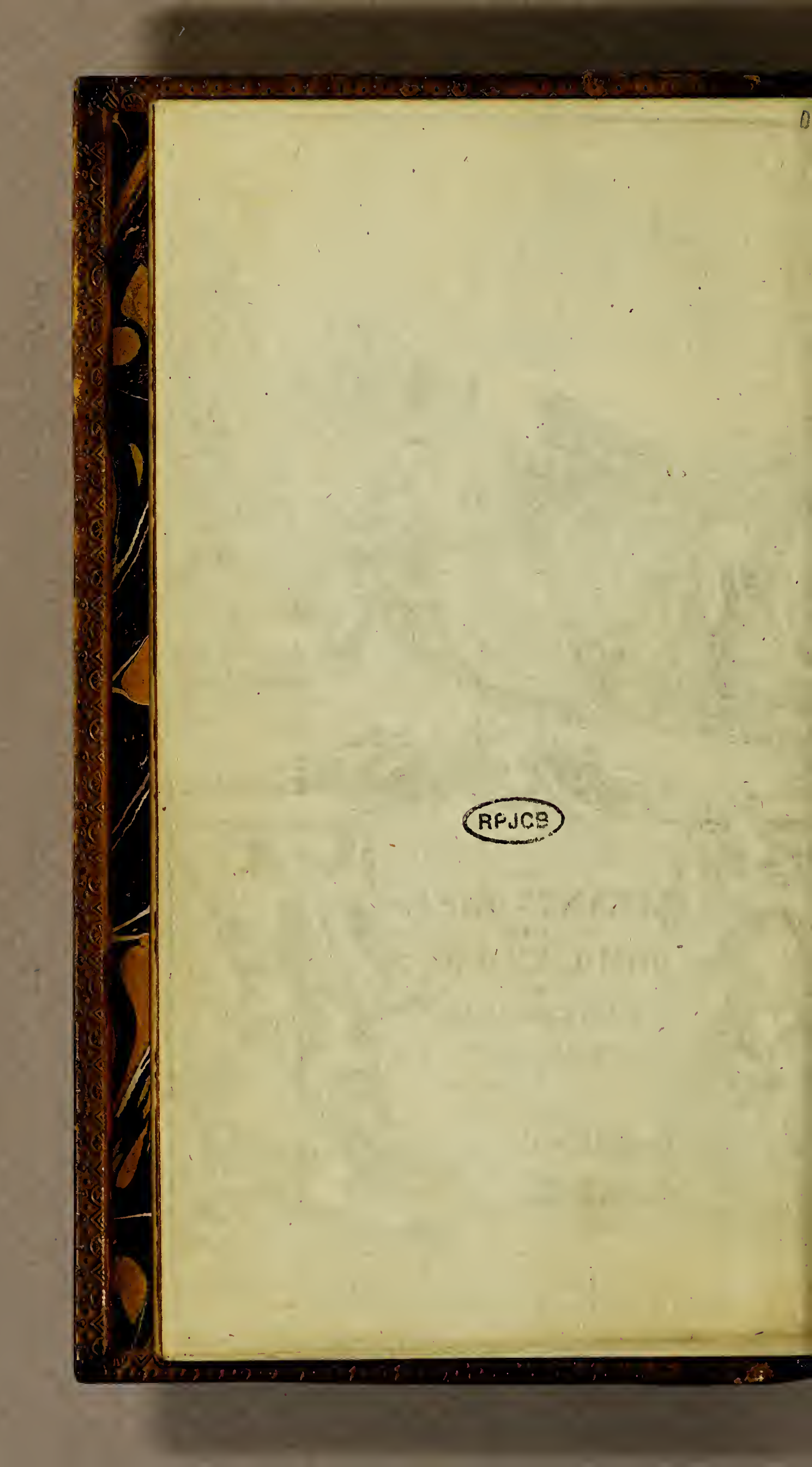



GAUDEO
John Carter Brown.






HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
DES
BOUCANIERS
ET
DE LA CHAMBRE
DES COMPTES,
établie
dans les
INDES
1686.
Innocenter
pro
peccatis
A PARIS,
Chez JACQUES LE FEBVRE, au dernier pillier de la
Grand'Salle, vis-a-vis les Requestes du Palais.
Avec Privilege du Roy.
N. Guerard In. et Sculp.


RPJCB

HISTOIRE DES AVANTURIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES,

CONTENANT

CE QU'ILS ONT FAIT DE PLUS REMARQUABLE DEPUIS VINGT ANNÉES.

AVEC

La Vie, les Mœurs, les Coûtumes des Habitans de Saint Domingue & de la Tortuë, & une Description exacte de ces lieux;

Où l'on voit

L'établissement d'une Chambre des Comptes dans les Indes, & un Etat, tiré de cette Chambre, des Offices tant Ecclesiastiques que Seculieres, où le Roy d'Espagne pourvoit, les Revenus qu'il tire de l'Amerique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

Le tout enrichi de Cartes Geographiques & de Figures en Taille-douce.

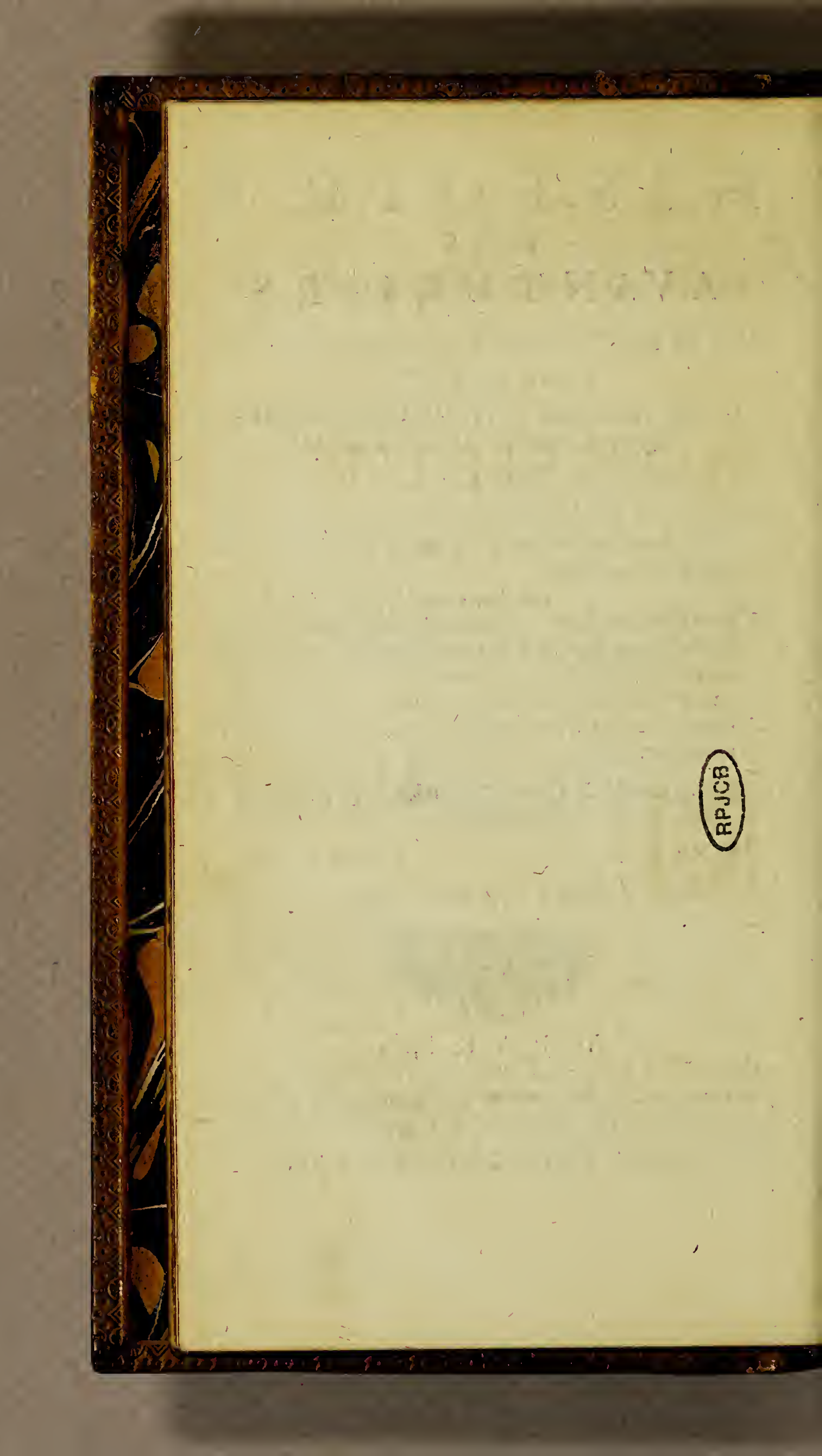
Par ALEXANDRE OLIVIER OEXMELIN.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez JACQUES LE FEBVRE, au dernier pillier de la Grand' Salle, vis-à-vis les Requestes du Palais.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.


RPJCB



A

MONSIEUR

********.



ONSIEUR,

Il ſemble qu'on ne doive pas ſonger à vous offrir aucun Ouvrage, parce que vous eſtes toûjours occupé, & que vous n'avez pas

un moment à perdre. Cependant, MONSIEUR, c'eſt pour cela meſme que je vous offre cette Hiſtoire, qui contient des choſes également neceſſaires à ſçavoir, & agreables à lire. Comme elle contient des choſes neceſſaires à ſçavoir, vous ne devez pas craindre de perdre voſtre temps à une lecture vaine & ſterile. Comme elle eſt remplie d'une infinité d'autres auſſi agreables à lire, vous ne manquerez pas non plus d'y rencontrer dequoy vous délaſſer de vos grandes occupations.

A la verité il y a beaucoup d'Hiſtoires qui inſtruiſent; mais il y en a peu comme celles-cy, qui divertiſſent & qui inſtruiſent en meſme temps. Par exemple vous y apprendrez pluſieurs particularitez curieuſes, & juſques icy inconnuës, qui regardent le Roy d'Eſpagne. Vous y verrez de quelle maniere il gouverne dans les

Indes, les Dignitez, soit Temporelles, soit Ecclesiastiques où il pourvoit, les revenus qu'il en tire; en sorte que ces Royaumes de la Nouvelle Espagne luy valent plus que tous ceux de l'Ancienne.

Vous verrez encore ce que les plus grands Princes de l'Europe possedent dans ces païs: Principalement nostre Auguste Monarque, qui y a établi & y maintient les fameuses Colonies qu'on y void aujourd'huy, plûtost pour la gloire du nom François & pour l'utilité de ces mesmes Colonies, que pour la sienne propre. Vous observerez que là, comme ailleurs, il se fait craindre, il se fait aimer; qu'il regne, qu'il triomphe; en un mot qu'il est par tout LOUIS LE GRAND.

Sur tout vous serez touché de l'empressement qu'ont ses Sujets à luy plaire, à le servir, & à luy obeir dans ces climats éloignez,

comme s'il eſtoit preſent. Je dis que vous en ſerez touché, puiſqu'on ne ſçauroit eſtre plus animé que vous de cette belle émulation.

Vous le faites bien connoiſtre, MONSIEUR, *dans l'employ que vous exercez, où vous ſervez ce Prince & le public avec autant de zele que de ſuccez. Succez où Meſſieurs vos Confreres ont beaucoup de part; car c'eſt un ſentiment general, que les Conſignations n'ont jamais eſté en de ſi bonnes mains.*

Elles ſont, pour ainſi dire, un Canal auſſi ſeur que fidele, dans lequel les plus precieuſes eaux viennent ſe rendre de toutes parts, où on les trouve toûjours auſſi pures qu'elles y ont eſté receuës, & d'où elles coulent ſans s'arreſter, pour ſe répandre enſuite par tout où il eſt beſoin, & c'eſt vous, MONSIEUR, *qui leur donnez le mouvement.*

L'on ſçait encore, que vous vous acquittez de cette fonction penible avec autant de facilité, que ſi elle ne l'eſtoit pas ; que vous travaillez auſſi volontiers pour l'homme du commun, que pour l'homme qui ſe diſtingue, pour l'inconnu que pour l'ami. C'eſt pourquoy tout le monde ayme à avoir affaire à vous, parce que vous aimez à contenter tout le monde. Et ce qui eſt difficile & plus glorieux pour vous ; c'eſt que vous ne le pouvez contenter ſans une prompte expedition, precedée d'un grand travail, où vous eſtes toûjours aſſidu & toûjours infatigable.

Ce n'eſt donc pas ſans ſujet, MONSIEUR, *qu'on s'attend, qu'on ſe confie & qu'on ſe raporte de tout à vous ; & ſans doute il faut avoir beaucoup d'experience & de probité, pour meriter une confiance & une aprobation ſi univerſelle.*

Aprés cela, MONSIEUR, ne vous étonnez pas si vous vous faites des amis, lors mesme que vous y pensez le moins, si chacun s'empresse à sa maniere à vous témoigner sa reconnoissance de l'ardeur & de l'aplication que vous avez à rendre service, si moy qui connois l'une & l'autre, j'ay de l'impatience de vous donner ces marques publiques de mon estime, & de la passion sincere avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
DE FRONTIGNIERES.



PREFACE.

IL y a long-temps qu'on se plaint, & sans doute avec justice, qu'on a mis au jour des Relations de plusieurs païs étrangers, qui sont la pluspart, ou si peu vray-semblables qu'elles déplaisent, ou si mal écrites qu'elles produisent le mesme effet. On ne prétend pas qu'il ne s'en trouve quelques-unes exemptes de ces deffauts; mais certainement elles sont bien rares, & si rares que j'ay veu beaucoup de gens passionnez pour ces sortes de Relations, jusqu'à lire indifferemment tout ce qui se presentoit de ce caractere, s'en dégoûter peu à peu: Et j'avoüe que je suis de ce nombre.

C'eſt pourquoy lors que l'on m'aporta celle dont il s'agit manuſcrite, j'en fis laiſſer ſeulement deux ou trois cahiers pour les parcourir, & pour voir ce que c'eſtoit ; ils me plurent aſſez pour en redemander d'autres, & d'autres en autres, inſenſiblement j'ay leu tout l'Ouvrage.

En effet, vous ſentez je ne ſçay quoy qui vous intereſſe, lors que vous liſez cette Relation : à cauſe qu'elle eſt toute hiſtorique, contenant l'origine, la vie, les mœurs & les actions des Avanturiers, qui depuis vingt années ſe ſont ſignalez dans l'Amerique. C'eſt pour cette raiſon que l'Autheur a eſté indiſpenſablement obligé de nous donner une connoiſſance parfaite des païs de ce continent, où comme je le viens de dire, les Avanturiers ſe ſont

ſignalez ; parce qu'il eſtoit comme impoſſible de bien connoître la grandeur de leurs entrepriſes, qu'en meſme temps on ne fuſt inſtruit de l'état des lieux où elles ont eſté executées. Ce qui donne d'autant plus de ſatisfaction, que le recit des plus ſurprenantes avantures étant joint à ces deſcriptions, il ne faut pas craindre qu'elles ennuyent ; au contraire on eſt dans une avidité de les lire qui tient toûjours en haleine, pour ſçavoir ce qui s'y eſt paſſé.

Cependant ce manuſcrit étoit difficile à entendre, & encore plus à faire entendre aux autres, parce qu'il ſe rencontroit preſque par tout des endroits obſcurs. Outre cela, ſi la matiere de cette hiſtoire eſtoit avantageuſe, les expreſſions ne répondoient nullement à la matiere. Ainſi il a eſté neceſſaire de chan-

ger les mauvaiſes expreſſions, de déterminer les ſens ſuſpendus, & d'éclaircir les endroits obſcurs, car enfin, nous ſommes dans un ſiecle: où l'on veut que toutes choſes frapent d'abord dans un Ouvrage, ſautent aux yeux, & s'offrent d'elles meſmes: où l'on ne void que trop de gens qui ne veulent pas ſe donner la moindre peine de chercher. Auſſi n'a t'on rien oublié pour leur épargner cette peine, & pour tâcher qu'ils ne trouvent rien dans cette hiſtoire qui ne ſe preſente à leur eſprit, dés la premiere attention, ainſi que cela doit eſtre en ces ſortes d'Ouvrages, qui ſont faits pour divertir, & non pas pour apliquer.

Comme on ne diſſimule point qu'il a falu beaucoup de travail, & d'application pour mettre cet Ouvrage en l'état où on le void

aujourd'huy, on convient en mesme temps, qu'il meritoit & ce travail & cette application. Il ressembloit à une belle maison que l'on voyoit de loin, & qu'on vouloit voir de plus prés, mais dont on ne pouvoit aborder, à cause que tous les chemins qui y menoient, étoient remplis de ronces & de pierres. Maintenant qu'on a osté les unes & arraché les autres, on y peut aller avec facilité. Si pourtant il en reste encore quelques-unes, comme cela pourroit bien estre, veu la grande quantité qu'il y en avoit, on prendra la peine, ou de s'en détourner, ou de passer par dessus: Et afin de ne point sortir de ma comparaison, on peut juger qu'il a esté facile de toucher aux avenuës qui conduisent à cette maison; c'est à dire de les rendre libres & aisées, sans tou-

cher à la maiſon meſme, que l'on a trouvée trop bien diſpoſée pour y rien changer. Pour parler ſans figure, aprés avoir trouvé cette hiſtoire veritable, on a tâché qu'elle fuſt paſſablement bien écrite.

Si je n'avois regardé que le nom & la naiſſance de cet Autheur, l'un & l'autre n'eſtant pas fort conſiderables en luy, je n'aurois jamais penſé à lire ces memoires, encore moins à les revoir, parce qu'on eſt perſuadé dans le monde, qu'on ne ſçauroit rien faire de fort exact ſans naiſſance & ſans éducation, & l'on n'en peut diſconvenir. Toutefois il ſemble que cet Autheur a un peu de toutes deux, ſi l'on prend garde au bon ſens, & à une certaine liberté d'honneſte homme, qui regne par tout dans ce qu'il écrit.

D'ailleurs, ce ne ſont point tous ces motifs qui m'ont porté à travailler ſur ces memoires. Une perſonne de conſideration, & à qui l'on ne doit rien refuſer, m'a engagé à le faire, parce qu'elle les a trouvez fort curieux, principalement le Traité que l'on voit à la fin. Je ne dis pas que dans la ſuite, je ne l'euſſe fait de mon propre mouvement, non pas à la verité, avec tout l'empreſſement que demandoient des ordres à qui je devois une prompte déference; mais du moins dans le temps que mes occupations auroient pû me le permettre; puis qu'enfin j'ay toûjours eſté touché des choſes que dit cet Autheur, de la maniere qu'il les dit, & de la verité qui les accompagne.

Pour ce qui regarde les choſes; Comme les Avanturiers en ſont la principale matiere, on

peut dire qu'elles ſont preſque toutes ſurprenantes, agreables & ſingulieres.

Pour ce qui concerne la maniere, il raconte ces choſes ſi naïvement, qu'il les fait croire par la ſeule maniere dont il les raconte.

A l'égard de la verité, bien qu'il declare en beaucoup de lieux de ſon hiſtoire qu'il la dit: quand il ne le declareroit pas, on s'en apercevroit facilement; puiſque la verité a cela de propre, qu'elle ſe fait ſentir par tout où elle ſe rencontre.

Il eſt aiſé de connoiſtre que cet Autheur en écrivant, a eu en veuë ceux qui veulent voyager, & ceux qui n'ont point cette envie, pour les inſtruire également, & qu'il a meſme trouvé le moyen de les divertir en les inſtruiſant.

Il s'exprime ſi vivement ſur tout

tout ce qui ſe preſente, que ceux qui n'ont point envie de quitter leur païs, croyent voyager avec luy en terre ferme, toutes les fois qu'il y voyage. S'il va ſur mer, on s'imagine eſtre embarqué avec luy, voir toutes les Iſles dont il parle, tous les écueils qu'il évite, échoüer contre ceux qu'il n'évite pas. On penſe eſtre ſpectateur des combats qui s'y donnent, des priſes qui ſe font. On tremble avec l'équipage s'il ſurvient quelque tempeſte, parce qu'on ne ſçauroit mieux marquer, qu'il fait, tous les perils qui l'accompagnent. S'il arrive quelqu'autre incident, on craint, on eſpere dans l'attente du ſuccez : tant il ſçait repreſenter au naturel juſqu'aux moindres circonſtances, & faire entrer dans tout ce qu'il dit.

Ce n'eſt pourtant pas qu'il

ſonge à ſuivre l'éloquence dans les choſes qu'il veut décrire, mais l'on s'aperçoit que l'éloquence ſuit naturellement les choſes qu'il décrit. Pour mieux dire, ce n'eſt point l'éclat des paroles qui rejallit ſur les choſes, mais c'eſt l'éclat des choſes meſmes qui rejallit ſur les paroles.

Ceux qui ont envie de voyager, & qui prendront la peine de lire cet Auteur, n'en feront pas moins ſatisfaits, à cauſe qu'ils connoîtront par avance tous les païs où ils ont deſſein d'aller, & que ce qu'ils verront ſur les lieux ſe trouvera entierement conforme à ce qu'il leur rapporte. Ce n'eſt pas tout, car ſans rien affecter, & ſuivant que le ſujet qu'il traite luy en donne l'occaſion, il n'en laiſſe échaper aucune de leur aprendre ce qui ſe rencontre en voyageant, qui

leur peut eſtre utile ou préjudiciable, afin qu'ils puiſſent chercher l'un & éviter l'autre, & ainſi s'attendre à tout, & n'eſtre ſurpris de rien.

Certainement on peut faire fond ſur ce que dit cet Autheur: d'autant plus qu'on ſçait qu'il y a beaucoup de perſonnes d'experience qui ont voyagé dans les païs dont il parle. J'ay eu meſme la curioſité d'en conſulter pluſieurs, à meſure que j'ay trouvé des choſes un peu extraordinaires dans ſa Relation, & dont luy-meſme ne vouloit pas eſtre crû ſur ſa parole: & je dois rendre ce témoignage au public, que je ne leur en ay jamais propoſé aucune qu'ils ne m'ayent toûjours aſſuré qu'elle eſtoit veritable, & je puis dire que ce ſont des gens à qui l'on ne ſçauroit en faire accroire, parce qu'ils connoiſſent le païs à fond pour

y avoir eſté long temps, & qu'ils ont des correſpondances certaines pour bien ſçavoir tout ce qui s'y paſſe maintenant qu'ils n'y ſont plus.

Parmy ceux à qui je communiquay ces memoires, il s'en trouva quelques-uns qui furent ravis, lors qu'ils tomberent ſur la deſcription de quelques païs où ils avoient eſté. Cette deſcription leur ſembloit ſi juſte, qu'ils s'imaginoient y eſtre encore, & qu'on les y conduiſoit comme par la main. D'autres eſtoient ſurpris que cet Autheur n'ait rien dit qui ne ſoit conſiderable, & qu'il n'ait rien dit que ce qu'il a veu, ou que des perſonnes dignes de foy luy ont recité. Encore eſt-il aiſé de remarquer que c'eſt avec de grandes circonſpections qu'il raporte ce qu'il a ſçû de ces perſonnes, toutes croyables qu'elles puiſſent

eſtre, & qu'il écrit bien plus volontiers les choſes qu'il a veuës, que celles qu'il a apriſes: ayant grand ſoin par toute ſon hiſtoire de bien diſtinguer les unes d'avec les autres, afin que le Lecteur en puiſſe faire tel jugement qu'il luy plaira. Ces precautions agréoient fort à ces Meſſieurs, & tous generalement demeuroient d'accord qu'ils n'avoient jamais lû d'hiſtoire plus diverſifiée par la quantité d'évenemens qui s'y rencontrent, & plus remplie de choſes nouvelles juſques icy ignorées, ou du moins incertainement connuës.

Sur tout ils ont admiré les Cartes que l'Autheur a dreſſées luy-meſme ſur les lieux, à cauſe de leur beauté & de leur exactitude, & l'on verra que l'Autheur meſme ne s'eſt pas épargné à les loüer en pluſieurs endroits de ſon hiſtoire, & certes

on ne le doit pas trouver étrange, puisque les connoisseurs & les plus grands connoisseurs les estiment tant.

Aprés avoir remarqué le jugement qu'on a fait, & le soin qu'on a pris de cette Histoire, avoir montré les motifs qui ont porté l'Autheur à l'écrire, il ne reste plus qu'à dire un mot de l'ordre qu'il a suivi en l'écrivant.

D'abord il parle de quelques incidens qui luy sont arrivez sur mer, puis de la celebre conqueste de la Tortuë faite par les Avanturiers, & aussi comment luy-mesme s'est rencontré parmi eux ; car on peut dire en passant, qu'il n'avance rien dont il ne rende raison. Bien éloigné de la maniere de certains Autheurs, qui reduisent ceux qui les lisent à deviner, ou du moins à les croire sur leur parole.

En ſuite il vient au recit des exploits de pluſieurs Avanturiers ; il fait voir le traitement qu'ils font aux Eſpagnols quand ils les prennent, & celuy qu'ils reçoivent des meſmes Eſpagnols quand ils en ſont pris. Il nous convainc encore par beaucoup d'exemples, de la valeur & de l'intrepidité de ces meſmes Avanturiers, qui ſeulement avec des fuſils, des ſabres, & d'autres armes ordinaires, prennent des Navires, des Forts & des Villes, qu'on ne pourroit prendre qu'avec des Armées & des Sieges, qu'avec du Canon, des Mines, & d'autres moyens ſemblables qui ſont d'un grand ſecours à la guerre. En un mot, il nous raporte leurs plus belles entrepriſes, qui toutes extraordinaires qu'elles ſont par la ſingularité de leurs évenemens, n'en paroiſſent pas moins veritables

par la nature de leurs circonſtances ; en ſorte qu'on les lit toûjours avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Il n'oublie pas, non plus, de remarquer de quelle ſorte les François ſe ſont étendus dans l'Amerique, de la maniere qu'ils y vivent, & de tout ce qu'ils y font en qualité de Chaſſeurs, de Boucaniers, d'Habitans & d'Engagez.

Enfin il paſſe à l'hiſtoire d'un Avanturier crû Eſpagnol, à celle d'Alexandre, dit Bras de Fer, à celle de Monbars, appellé l'Exterminateur, leſquels je nomme icy, parce qu'ils ſont tous tres ſinguliers dans leur eſpece. Par exemple, l'Avanturier crû Eſpagnol eſt remarquable par la proſperité de ſes affaires, Alexandre par la conduite de ſes deſſeins, & Monbars par ſon antipathie pour les Eſpagnols. Ces deux derniers par

une temerité qui étonne, & qu'on a peine à condamner parce qu'elle est heureuse : D'ailleurs on voit souvent que ces deux Avanturiers sçavent joindre, quand il le faut, l'adresse à la temerité, puis qu'ils accompagnent leurs entreprises de stratagêmes de guerre si peu communs, qu'on ne pense pas que les plus grands Capitaines de l'Antiquité en ayent jamais mis de meilleurs en usage; Encore mesme ont-ils cela de particulier, qu'ils contribuënt à la deffaite des vaincus, sans rien dérober à la gloire des vainqueurs, que l'on void dans l'occasion pousser la bravoure aussi loin qu'elle peut aller, C'est pourquoy l'on connoistra facilement que ces stratagémes sont plûtost employez pour se deffendre contre le grand nombre des ennemis, que pour empescher l'effet de

leur valeur ; mais on ne veut point s'expliquer davantage, afin de ne pas oster le plaisir de la surprise, qui sans doute n'est pas le moindre que l'on trouve dans les choses de ce caractere.

De plus, l'autheur raconte plusieurs autres évenemens qui ne sont pas moins agreables qu'extraordinaires. Enfin, il recite ce que firent les Avanturiers au retour de ces expeditions militaires, & ce qui leur arriva le long de la coste de terre ferme jusqu'au *Cap de Gracia à Dios*. Il parle aussi des mœurs & d'autres choses remarquables des Indiens rencontrez sur la mesme route, tant de ceux qui sont reduits, que de ceux qui sont à reduire.

L'auteur ajoûte à ce que l'on vient de dire, un Traité qu'il a tiré d'un manuscrit Espagnol, & tra-

duit en noſtre Langue, qui renferme des choſes auſſi curieuſes que difficiles à ſçavoir, comme on le verra dans ce manuſcrit qui merite bien d'eſtre lû, & dont on ne dit rien davantage, parce que l'Avertiſſement qu'on a mis en teſte fera connoiſtre ce que c'eſt.

Aprés tout cela l'Auteur conclud, qu'il ne doute point que ſon Ouvrage ne ſoit bien reçu: d'autant plus qu'il contient des choſes auſſi neceſſaires que veritables, & l'on reconnoiſtra par ſa lecture, qu'il a raiſon de conclure ainſi. Effectivement il contient des choſes veritables, puis qu'elles ſont confirmées par toutes perſonnes qui ont eſté, & qui reviennent de l'Amerique. Il contient des choſes neceſſaires, parce qu'il eſt d'un grand ſecours à ceux qui veulent voyager en ce païs, leur aprenant beaucoup de particularitez qui leur en facili-

tent les moyens. Il eſt meſme utile à ceux qui n'iront jamais, à cauſe qu'il les informe de quantité d'évenemens extraordinaires, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit bien aiſe de ſçavoir ce qui ſe paſſe en ces fameuſes contrées.

Le Roy meſme qui ne ſe contente pas d'eſtre connu dans toutes les parties du monde, mais qui les veut auſſi connoiſtre, a ſouvent envoyé dans ces païs des Eſcadres commandées par M. le Comte d'Eſtrées, Vice-Amiral & Mareſchal de France, qui ſert ce grand Prince auſſi dignement qu'il merite d'eſtre ſervi. C'eſt beaucoup dire & ne rien dire toutefois, que M. d'Eſtrées ne faſſe depuis pluſieurs années.

J'oubliois une choſe particuliere, & trop avantageuſe à l'Autheur pour l'oublier; c'eſt

qu'il a eu l'honneur d'eſtre mandé par M. d'Eſtrées, & de luy rendre compte des particularitez de ſes voyages ; lequel en fut ſi content, qu'il voulut bien le luy témoigner en ces termes. *Si tous ceux qui ont voyagé, parloient comme vous des païs & des choſes qu'ils ont veuës dans leurs voyages, on n'auroit que faire d'aller ſur les lieux pour les connoiſtre.*



Extrait du Privilege.

PAr Lettres Patentes du Roy, ſcellées du grand Sceau de cire jaune; données à Verſailles le 9 jour de Janvier, l'an 1686. Il eſt permis au ſieur CHRISTOPHE JOURNEL Imprimeur & Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & debiter *l'Hiſtoire des Avanturiers qui ſe ſont ſignalez dans les Indes, avec un Traité de la Chambre des Comptes, &c.* durant le temps de ſix années, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, & deffenſes ſont faites à tous Imprimeurs Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient de le faire imprimer, vendre & debiter ſans ſa permiſſion, ou de ceux qui auront droit de luy, ſous les peines portées par ledit Privilege.

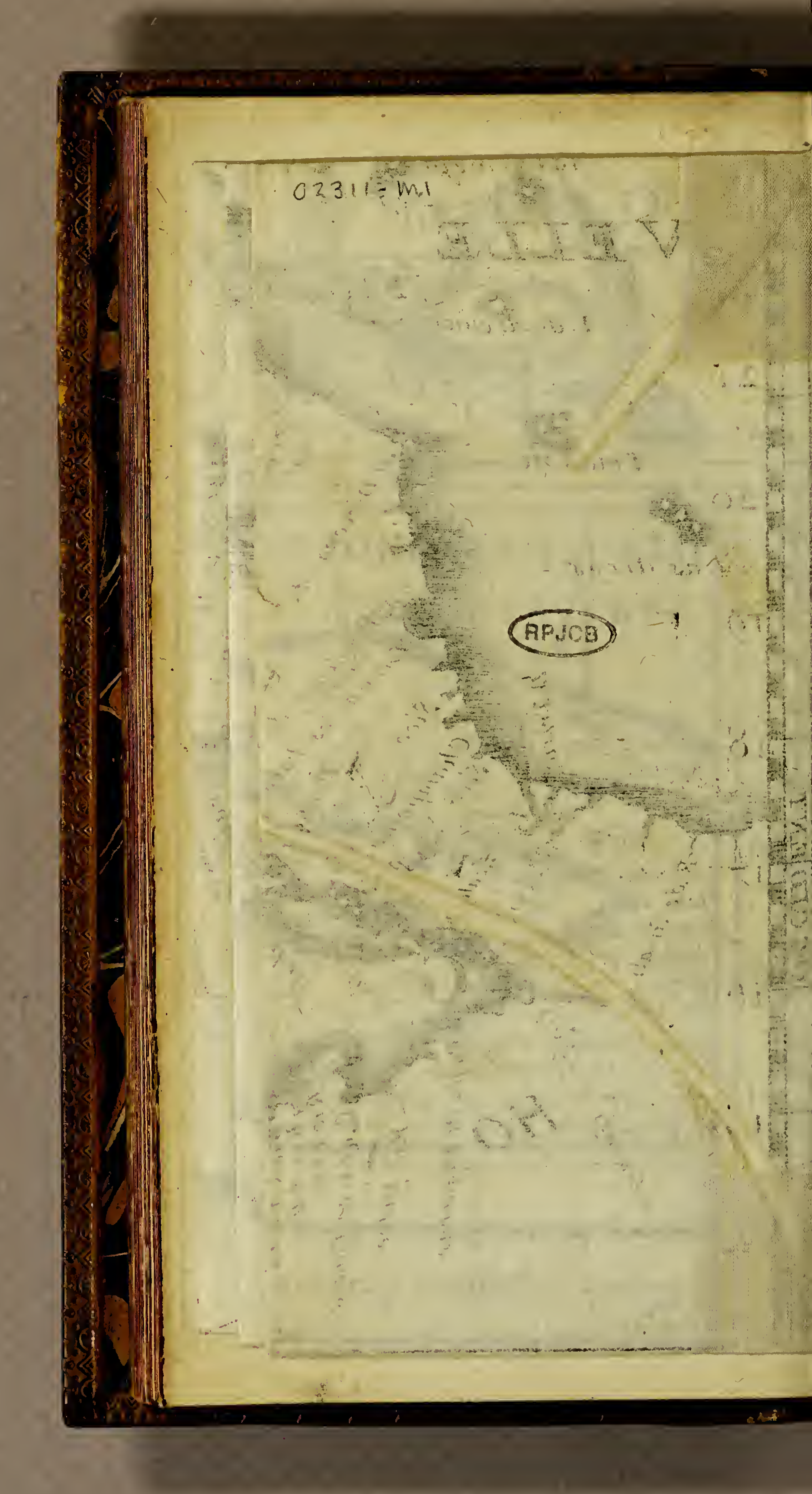
Et ledit C. JOURNEL a cedé ſon Privilege à J. LE FEBVRE ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 29. Avril 1686.

Achevé d'imprimer le premier Juin 1686.

Le prix eſt de quatre livres.


SEPTENTRION
Carte du continent de l'Amerique et de ses Isles principales, ou sont exactement representées les Ports, Havres, et Rades, depuis Comanagote jusques à la Baye de Triste, dans le Golfe de la Nouvelle Espagne, le debouquement du Canal de Bahama et les Isles qui se rencontrent depuis la hauteur de 7. degrez de latitude Septentrionale jusques à 28. degrez
1686
GOLFE DE LA NOUVELLE ESPAGNE
FLORIDA
B. de Tampa
B. de S.t Carlos
CANAL DE BAHAMA
ISLES LUCAYES
MER OCEANE
I. Bahama
Lucayonico
Bimini
Ciguateo
Iabaguem
Quarao
Curateo
S.t Salvador
Triangle
Samana
Hermanos
S.t Miguel
Maiaguana
PLACET
TROPIQUE DE CANCER
caves du Nord
Matamano
Jardins
I. de Pinos
Caya Limon
R. Bayamo
Grand Cayzman
Petit Cayzman
Hormigos
Caycos
Hinagua
Miraporos
Arbre Ojo
Bayos de Babueca
I. Gonave
des François
ESPANIOLA
I. Puerto Rico
S. Juan de Puerto Rico
Boriquen
I. S.te Cruz
I. de Iamaica
P. Negrillo
P. Royal
P. Morant
Bivoras
MER DU NORD
Santanilla
Seranilla
Mosquito
Serrana
Roncador
I. des Requiems
Carneland
I. de S.te Caterine
I. de S.t André
VELLE ESPAGNE
Bayes de Sisal
I. de Arenas
Alacranes
Negrillos
Triangle
Las areas
YUCATAN
GOLFE DE HONDURAS
HONDURAS
Rio Cayaman
Truxillo
Rio grande
Puerto Cavallo
NICARAGUA
S.n Carlos
Redoute
Leon
COSTA RICA
VERAGUA
Cartago
TIERRA FIRME
Panama
Isthme
MER DU SUD
Rio de S.t Bartholomeo
G. de Darien
Cartagena
Santa Martha
VENEZUELA
NUEVO REYNO
I. Oruba
I. Curaçao
I. Bonayre
I. d'Aves
I. Roca
I. Orchilla
I. Tortuga
Comanagote
I. Monjes
MIDY
OCCIDENT
ORIENT
Echelle de 4 lieües Françoises
Plan de l'Isle de la Tortüe comme elle se voit aujourdhuy avec la distance quelle est de l'Isle Espagnolle.
A. La Maison du Gouverneur sur la Montagne
B. La basse terre ou sont les Magazins
C. Le Fort de la Roche
D. La Tour ou le Fort Neuf
E. l'Esglise.
ISLE DE LA TORTUE
Vigie
Rade
Plantage
PARTIE DE L'ISLE ESPAGNOLE
Echelle de 100 lieües Allemandes
Echelle de 100. lieües Espagnoles
Lieües Françoises
Avec Privilege du Roy
Roussel Scripsit 1686.


02311=M1
RPJCB

HISTOIRE DES AVANTURIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

Chapitre I.

Départ de l'Autheur. Incidens qui luy sont arrivez sur Mer.



Es Voyageurs aiment naturellement à parler de ce qui leur est arrivé, sur tout lors qu'ils sont hors de danger, & qu'ils croyent que ce qui leur est arrivé merite d'estre sceu. C'est pourquoy


je ne veux point diſſimuler que je prens quelque plaiſir à raconter ce qui s'eſt paſſé dans mon voyage : peut-eſtre meſme ne ſera-t'on pas fâché de l'apprendre ; & ſans doute tout iroit bien, ſi la relation que j'en fais pouvoit eſtre auſſi agreable qu'elle eſt vraye.

Aprés nous eſtre embarquez le 2. May 1666. & le meſme jour avoir levé l'anchre de la rade du Havre de Grace, nous fûmes moüiller ſous le Cap de Berfleur, à un lieu appellé la Hogue. Nous eſtions dans le vaiſſeau nommé S. Jean, qui appartenoit à Meſſieurs de la Compagnie Occidentale, commandé par le Capitaine Vincent Tillaye. Nous allâmes joindre Monſieur le Chevalier de Sourdis, qui commandoit pour le Roy le navire dit l'Hermine ; monté de trente-ſix pieces de canon, avec ordre d'eſcorter pluſieurs vaiſſeaux de la Compagnie dont j'ay parlé, qui alloient en divers endroits, les uns en Senegal en Afrique, & aux Iſles des Antilles de l'Amerique ; les autres vers la Terre neuve.

Tous ces vaiſſeaux s'eſtoient joints aux nôtres, de peur d'eſtre attaquez par quatre Fregates Angloiſes qu'on avoit

veu croiſer peu de jours auparavant. Quelques navires Hollandois qui craignoient la meſme choſe, parce qu'ils eſtoient en guerre auſſi bien que nous avec cette Nation, en firent autant, aprés que Monſieur de Sourdis leur en eut accordé la permiſſion, & ſa protection qu'ils luy avoient demandée. Enſuite Monſieur de Sourdis fit ſçavoir ſes ordres, & donna à noſtre Capitaine la Charge de Vice-Commandeur de la Flote, & au Capitaine du navire nommé l'Eſperance, appartenant à la même Compagnie, celle de Contre-Commandeur. Cela fait, nous fiſmes voiles avec noſtre Flote, qui eſtoit compoſée environ de quarante vaiſſeaux, le long de la coſte de France, quoy qu'avec aſſez de peine, pour les perils que l'on y court, à cauſe de quantité de rochers qui s'y rencontrent, & de l'allarme que nous donnions aux François qui demeurent le long de ces coſtes: ils croyoient que nous fuſſions Anglois, & que nous avions deſſein de faire quelque deſcente.

Peu de jours aprés nous paſsâmes le Raz de Fonteneau, qui eſt à la ſortie de la Manche. Ce paſſage eſt fort pe-

rilleux, parce que plusieurs Courans traversent bien des rochers qui ne se montrent qu'à fleur d'eau. Les François nomment ce passage *Raz*, mot Flamant, qui signifie une chose d'une grande vîtesse. Fort souvent des navires se perdent en ce lieu là ; c'est pourquoy les Mariniers de toutes sortes de Nations font une ceremonie particuliere lors qu'ils y passent. Voicy celle des François.

Ceremonie que les François observent en divers endroits de la Mer.

Le Contre-Maistre du vaisseau s'habille grotesquement avec une longue robe, un bonnet sur sa teste, & une fraize à son col, composée de poulies & de certaines boules de bois appellées en termes maritimes *Pommes de Raques*. Il paroist le visage noirci, tenant d'une main un grand livre, & de l'autre un morceau de bois representant un sabre. Tous ceux qui n'ont jamais passé par là, viennent s'agenoüiller devant ce Contre-Maistre : aussi-tost il leur donne de son sabre sur le col, & aprés on leur jette de l'eau en abondance, s'ils n'aiment mieux, pour s'épargner cette peine, donner quelques bouteilles de vin, ou d'eau de vie. Il n'y a personne exempte de cette ceremonie, le

Capitaine mesme ne l'est pas ; & si le navire qu'il monte n'y a jamais passé, il est obligé de payer quelque chose, sinon les Matelots sieroient le devant, qu'on appelle le Gallion, ou la Poulaine. Aprés cette ceremonie on voit la quantité de vin ou d'eau de vie que l'on a amassée, on la distribuë également à chacun des Matelots. Les François observent la mesme chose non seulement en ce lieu là, mais encore sous les deux Tropics du Cancer & du Capricorne, & sous la ligne Equinoxiale.

Les Hollandois sont aussi exacts à observer cette ceremonie, mais ils la font autrement. L'Ecrivain du vaisseau apporte le rolle où est contenu tout l'équipage. Cela fait, il les appelle tous par nom & surnom, & les interroge, s'ils ont passé par là, ou non : si on doute que quelqu'un ne dise pas la verité, on luy fait manger du pain & du sel, ce qui est une espece de serment, pour justifier qu'il y a passé. Ceux qui sont convaincus du contraire, ont le choix de payer quinze sols, ou d'estre attachez à une corde, & guindez au bout de la grande Vergue ; ou d'estre calez trois fois, c'est à dire plongez trois

Ancienne coûtume des Hollandois.

fois dans la mer. On oblige un Officier de Vaiſſeau, tel qu'il ſoit, à payer trente ſols; ſi c'eſt un paſſager, ils en tirent le plus qu'ils peuvent. Il y a des Marchands dont ils exigent quelquefois plus de cent écus; & quand il ſe trouve de ſimples Soldats, leur Capitaine eſt obligé de ſatisfaire pour eux. A l'égard des garçons au deſſous de quinze ans, ils les mettent ſous des manes d'ozier, & leur jettent pluſieurs ſeaux d'eau ſur le corps. Ils en font de meſme à tous les animaux qui ſont dans le navire, à moins que le Capitaine ne paye pour eux, & pour le navire meſme, s'il n'y a jamais paſſé. L'argent qui provient de cette ceremonie eſt mis entre les mains du Contre-Maiſtre, qui doit en acheter du vin au premier Port, & aprés on le partage à tout l'équipage. Les Hollandois ne font cette ceremonie qu'au paſſage du *Raz* & des *Barlingots* ou rochers qui ſont devant la riviere de Liſbonne en Portugal, & à l'entrée de la mer Baltique, qu'ils nomment le Zund. Quand on demande à ces Nations pourquoy ils en uſent ainſi, ils répondent que c'eſt une vieille coûtume de leurs anceſtres.

Peut-eſtre que cette obſervation paroiſtra peu conſiderable à ceux qui ne ſortent point de leur païs : mais les gens qui en veulent ſortir, ne la regarderont pas de meſme. Auſſi ne la fais-je que pour eux, comme beaucoup d'autres plus importantes, qu'ils pourront lire dans la ſuite : car je juge par moy-meſme, que ceux qui voyagent, ou qui ont deſſein de voyager, ſont bien aiſes d'eſtre informez des choſes par avance, afin de ſçavoir à quoy s'en tenir quand elles arrivent, & de n'en eſtre point ſurpris.

Reflexion de l'Autheur ſur les ceremonies des François & des Hollandois.

Aprés que nous euſmes paſſé le *Raz de Fonteneau*, une partie de la Flote nous quitta, & nous ne demeurâmes que ſept vaiſſeaux qui faiſoient la même route. En peu de jours nous fûmes conduits par un vent favorable juſqu'au Cap *Finis terræ*, où eſt la pointe Septentrionale qui ſepare le Portugal d'avec la Corogne.

Là nous fûmes ſurpris d'une furieuſe tempeſte. En un moment la mer parut toute blanche d'écume, le ciel tout rouge de feu. Nos navires furent enlevez en haut ſur des montagnes de flots, & en meſme temps precipitez en bas

Deſcription d'une furieuſe tempeſte.

par des tourbillons ſi impetueux, qu'ils briſoient nos mats comme du verre, & rompoient nos cables comme des filets. Outre cela une affreuſe obſcurité oſtoit l'uſage des yeux aux Officiers qui commandoient ; & le bruit des vents, l'uſage des oreilles à ceux qui obeïſſoient. Nos vaiſſeaux ſecoüez ſans ceſſe par l'agitation de la mer, eſtoient en danger de s'ouvrir & de ſe briſer en s'entrechoquant les uns contre les autres. Dans cette extremité mortelle je vis un effet ſenſible de ces paroles de S. Paul, *que pour apprendre à prier il faut aller ſur la mer* : car alors chacun avoit recours aux prieres, & je ne fus pas des derniers. La pluſpart eſtoient ſi foibles & ſi abatus, que les vagues les emportoient d'un bord du vaiſſeau à l'autre, ſans qu'ils fiſſent aucune reſiſtance. Tous preſque renverſez çà & là languiſſoient entierement rendus & demy morts. Il ſe paſſa bien d'autres choſes que je ne ſçaurois dire : en effet chacun eſtoit ſi occupé de ſon propre mal, qu'il ne ſongeoit gueres à celuy des autres.

Cette tempeſte dura deux jours, aprés quoy la mer ſe calma, le vent de-

vint bon, & nous pourſuiviſmes nôtre route à toutes voiles. Les navires qui eſtoient avec nous s'écarterent tellement que nous reſtâmes ſeuls. Quand nous fûmes à deux cent lieuës des Antilles, nous rencontrâmes un navire Anglois, contre lequel nous nous battiſmes quatre heures de temps, ſans nous rien faire l'un à l'autre : les Boucaniers qui eſtoient dans noſtre bord le vouloient accrocher, mais noſtre Capitaine le défendit.

Nous eſtions pour lors en neceſſité d'eau, & nous fûmes reduits à demi-ſeptier par jour. Peu de temps aprés nous arrivâmes à la veuë des Antilles, & la premiere Iſle que nous vîmes fut celle de Santa Lucia. Nous voulûmes aller à la Martinique, mais comme nous eſtions trop bas, le vent & le Courant ne nous permirent pas d'y aborder. De là nous fiſmes route par la Guadeloupe, mais nous n'y pûmes non plus aborder qu'à la Martinique ; ce qui nous obligea de ne point perdre de temps, & de pourſuivre noſtre route, à cauſe de la diſette d'eau où nous eſtions. Quatre jours aprés nous arrivâmes à l'Iſle Eſpagnole, que les

Arrivée de l'Autheur à S, Domingue.

François nomment vulgairement Saint Domingue. Cela nous donna une grande joye, car il n'y avoit personne qui ne fust incommodé de la soif & des fatigues de la mer. Le premier jour que nous vîmes l'Isle, nous allâmes moüiller à un lieu nommé le port Margot, où Monsieur Ogeron, Gouverneur de la Tortuë, avoit une belle habitation. Aussi-tost que nous eusmes moüillé, un Canot vint à nous, dans lequel il y avoit six hommes, qui causerent assez d'étonnement à la pluspart de nous qui n'estions jamais sortis de France. Ils n'avoient pour tous habillemens qu'une petite casaque de toile, & un caleçon qui ne venoit qu'à la moitié de la cuisse. Il faloit les regarder de prés, pour voir si ce vêtement estoit de toile, ou non, parce qu'il estoit imbu du sang qui degoute de la chair des animaux qu'ils ont accoûtumé de porter. Outre cela ils estoient bazannez; quelques-uns avoient les cheveux herissez, d'autres noüez; tous avoient la barbe grande, & portoient à leur ceinture un étuy de peau de Crocodile, dans lequel estoient quatre coûteaux avec une bayonnette. Nous sceûmes de ceux qui

Description des Boucaniers.

avoient déja efté dans l'Ifle, que c'étoient des Boucaniers. J'en feray dans la fuite une particuliere defcription, parce que je l'ay efté auffi.

Ces Boucaniers nous apporterent trois Sangliers, qui fuffirent à tout ce que nous eftions fur le vaiffeau, quoy que nous euffions grand appetit, n'ayant de long-temps mangé de viande fraifche : en recompenfe nous les regalâmes d'eau de vie. Les habitans vinrent auffi à noftre bord, & nous apporterent de toutes fortes de fruits pour nous rafraifchir. Noftre Chaloupe fut à terre querir de l'eau douce : tout cela nous remit tellement, que dés ce foir mefme nous cefsâmes de faire des reflexions fur les incommoditez que nous avions fouffertes pendant le voyage.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous fifmes voile pour l'Ifle de la Tortuë, d'où nous n'eftions qu'à fept lieuës. Nous y moüillâmes l'anchre fur le midy feptiéme jour de Juillet 1666. Aprés que nous eufmes falüé le Fort avec fept coups de canon, & que noftre navire fut en parage, nous defcendîmes tous à terre, & allâmes falüer Mon-

Arrivée de l'Autheur à la Tortuë.

ſieur le Gouverneur, qui nous attendoit au bord de la mer avec les principaux habitans de ſon Iſle. Il nous receut fort bien, & je fus aſſez heureux dés ce premier jour de recevoir des marques toutes particulieres de la grande bonté qu'il a continuée dans toutes les occaſions où il a pû me faire du bien, comme je le feray voir dans la ſuite. Tous ceux qui eſtoient engagez dans la Compagnie, dont j'eſtois du nombre, furent conduits au magazin du Commis general, à qui le Capitaine du vaiſſeau apporta les paquets qui contenoient les ordres de Meſſieurs de la Compagnie. On nous donna à tous deux jours pour nous rafraiſchir, & nous promener dans l'Iſle, en attendant qu'on euſt reſolu ce à quoy on nous vouloit employer. Les paquets furent ouverts, & on trouva que Meſſieurs de la Compagnie dépoſoient le ſieur le Gris leur Commis general, & qu'ils donnoient ſa commiſſion au ſieur de la Vie, qui pour lors eſtoit Lieutenant General dans l'Iſle, avec ordre de vendre tout ce que Meſſieurs de la Compagnie pourroient avoir dans ce lieu, de faire payer tout ce qui leur

eſtoit dû , & de renvoyer le ſieur le Gris en France pour rendre ſes comptes.

Le temps qu'on nous avoit donné eſtant expiré, on nous fit venir, & on nous expoſa en vente aux habitans. Nous fuſmes mis chacun à trente écus, que l'on donnoit pour nous à la Compagnie, qui nous obligeoit à les ſervir trois ans pour cette ſomme, où pendant ce temps ils pouvoient diſpoſer de nous à leur gré, & nous employer à ce qu'ils vouloient. Je ne dis rien de ce qui a donné lieu à mon embarquement, ſuivi d'un ſi fâcheux eſclavage, parce que cela ſeroit hors de propos, & ne pourroit eſtre qu'ennuyeux. Monſieur le Gouverneur avoit deſſein de m'acheter pour me renvoyer en France, voyant bien à mon viſage que ſi je rencontrois un mauvais Maiſtre, je ne reſiſterois jamais aux fatigues du païs; mais le ſieur de la Vie m'avoit déja retenu, ils eurent quelque different là-deſſus. Enfin je demeuray à ce méchant Maiſtre ; je puis bien luy donner ce nom aprés ce qu'il m'a fait ſouffrir. Je rapporteray la maniere dont il en a agy avec moy, quand je parleray du trai-

tement que les habitans ont accoûtumé de faire à leurs serviteurs & à leurs esclaves : cependant je donneray au chapitre suivant la description de l'Isle de la Tortuë, & je diray comme les François y ont établi leur Colonie.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de la Tortuë, & de ce qu'il y a de plus remarquable.

L'Isle de la Tortuë est située sous le 20. degré 30. à 40. minutes au Nord de la ligne Equinoxiale ; elle est au bord de la grande Isle Espagnole que les François nomment S. Domingue, à cause de la Ville Capitale qui porte ce nom. Elle est nommée Tortuë, parce qu'elle en a la figure : elle peut avoir seize lieuës de tour, & n'est accessible que du costé du Midy, par le canal qui la separe d'avec l'Isle Espagnole, où elle a un assez beau port. Le fonds est un sable fort menu, & on y est à l'abry de tous vents, qui ne sont jamais violents dans ces quartiers.

Elle n'a aucun port que celuy-là, qui puisse servir d'abry aux navires; elle est toute entourée de grands rochers, que les habitans nomment Costes de fer : elle a quelques ances de sable aux quartiers habitables des rivages, mais on n'y peut aborder qu'avec des Chaloupes : son havre est commandé par un Fort tres-bon & avantageux. Au bord de la mer on voit une batterie de canon qui donne aussi dans le Havre. Il n'y a qu'un petit Bourg qu'on nomme la Basseterre, où sont les magazins des habitans & des Gargotiers qui demeurent devant le port.

Monsieur Blondel, Ingenieur du Roy, estant en l'an 1667. aux Antilles, descendit à la Tortuë, où il traça un plan pour y faire un nouveau Fort; mais il paroist qu'on n'a pas bien executé son dessein, car on n'en a bâti que la Tour, qui ressemble mieux à un Coulombier qu'à la Tour d'une Forteresse. Il y a dans cette Isle six quartiers habitez, sçavoir la Basseterre, Cayone, la Montagne, le Milplantage, le Ringot, & la Pointe au Maçon. On en pourroit encore habiter une septiéme, qu'on nomme le Capsterre, la

terre y estant assez bonne : mais on n'y trouve point d'eau, & il y en a peu dans l'Isle. On y voit quelques sources, où tous les habitans vont puiser, & cela les oblige à ramasser les eaux de la pluye; de quoy le P. du Tertre paroist mal informé, lorsque décrivant l'Isle de la Tortuë dans la premiere Partie de son Histoire des Antilles, il dit que cette Isle est arrosée de quantité de rivieres.

Le terroir en est tres-bon & fertile aux endroits où elle est habitée. Il s'y trouve quatre sortes de terre, mélangée de sable, de terre rouge & grise, dequoy on feroit d'aussi beaux vases que ceux qui viennent de Genes. Toutes les montagnes sont purement de roche, qui est aussi dure que le marbre, & neanmoins elles produisent des arbres aussi gros & aussi grands que les plus beaux de nos Forests en Europe. Les racines de ces arbres sont toutes découvertes, & courent sur ces rochers, & ne tiennent que dans des trous qui sont dans l'inégalité des rochers. Ces sortes d'arbres qui croissent ainsi, sont extrémement secs de leur naturel; car si-tost qu'ils sont coupez,

ils

ils ſe fendent au Soleil en pluſieurs éclats, de ſorte que ce bois n'eſt bon qu'à brûler.

Cette Iſle eſt tres-fertile en toutes ſortes de fruits que l'on trouve dans les Antilles; quant aux marchandiſes, on y fait d'excellent Tabac qui ſurpaſſe en bonté celuy de toutes les autres Iſles. Les Cannes de ſucre y viennent d'une groſſeur extraordinaire, & y ſont plus ſucrées qu'ailleurs, c'eſt à dire, qu'elles y ſont moins aqueuſes. Il y croiſt pluſieurs arbres & plantes medicinales, il y a peu de chaſſe : quant aux beſtes à quatre pieds, on n'y void que des Sangliers, qu'on y a apportez de la grande Iſle, ils y ont aſſez bien peuplé; tellement que les habitans y vont à la chaſſe. Monſieur d'Ogeron qui en eſtoit Gouverneur de mon temps, deffendit de chaſſer avec des chiens, afin de ne pas faire une ſi grande deſtruction de ces animaux, & que dans la neceſſité les habitans s'en puſſent nourrir. Il permit ſeulement que l'on allaſt à l'affuſt.

On ne trouve que des Ramiers, des Tourterelles, & quelques autres petits oyſeaux pour tout gibier, qui ne valent

pas la peine qu'on les tire. Les Ramiers y viennent ſi abondamment pendant une ſaiſon de l'année, que les habitans en pourroient vivre ſans manger d'autre viande. J'en ay meſme tué en trois ou quatre heures quatre-vingt quinze, ſans avoir fait cinquante pas de chemin à la ronde. Ils viennent par bandes s'abbattre ſur les arbres, dont ils mangent la graine, & quand elle manque, ils vont ſur d'autres arbres qui portent auſſi de cette graine, mais ils deviennent ſi amers qu'on n'en peut manger.

Recit plaiſant au ſujet des Ramiers de la Tortuë.

Un jour un Gentilhomme Gaſcon nouvellement arrivé de France en ce Païs, à qui on avoit fait preſent de ces Ramiers ſur la fin de la ſaiſon, ſe plaignit dans le repas qu'ils eſtoient amers. Un de ceux du Païs qui eſtoit à table, luy dit en riant qu'on avoit oublié à leur oſter le fiel, *Cap de bis bous abez raiſon*, & commença à prendre un baſton, à deſſein de battre ſes valets, diſant que de long-temps il n'avoit mangé un morceau qui valuſt, & qu'ils avoient gaſté ce qu'on luy avoit preſenté de bon. Celuy qui avoit cauſé cette émotion l'appaiſa bien-toſt, en

luy demandant, si les Ramiers de son Païs avoient du fiel, & luy expliqua au mesme temps, la cause pourquoy ces Ramiers estoient ainsi amers.

Le Poisson est en abondance le long de la coste de cette Isle, dans le canal, car au Nord il n'y en a pas tant. J'en nommeray les differentes especes, lors que je feray la description de l'Isle Espagnole. Entre autres sortes de poisson, l'on y void beaucoup de Hommais ou Ecrevisses de mer, qui sont semblables aux nostres, excepté qu'ils n'ont point de pinces. Il n'y a pas de temps plus propre pour prendre ce poisson que la nuit à la clarté du feu : Les habitans se munissent de bois de Santal jaune, qu'ils fendent par éclat, & en font des flambeaux. Ce bois rend une flamme fort claire, quoy qu'il soit verd; c'est pourquoy ils le nomment bois de chandelle. Cette clarté leur sert de pieges pour attraper ces Ecrevisses, sans avoir besoin d'autres instrumens que de leurs mains. Il y a diverses sortes de poisson en coquillage, comme Moules, Huitres, Bourgaux, ou Escargots de mer, Lambics, Casques, Porcelaines, & plusieurs autres especes que

Maniere dont on se sert pour prendre les Ecrevisses.

je n'ay jamais entendu nommer.

Quant aux Reptiles il y en a de plusieurs sortes ; les Tortuës que l'on y void se nomment *Carets* ; il y a aussi quelques Lezards ; qui ne sont pas en si grande quantité que les *Crabes* ou *Cancres*. On en void de deux sortes fort communs, que les habitans nomment *Crabes Blanches*, & les Espagnols *Cangreios*. Et la deuxiesme sorte ils l'appellent *Crabes rouges*, ou *Tourlourous*. Ces deux sortes de Cancres sont fort nuisibles aux habitans, parce qu'ils font des trous en terre, & coupent les racines de ce que l'on plante, soit tabac, cannes de sucre ou autres. Il n'y a point de serpens venimeux, mais seulement quelques couleuvres qui ne font point d'autre mal, que de manger les poules & les pigeons. J'en ay veu une qui paroissoit longue de cinq quarts d'aune, qui venoit d'avaler sept pigeons & une grosse poule ; nous mangeasmes ces pigeons fricassez, aprés les avoir tirez de son corps, où ils n'avoient pas esté trois heures, j'ay aussi mangé de ces couleuvres : dans le besoin on s'accommode de tout.

L'on voit certains petits Reptiles qui

ont une coquille comme un Vignot ou Escargot, ayant le devant de mesme qu'une Ecreviſſe, & le reſte du corps ſemblable à l'Eſcargot. Ces Reptiles nommez *Soldats* ſont bons à manger, & tres-nourriſſans ; Ils ont encore une vertu medicinale que j'ay éprouvée ; mais il faut uſer d'induſtrie pour les avoir, car leurs coquilles ſont ſi dures, que ſi on veut les caſſer, on gaſte cet animal : Il faut ſeulement les approcher du feu, & ils ſortent d'eux-meſmes, puis les mettre en telle quantité que l'on veut dans un ſac expoſé au Soleil ; il en dégoute une huile rouge qui eſt extremément bonne pour toutes les douleurs froides, & racourciſſemens de nerfs. On trouve encore dans ce païs des Cameleons, & un grand nombre de petits Lezards qu'on nomme *Anolis* & *Gobemouches* : ces differentes eſpeces d'animaux ne font aucun dommage ; ils vivent ſeulement d'inſectes, que l'on trouve encore dans cette Iſle, comme fourmis & autres de differentes eſpeces, dont nous avons à parler. Ils y ſont aſſez importuns, car ſi on laiſſe une heure de temps quelque morceau de viande ſur une table,

Vertu medicinale de l'huile tirée de certains Reptiles.

on n'y void plus qu'une fourmiliere toute formée. Il y a des guespes, frelons, mouches de diverses façons, & des scorpions, des aragnées, des chenilles & des verds. De toutes ces sortes d'animaux on n'en voit aucun qui soit venimeux, ny importun comme ces deux derniers que l'on appelle *Mousquites* & *Maringoüins*, dont je traiteray dans la suite.

A la verité, si les Scorpions & les Scolopendres, qu'on nomme bestes à mille pieds, n'y sont aucunement venimeux, les arbres & les plantes n'en sont pas de mesmes. J'en décriray icy trois seulement, sçavoir un Arbre, un Arbrisseau & une Plante, dont j'ay veu des experiences. L'Arbre venimeux dont je veux parler croist haut comme un Poirier, il a ses feüilles semblables à celles du Laurier sauvage, & porte un fruit de mesme que des pommes de reynettes qui en ont le goust & l'odeur, c'est pourquoy les Espagnols le nomment *Arbos* de *Mançanillas*, qui signifie arbre portant petites pommes. Ce fruit renferme un venin si contagieux, que quand il tombe dans la mer, il le communique aux poissons

Description de l'arbre qui produit le Mançanilla.

qui en mangent : Le *Tazar* & la *Bequne* sont deux poissons fort friands de ces pommes. On connoist quand ils en ont mangé à leurs dents, qui deviennent de couleur livide ou noiraſtre. Cet indice n'empeſcha pourtant pas qu'en l'an 1667. la plus grande partie du Bourg de la Baſſe-terre de cette Iſle penſa eſtre empoiſonnée, pour avoir mangé du Tazar, qu'un Peſcheur Indien eſtoit venu vendre. On prend ordinairement pour contrepoiſon l'areſte de ce poiſſon roſtie, & miſe dans du vin ; mais dans cette occaſion, je ne trouvay point de remede plus ſeur, que de boire de l'huile d'olive. Pluſieurs en furent malades plus de trois mois. Les Indiens adroits connoiſſent quand ce poiſſon a mangé de la Mançanilla, en gouſtant du cœur ; s'ils le trouvent picquant ſur la langue, ils n'en mangent point ; mais au contraire s'il eſt doux, ils uſent de ce poiſſon avec toute aſſurance. Les nouveaux venus de l'Europe s'empoiſonnent fort ſouvent, car ce fruit eſt ſi agreable à la veuë & à l'odorat, qu'on ne peut ſe diſpenſer d'en gouſter ; & lors que quelqu'un en a mangé, tout le

Remede contre le venin de la Mançanilla.

remede qu'on luy fait, eſt de le lier, & de l'empeſcher de boire l'eſpace de deux ou trois jours : mais c'eſt un grand tourment, car il crie ſans ceſſe qu'il bruſle. Tout ſon corps devient rouge comme du feu, & ſa langue noire comme du charbon. Si par malheur il en a trop mangé, il n'y a guere moyen de le rechaper.

Suc venimeux que jette l'arbre de Mançanilla.

L'arbre qui porte la Mançanilla n'eſt pas moins venimeux dans ſa verdure que ſon fruit & ſes feüilles : Il jette un ſuc laiᵭeux comme le figuier, qui eſt tout à fait cauſtique. Si quelqu'un s'endort ſous cet arbre, & qu'il en tombe quelque goute d'eau ſur ſa chair, il y vient auſſi-toſt de groſſes loupes rouges. J'y ay moy-meſme eſté attrapé, car en ayant pris une branche pour chaſſer des moucherons qui m'incommodoient au viſage, il m'y ſurvint une Ereſipelle, dont je fus trois jours incommodé & ſans voir.

Pour l'Arbriſſeau venimeux, il eſt ſemblable au Piment, qu'on appelle en Europe Poivre d'Inde : & à la verité il luy reſſemble fort, ſinon qu'il croiſt plus haut : il porte un fruit gros comme un pois, que les habitans appel-

lent

lent Piment à l'œil, à cause que les Indiens le pilent & s'en frottent les yeux, afin de voir, disent-ils, plus clair au fond de l'eau, quand ils vont tirer du poisson avec des fléches ou des harpons. Un Espagnol m'a dit que la racine de cet Arbrisseau estoit un grand poison, dont il avoit veu l'experience, & qu'il n'y avoit point d'autre contre-poison que sa graine pilée & buë dans du vin.

Histoire arrivée au sujet de l'arbre de Mançanilla.

Il n'est pas icy hors de propos de reciter une petite Histoire arrivée au sujet de la plante venimeuse qui croist dans ce lieu. Une Dame de l'Isle de la Tortuë avoit une jeune Esclave noire assez jolie, elle fut long-temps poursuivie par un garçon du mesme païs aussi Esclave; mais n'ayant point d'amitié pour luy, elle le mal-traita de paroles, & luy dit qu'elle s'en plaindroit : il la quitta en la menaçant, & aussi-tost elle en avertit sa Maistresse. Trois jours aprés ce garçon surprit la jeune Esclave qui reposoit sur son lit pendant la chaleur du jour, car comme il n'y a rien de fermé, il estoit entré où elle dormoit, & s'approchant luy avoit mis des feüilles d'une her-

be entre les deux-gros orteils des pieds. Quelque temps aprés la Maiſtreſſe l'appella, & voyant que cette fille ne venoit pas, elle fut obligée de la chercher, & l'ayant trouvée endormie, elle la pouſſa fortement pour l'éveiller, mais cette pauvre Eſclave dormoit d'un ſommeil dont on ne réveille jamais. Sa Maiſtreſſe voyant un accident ſi funeſte m'envoya querir, & me conta la choſe ainſi que je la viens de reciter, & qu'un petit enfant qui avoit veu ce Noir mettre l'herbe, luy avoit rapportée ; je fis l'ouverture du corps pour voir s'il n'étoit point empoiſonné, je n'en trouvay aucune marque, je pris les feüilles qu'on luy avoit trouvées entre les orteils pour en faire l'experience ſur un chien qui dormoit, il en mourut de meſme ; j'en fis autant ſur un chien éveillé, ce qui ne luy cauſa aucun mal. A la verité les aſſiſtans & moy furent étonnez de voir la force du poiſon de cette plante.

Aprés avoir fait la deſcription de la Tortuë & de ce qu'elle produit, il faut parler de ce qui s'eſt paſſé dans l'établiſſement de la Colonie dont elle eſt aujourd'huy peuplée. Il eſt ſurprenant combien de fois cette Iſle a eſté repriſe

& reperduë, tantost occupée par les Espagnols, tantost par les François, qui enfin en sont demeurez les maistres. Les Avanturiers ont trop de part dans toutes ces differentes conquestes, pour n'en pas faire l'Histoire; & comme elle est de mon sujet, il est necessaire de la reprendre dés son commencement. Je croy mesme, que le recit n'en sera pas desagreable, ainsi que nous le verrons dans ce qui suit.

CHAPITRE III.

Etablissement d'une Colonie Françoise sur l'Isle de la Tortuë. Les François chassez par les Espagnols y reviennent plusieurs fois, & aprés divers changemens ils en demeurent les Maistres; le Gouverneur est assassiné par les François mesme.

LES François ayant étably une Colonie sur l'Isle de Saint Christophe, commençoient à fleurir, lors que les Espagnols interrompirent leurs progrez par plusieurs descentes qu'ils firent, en passant avec leurs Flotes, pour

aller à la nouvelle Eſpagne. Cela obligea la plus grande partie de cette Nation à ſuivre les Zelandois, qui faiſoient des courſes ſur les Eſpagnols, & qui en remportoient de riches priſes. Ils y réuſſirent ſi bien que le bruit en vint en France, & cela fit que pluſieurs Avanturiers de Diepe équiperent à deſſein de venir y faire auſſi des courſes. Voyant qu'ils eſtoient heureux dans toutes leurs entrepriſes, & que les Iſles de Saint Chriſtophe où ils amenoient leur butin eſtoient trop éloignées, car il leur falloit deux ou trois mois pour y remonter, à cauſe des vents & des courants qui ſont toûjours contraires, ils reſolurent de chercher un lieu plus commode, ſans avoir autre but que de s'y retirer. Dans cette veuë quelques-uns d'eux allerent en l'Iſle Eſpagnole, voir s'ils ne trouveroient pas aux environs quelque petite Iſle, où ils puſſent ſe refugier en ſeureté. Lors qu'ils y furent arrivez, ils la trouverent tellement peuplée de bêtes à cornes & d'autres animaux, qu'ils furent aſſeurez de venir à bout de leur deſſein, parce qu'ils y trouvoient encore la facilité de ravitailler leurs baſti-

Les François joints aux Hollandois font de riches priſes.

Quelques Avanturiers François võt à l'Iſle Eſpagnole à deſſein de s'y retirer.

mens, ſi bien qu'il ne leur manquoit plus qu'un azile pour ſe retirer, de crainte d'eſtre chaſſez par les Eſpagnols.

Les Eſpagnols ayant conſideré que cette Iſle pourroit un jour ſervir de retraite à de telles gens, s'en étoient déja emparez, & y avoient mis un Alferez avec vingt cinq hommes qui en avoient pris poſſeſſion. Ces Avanturiers François n'eurent pas grande peine à les faire ſortir de là, parce qu'ils eſtoient ennuyez de ſe voir éloignez du paſſage des Eſpagnols, qui n'avoient gueres de ſoin de leur apporter leurs neceſſitez. Les François s'eſtant rendus les maîtres de cette Iſle, délibererent entr'eux de la maniere qu'ils s'y établiroient. Comme les hommes ont diverſes penſées, auſſi ont-ils diverſes applications. Dans l'incertitude où ces Avanturiers eſtoient, quelques-uns d'eux voyant déja des habitations commencées, & la commodité qu'ils recevroient de la grande Iſle, d'où ils pourroient avoir de la viande quand ils voudroient, ce qui leur manquoit à Saint Chriſtophe, fit qu'ils reſolurent de demeurer à l'Iſle de la Tortuë, & promirent à leurs

Divers deſſeins des Avanturiers, & enfin leur reſolution de demeurer à la Tortuë.

Compagnons qu'ils ne les abandonneroient pas. La moitié de ceux-cy allerent sur la grande Isle tuer des Bœufs & des Porcs, pour en saler la viande, afin de nourrir les autres qui travailloient à rendre l'Isle habitable. On asseura ceux qui alloient en mer, que toutes les fois qu'ils reviendroient de course, on leur fourniroit de la viande.

Les Avanturiers se divisent en trois bandes, & se distinguent chacune par des noms convenables à leurs fonctions.

Voilà comme le petit nombre de ces Avanturiers fut divisé en trois bandes, dont les uns s'appliquerent à la chasse, & prirent le nom de *Boucaniers*, les autres à faire des courses, & prirent le nom de *Flibustiers*, du mot Anglois *Flibuster*, qui signifie Corsaire; les derniers s'adonnerent au travail de la terre, & on les nomma *Habitans*.

Quelques Anglois se joignent avec les François.

Les habitans qui estoient en fort petit nombre, ne laisserent pas de demeurer possesseurs de cette Isle, sans qu'on pût les en empescher: Plusieurs Anglois qui vinrent se retirer avec eux y furent tres-bien reçus. Quelque temps aprés il vint des Navires de France sur cette Isle traiter avec eux; les Avanturiers y apportoient un Butin fort considerable, les Boucaniers

des cuirs de Bœuf: ſi bien que les Navires qui venoient y negocier trouvoient leur compte, & remportoient non ſeulement en cuirs la valeur de leur Cargaiſon, ou charge de Marchandiſe ; mais encore en Tabac, en pieces de huit, & en Argenterie.

Les Eſpagnols voyant que l'accroiſſement de ces gens-là ne pouvoit eſtre que tres mauvais pour eux, reſolurent de les détruire, & de ſe remettre en poſſeſſion de l'Iſle de la Tortuë : cela ne fut pas difficile, car ces Avanturiers n'ayant eſté tourmentez d'aucune Nation, croyoient eſtre les ſouverains Maiſtres de tout, & ne s'eſtoient point precautionnez pour ſe défendre. Les Eſpagnols ſans perdre de temps, prirent l'occaſion que les Boucaniers étoient à la chaſſe ſur la grande Iſle, & les Avanturiers en mer; & comme il ne reſtoit que tres-peu d'Habitans qui n'étoient pas capables de grande reſiſtance, le General de la Flotte des Indes d'Eſpagne vint avec quelques vaiſſeaux, dans leſquels il avoit fait embarquer bon nombre de Soldats. Ayant fait deſcente il paſſa au fil de l'épée tous ceux qu'il pût attraper ; il fit meſme

Les Eſpagnols reprennent la Tortuë, pendant que les Avanturiers ſont en mer.

pendre les autres qui vinrent à luy, aprés qu'il fut en possession de l'Isle; ce qui fut cause qu'une bonne partie se sauva pendant la nuit dans des Canots. Ce General Espagnol laissa l'Isle & retourna à Saint Domingue, sans mettre de garnison dans la Tortuë. Et comme il sçavoit qu'il y avoit quantité de Boucaniers dans l'Isle Espagnole qui détruisoient tout le bestail, il ordonna qu'on levast quelques Compagnies de gens de guerre pour les détruire : Ces Compagnies furent appellées cinquantaines; & depuis les Espagnols les ont entretenuës jusqu'aujourd'huy.

Les François reviennent à la Tortuë sous la conduite d'un Capitaine Anglois.

La Flotte d'Espagne estant partie, les fugitifs de cette Isle se rassemblerent, & se remirent en possession de l'Isle sous la conduite d'un Capitaine Anglois, nommé Villis. Peu de temps aprés un Avanturier François y arriva; le changement qu'il trouva ne luy plût pas fort, & il voyoit à regret que les Anglois estoient maistres de cette Isle. Il prévoyoit bien qu'ils feroient là comme à Saint Christophe, d'où ils voulurent chasser les François, quand ils se sentirent les plus forts. Cet Avanturier partit de la Tortuë sans rien dire, &

vint à Saint Chriſtophe trouver Monſieur le Chevalier de Poincy qui y commandoit en qualité de General au nom de l'Ordre de Malthe : Il luy donna avis de ce qui ſe paſſoit à la Tortuë, & luy fit connoiſtre les avantages qu'il tireroit de cette Iſle, s'il en chaſſoit les Anglois. De plus, il l'aſſura que leur Chef eſtoit ſans aveu, & que les François laſſez d'eſtre ſous la domination Angloiſe, ne manqueroient pas de prendre les armes en ſa faveur, en cas que cette Nation vouluſt faire reſiſtance.

Monſieur de Poincy eſt averti par un Avanturier de ce qui ſe paſſe à la Tortue.

Monſieur de Poincy receut cet avis comme il devoit, & en fit l'ouverture à Monſieur le Vaſſeur nouvellement arrivé de France, n'en ayant point dans ſon Iſle de plus capable que luy d'une telle entrepriſe, parce qu'il eſtoit non ſeulement bon Capitaine & bon Ingenieur, mais il avoit encore une connoiſſance toute particuliere des Iſles de l'Amerique. Monſieur le Vaſſeur dont l'eſprit eſtoit penetrant, reconnut que cette occaſion luy ſeroit avantageuſe, c'eſt pourquoy il ſe diſpoſa promptement à partir pour executer la propoſition de Monſieur de Poincy. Ils con-

Convention de Monſieur de Poincy avec Monſieur le Vaſſeur.

vinrent donc enſemble, que Monſieur le Vaſſeur iroit prendre poſſeſſion de l'Iſle de la Tortuë, & en ſeroit Gouverneur au nom de Monſieur de Poincy, & que pour cela ils payeroient chacun par moitié les dépenſes neceſſaires. Monſieur de Poincy luy promit d'en faire les avances, & de ne le laiſſer manquer de rien : L'accord étant fait, Monſieur le Vaſſeur amaſſa quarante hommes de la Religion proteſtante comme luy, les fit embarquer ; Ayant pris des vivres autant qu'il en avoit beſoin, il partit de S. Chriſtophé pour l'Iſle Eſpagnole, où en peu de jours il vint moüiller l'ancre au port Margot, dont j'ay déſia parlé, au coſté du Nord de ladite Iſle, environ à ſept lieuës de la Tortuë. Auſſi-toſt qu'il fut arrivé, il s'informa en quel eſtat eſtoit la Tortuë, & amaſſa environ 40. Boucaniers François, à qui il découvrit ſon deſſein, leur demandant ſi ils vouloient eſtre de la partie, ce qu'ils ne refuſerent point ; au contraire, ils luy promirent de le bien ſeconder. Aprés avoir pris ſes meſures, & s'eſtre aſſuré de ſes Boucaniers, il deſcendit à l'Iſle de la Tortuë, vers

la fin du mois d'Aouſt 1640.

Dés qu'il fut à terre, il fit dire au Gouverneur Anglois qu'il eſtoit venu pour venger l'affront que ſa Nation avoit fait aux François, & que ſi dans vingt-quatre heures il ne ſortoit avec tout ſon monde, il mettroit tout à feu & à ſang. Les Anglois ne furent pas long-temps à reſoudre ce qu'ils avoient à faire, car voyant que la partie n'eſtoit pas tenable pour eux, ils jugerent qu'il valoit mieux quitter. A l'heure meſme ils s'embarquerent avec precipitation, & meſme aſſez confuſément dans un vaiſſeau qui eſtoit à la Rade, & ils partirent de là ſans oſer rien entreprendre pour la défenſe de l'Iſle. A la verité quand ils l'auroient voulu, ils n'auroient pas pû, car dés le moment que les François qui eſtoient avec eux virent arriver Monſieur le Vaſſeur, ils prirent les armes contre les Anglois, & mirent d'abord tout au pillage, ce qui les obligea de partir ſans avoir le temps de capituler.

Monſieur le Vaſſeur ſe rend maiſtre de la Tortuë.

Voilà comme Monſieur le Vaſſeur ſe vit en peu de temps vainqueur des Anglois, & maiſtre de l'Iſle de la Tortuë, ſans répandre une goute de ſang.

Il fit auſſi-toſt voir ſa Commiſſion aux habitans, qui la receurent tres-bien. Il viſita l'Iſle afin d'obſerver les lieux qui avoient beſoin de fortification, car il avoit envie de ſe mieux garantir des attaques des Eſpagnols, que ceux qui avoient eſté devant luy poſſeſſeurs de cette Iſle. Il remarqua qu'elle eſtoit inaccéſſible de tous coſtez, excepté de celuy du Zud, où il trouva bon d'y baſtir un Fort, en un lieu le plus commode du monde, parce qu'il n'avoit pas beſoin de grande dépenſe, eſtant fortifié naturellement. Ce lieu eſtoit ſur une montagne éloignée environ de ſix cens pas de la Rade d'où elle pouvoit eſtre commandée. Sur cette montagne il y avoit une Roche qui contenoit environ 25. ou 30. pas de grandeur en quarré, & environ 4. à 5. toiſes de hauteur, fort platte par deſſus. Monſieur le Vaſſeur fit baſtir ſur cette Roche une maiſon pour y faire ſa demeure, on y montoit par dix ou douze marches qu'il avoit fait tailler dans le meſme Roc, & l'on achevoit d'y monter avec une échelle de fer que l'on tiroit en haut quand on y eſtoit monté; il la munit de deux pieces de canon de

Monſieur le Vaſſeur viſite l'Iſle de la Tortuë, & y fait baſtir le Fort de la Roche.

fonte & deux de fer. Auprés de cette Roche, environ 10. à 12. pas, il sortoit une source d'eau douce gros comme le bras : Il fit outre cela entourer ce Roc de murailles, & se trouva par ce moyen en état de resister à toutes les forces que les ennemis pourroient luy opposer, parce que ce lieu estoit entouré de halliers, de grands bois, & de precipices qui le rendoient inaccessible, n'ayant rien qu'une avenuë, où il ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. On nomma ce Fort selon sa situation, le Fort de la Roche, dont il porte encore aujourd'huy le nom.

Les Avanturiers reviennent à la Tortuë.

Les peuples qui étoient dans les Isles voisines, voyant que Monsieur le Vasseur avoit mis l'Isle de la Tortuë en estat de se défendre contre toute sorte d'ennemis, y vinrent avec plus de courage que jamais. Ce fut alors que l'on vit cette Isle abonder en Avanturiers, en Boucaniers, & en habitans qui venoient feliciter ce nouveau Gouverneur, & demander sa protection, & la faveur d'estre du nombre des siens; ce qu'il leur accordoit volontiers, & les recevoit tous avec beaucoup de joye, leur promettant de les bien maintenir.

Les Eſpagnols ayant eſté avertis de cette ſeconde entrepriſe que les Etrangers faiſoient pour établir une Colonie ſur cette Iſle, qui ne leur pouvoit eſtre que pernicieuſe, reſolurent de les en chaſſer une ſeconde fois, & dans ce deſſein équipperent à Saint Domingue ſix, tant Navires que Barques, ſur leſquelles ils mirent cinq à ſix cent Soldats, ſous la conduite de Don B. D.M. pour venir reprendre poſſeſſion de l'Iſle de la Tortuë.

Les Eſpagnols viennent une ſeconde fois pour reprendre la Tortuë.

Les Eſpagnols vinrent avec cet équipage moüiller l'ancre devant le Fort de la Tortuë, ne ſçachant pas toutefois qu'il y en euſt, mais ils ne tarderent gueres ſans en eſtre avertis par des coups de canon, qui les obligerent de lever auſſi-toſt l'ancre. Neanmoins ils ne perdirent pas courage, car ils retournerent moüiller à deux lieuës plus bas, à un lieu nommé *Cayonne*, où ils mirent leurs gens à terre, qui allerent à deſſein de prendre ce Fort ; mais on les reçut de telle ſorte. qu'ils furent contraints de ſe retirer ſans aucun ſuccez de leur entrepriſe, outre qu'ils perdirent plus de deux cens hommes ; car tous les habitans qui eſtoient retirez

dans ce Fort firent une sortie sur eux & les repousserent jusques à leurs vaisseaux. Monsieur le Vasseur estant resté victorieux eut de grands applaudissemens de tous ses habitans, qui s'estimoient heureux d'estre sous la conduite d'un homme comme luy, qui les avoit mis à couvert des insultes de leurs ennemis.

Monsieur de Poincy apprend que Monsieur le Vasseur a défait les Espagnols.

Le bruit de cette victoire fut jusques aux oreilles de Monsieur de Poincy qui estoit à Saint Christophe, il en fut réjoüi, neanmoins il se meffioit de Monsieur le Vasseur, & craignoit que quand il seroit parvenu à tel point qu'on ne pourroit luy rien faire dans son Isle, il ne s'en rendist le maistre absolu, & qu'il n'executast pas le contrat passé entr'eux. Il se précautionna en envoyant deux de ses parens pour l'observer, sous pretexte de se réjoüir avec luy de sa victoire, & d'y vouloir faire une habitation. Monsieur le Vasseur qui estoit fin & subtil, se douta d'abord où cela tendoit: il reçut fort bien ces deux Messieurs, & aprés beaucoup d'offres de services, leur fit mille amitiez, & sceut si bien les ménager, qu'il les obligea adroitement de quit-

Il luy envoye deux de ses parens pour l'observer.

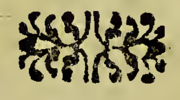
ter l'Isle, & de retourner à Saint Christophe.

Monsieur le Vasseur se voyant bien dans l'esprit de ses habitans, qui étoient tout à fait à luy, crut que sa fortune estoit parfaitement établie, & qu'il en falloit profiter sans perdre de temps. Ces reflexions changerent son humeur, de doux qu'il avoit paru au commencement, il devint severe, & maltraita ses habitans, tirant plus de tribut d'eux qu'ils n'en pouvoient payer; il les faisoit punir pour la moindre faute; il alla mesme jusques à leur empescher l'exercice de la Religion Catholique, fit brûler leurs Eglises, & chasser un Prestre qu'ils avoient.

Monsieur de Poincy estant averty du mauvais procedé de Monsieur le Vasseur, tâcha de le retirer de là par de belles promesses, & luy fit faire des propositions avantageuses; mais il étoit trop habile pour ne pas voir ces pieges, & sceut toûjours les éviter, sans donner sujet à Monsieur de Poincy de se plaindre de luy. Pendant que le sieur le Vasseur gouvernoit en Souverain, & qu'il se plaisoit dans sa nouvelle grandeur, deux de ses meilleurs amis con-

ſpiroient ſa mort ; c'étoit deux Capitaines qu'on diſoit eſtre ſes Compagnons de fortune, quelques-uns ont dit qu'ils étoient ſes neveux : Enfin il les aimoit tellement, que n'étant point marié, il les fit ſes heritiers. On croit que le ſujet de cette conſpiration fut une maiſtreſſe que Monſieur le Vaſſeur leur avoit ravie. Enfin ils en vinrent à l'execution, s'imaginant que les habitans leur ſeroient bien obligez de les avoir délivrez d'un Tyran, & qu'aprés cet aſſaſſinat, ils poſſederoient ſes biens, & gouverneroient paiſiblement dans l'Iſle. Un jour le ſieur le Vaſſeur deſcendant de la Roche pour venir au bord de la mer viſiter un Magazin qu'il avoit, un de ces aſſaſſins luy tira un coup de fuſil, penſant le tuer, mais il n'en fut que legerement bleſſé : L'autre s'en appercevant entra & l'acheva à coups de poignard. J'ay ſceu qu'il demanda un Preſtre, diſant qu'il vouloit mourir Catholique.

Deux Capitaines concertent d'aſſaſſiner Monſieur le Vaſſeur.



CHAPITRE IV.

Le Chevalier de Fontenay vient prendre possession du Gouvernement de la Tortuë au nom du General des Antilles : il en est chassé par les Espagnols. Les Boucaniers la reprennent, & établissent Monsieur du Rossey leur Gouverneur. Sa mort. Son neveu luy succede.

PENDANT que cette sanglante Tragedie se joüoit dans l'Isle, Monsieur le General de Poincy lassé de se voir ainsi trompé par le sieur le Vasseur, qui s'étoit servi de ses biens & de son autorité pour se mettre en possession de cette Isle, sans luy avoir jamais rendu conte de rien, ny mesme témoigné qu'il dépendist de luy, ne songeoit plus qu'aux moyens de l'en déposseder & de le tirer de là. Il n'en trouva pas de meilleur pour y reussir, que de se servir du Chevalier de Fontenay, nouvellement arrivé de France dans une petite Fregate, pour aller faire des courses sur les Espagnols. Le

General luy declara ſon deſſein avec tout le ſecret poſſible, luy promettant qu'il ne manqueroit, ny d'hommes, ny de munitions neceſſaires pour l'execution de cette entrepriſe. Le Chevalier qui ne venoit que dans l'intention de faire ſa fortune par les armes, n'eut pas de peine à ſuivre les ſentimens du General de Poincy, quoy que le ſuccez de cette entrepriſe fuſt aſſez douteux; car ſi le ſieur le Vaſſeur eſtant encore vivant euſt eu le moindre ſoupçon de cette affaire, toutes les forces du General de Poincy ne l'euſſent pas tiré de la Roche.

Le Chevalier de Fontenay va pour déposſeder Mõſieur le Vaſſeur.

Pendant que Monſieur le General de Poincy faiſoit preparer en ſecret les choſes neceſſaires pour la priſe de cette Iſle, & afin que perſonne ne ſoupçonnaſt ce deſſein, le Chevalier de Fontenay partit avec ſon vaiſſeau pour aller croiſer devant Cartagene, ville Eſpagnole, afin d'y faire quelque priſe. Cependant il avoit donné rendez-vous au ſieur de Treval neveu du General, qui devoit commander un Bâtiment chargé de munitions & de gens de guerre.

Ces deux Gentils-hommes s'eſtant

trouvez au rendez-vous qui estoit dans le Port de Paix de l'Isle Espagnole, à douze lieuës du Port de la Tortuë, eurent nouvelle de la mort du sieur le Vasseur, & de la maniere dont il avoit esté assassiné ; ils ne laisserent pas de conclure entr'eux qu'il falloit vaincre ou mourir, plûtost que de retourner à Saint Christophe. Ils allerent donc moüiller l'ancre à la Rade de la Tortuë, où on les reçut comme les Espagnols l'avoient esté peu auparavant ; si bien qu'ils furent contraints de lever l'ancre, & d'aller moüiller à *Cayonne* à deux lieuës de là ; y estant arrivez ils mirent bien 500. hommes à terre, sous la faveur du canon, en cas que les habitans eussent voulu faire resistance, ce qu'ils ne firent en aucune maniere.

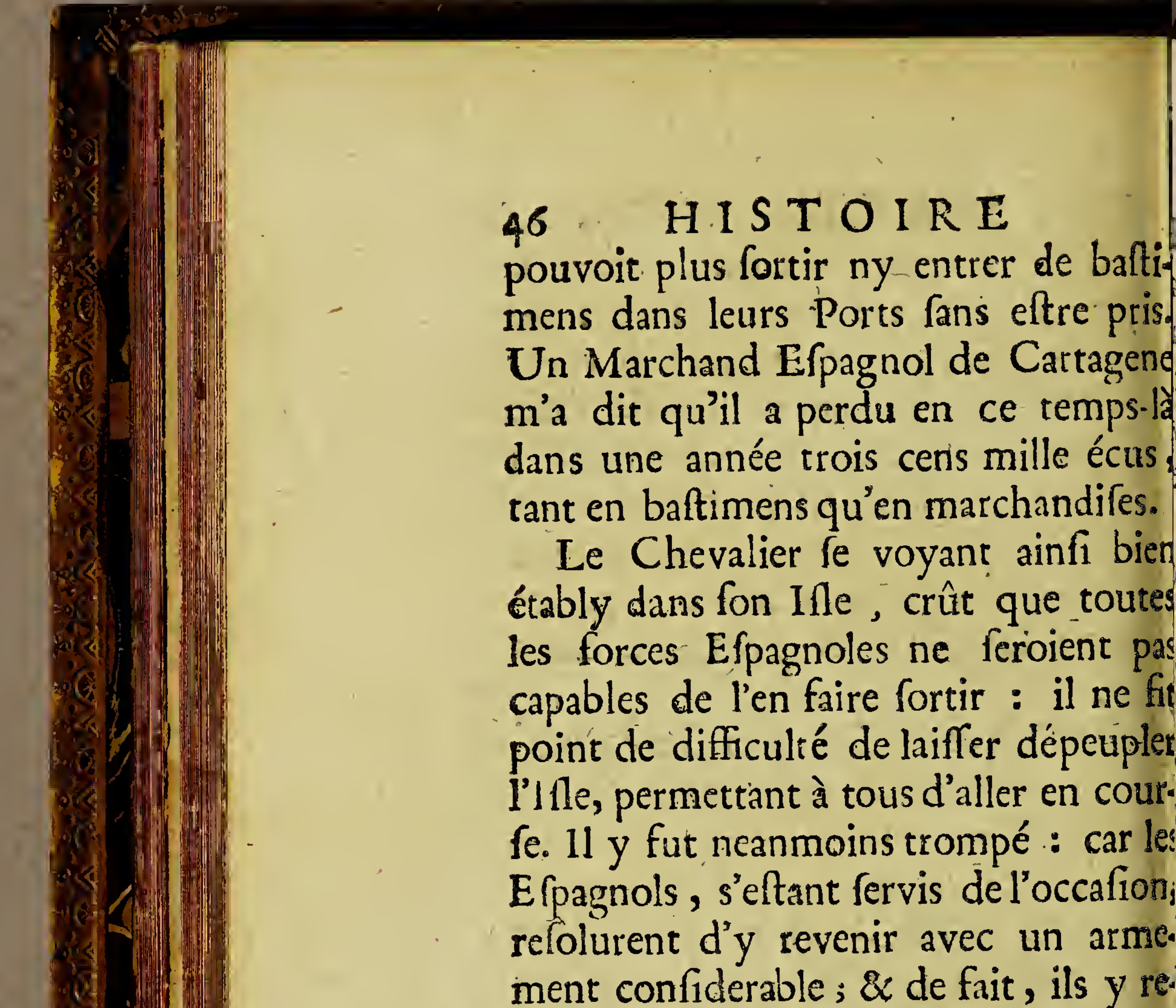
Le Chevalier de Fontenay va moüiller à Cayonne, & se rend maistre de la Tortuë.

Les deux Assassins étoient resolus de resister, si les habitans avoient voulu tenir leur party, mais ne les ayant pû disposer à cela, ils capitulerent avec ces deux Messieurs de Fontenay & Treval, de leur rendre l'Isle entre les mains, à condition qu'on ne les inquieteroit point de la mort du sieur le Vasseur, qu'on les laisseroit en possession des biens qu'il leur avoit donnez par

un testament qu'on trouva aprés sa mort. Tout ce qu'ils demanderent leur fut accordé ; par ce moyen le Chevalier de Fontenay demeura maistre de l'Isle & de la Forteresse. La Commission que le General de Poincy luy avoit donnée fut luë publiquement avec grande satisfaction des habitans qui receurent le Chevalier avec bien de la joye.

Si-tost que le Chevalier fut en possession de cette Isle, il la remit en son etat florissant ; La Religion Catholique & le negoce y furent rétablis, comme aussi le Fort, qui par negligence estoit tombé en ruine ; il y ajoûta deux bons bastions, fit faire une plate-forme, & mettre six pieces de canon en baterie qui défendoient l'abord des ennemis à la rade. Les Avanturiers revinrent à la Tortuë plus que jamais, car le Chevalier estant luy-mesme Avanturier les traita bien. Il équipoit des bastimens qu'il envoyoit en course, les Boucaniers y venoient aussi ; tellement que la Tortuë se vit plus peuplée qu'elle ne l'avoit encore esté. Les Espagnols s'en ressentirent bien, car ces Avanturiers leur devinrent si importuns, qu'il ne

Les Espagnols incommodez par les Avanturiers.

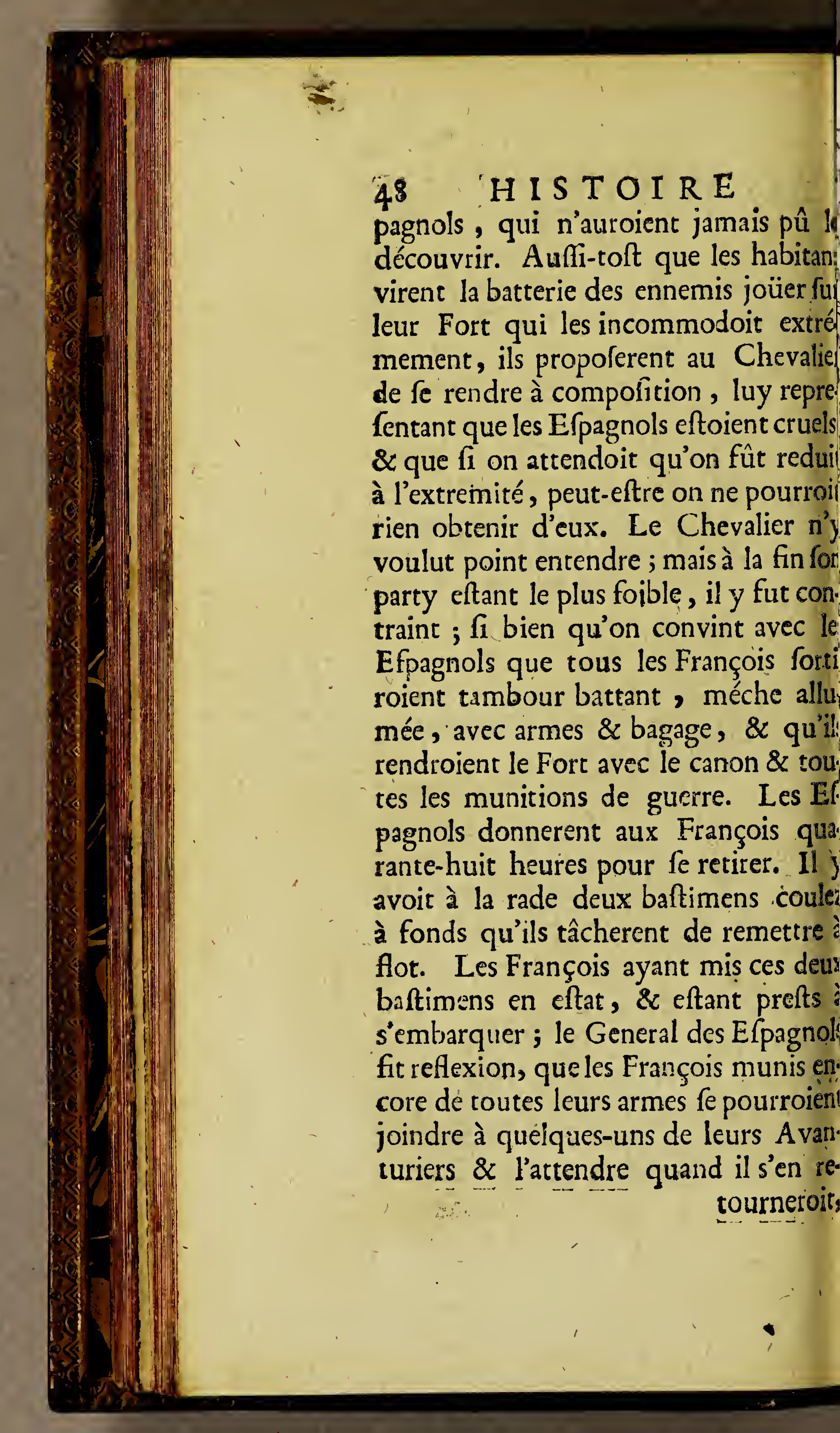


pouvoit plus sortir ny entrer de basti-
mens dans leurs Ports sans estre pris.
Un Marchand Espagnol de Cartagene
m'a dit qu'il a perdu en ce temps-là
dans une année trois cens mille écus,
tant en bastimens qu'en marchandises.

Le Chevalier se voyant ainsi bien
étably dans son Isle, crût que toutes
les forces Espagnoles ne seroient pas
capables de l'en faire sortir : il ne fit
point de difficulté de laisser dépeupler
l'Isle, permettant à tous d'aller en cour-
se. Il y fut neanmoins trompé : car les
Espagnols, s'estant servis de l'occasion,
resolurent d'y revenir avec un arme-
ment considerable ; & de fait, ils y re-
vinrent, & se précautionnerent mieux
qu'ils n'avoient fait autrefois, car ils ne
moüillerent point à la Rade, mais ils
mirent leur monde à terre, voyant que
personne ne leur resistoit. Le Cheva-
lier n'ayant que tres-peu d'habitans se
retira avec eux dans le Fort de la Ro-
che ; les Espagnols y furent l'attaquer;
mais ils n'y purent rien gagner. Ayant
la liberté de faire ce qu'ils vouloient
dans l'Isle, ils tenoient les François as-
siegez dans le Fort. Ils chercherent les
moyens de trouver une place d'où l'on

it battre ce Fort, & trouverent une
ontagne plus haute que la Roche où
toit scitué le Fort des François ; mais
n'y pouvoit monter à cause des pré-
pices. Comme les Espagnols ont beau-
up de flegme, ils y tracerent peu à
u un chemin, & rencontrerent un
tit passage pour aller sur cette mon-
gne. Ce passage estoit entre deux ro-
iers, & on y montoit par un trou,
mme si on passoit par une trape ; il
y avoit plus que la difficulté d'y mon-
r du canon, car c'estoit une chose im-
ossible avec des chevaux. Voicy l'in-
ntion dont ils se servirent : ils atta-
erent deux pieces de bois ensemble,
mirent dessus une piece de canon
'ils firent porter par un nombre d'Es-
ves sur leurs épaules ; & par ce mo-
n ils en monterent quatre pieces qu'ils
irent en batterie vis à-vis le Fort des
ançois. Monsieur le Chevalier avoit
it abattre les bois qui estoient au tour
son Fort, afin de n'estre point sur-
is par les ennemis ; ce fut ce qui causa
perte, parce que ces arbres estant
une grandeur & d'une grosseur pro-
gieuse couvroient le Fort, & auroient
npesché l'effet de la batterie des Es-

Les Espagnols viennent une troisiéme fois à la Tortuë, & la reprennent.



pagnols, qui n'auroient jamais pû l
découvrir. Auſſi-toſt que les habitan
virent la batterie des ennemis joüer ſu
leur Fort qui les incommodoit extré
mement, ils propoſerent au Chevalie
de ſe rendre à compoſition, luy repre
ſentant que les Eſpagnols eſtoient cruels
& que ſi on attendoit qu'on fût redui
à l'extremité, peut-eſtre on ne pourroi
rien obtenir d'eux. Le Chevalier n'y
voulut point entendre; mais à la fin ſo
party eſtant le plus foible, il y fut con-
traint; ſi bien qu'on convint avec le
Eſpagnols que tous les François ſorti
roient tambour battant, méche allu-
mée, avec armes & bagage, & qu'il
rendroient le Fort avec le canon & tou-
tes les munitions de guerre. Les Eſ-
pagnols donnerent aux François qua-
rante-huit heures pour ſe retirer. Il y
avoit à la rade deux baſtimens coule
à fonds qu'ils tâcherent de remettre à
flot. Les François ayant mis ces deux
baſtimens en eſtat, & eſtant preſts à
s'embarquer; le General des Eſpagnol
fit reflexion, que les François munis en-
core de toutes leurs armes ſe pourroient
joindre à quelques-uns de leurs Avan-
turiers & l'attendre quand il s'en re-

tourneroit,

tourneroit. C'eſt pourquoy il leur demanda des oſtages juſques à ce qu'il fuſt arrivé à S. Domingue, ville capitale de l'Iſle Eſpagnole ; il contraignit M. le Chevalier à luy donner un frere qu'il avoit avec luy, nommé le ſieur de Hotman. Le Chevalier s'embarqua dans un des baſtimens, & les deux auteurs de la mort du ſieur le Vaſſeur dans l'autre. Ces deux hommes adonnez à faire des cruautez, ne ſe purent empécher d'en commettre encore icy une aſſez grande : ils ſe détacherent de la compagnie du Chevalier & mirent toutes les femmes & les enfans ſur une petite Iſle deſerte, & s'en allerent courir le bon bord, & depuis on n'en a jamais entendu parler.

Relation de ce qui arriva aux femmes que les deux aſſaſſins de Monſieur le Vaſſeur laiſſerent dans une Iſle deſerte.

On a ſceu qu'un vaiſſeau Holandois jetté par la tempeſte contre cette Iſle deſerte, avoit ſauvé quelques-unes de ces femmes. J'ay veu meſme une Relation qui couroit alors de ce qui leur eſtoit arrivé dans ce deſert, écrite par une d'elles, Eſpagnole de nation, & qui dans la maniere de s'exprimer marquoit avoir beaucoup d'eſprit. Une perſonne qui n'en a pas moins, a bien voulu la traduire en noſtre Langue, &

comme cette Relation, toute courte qu'elle eſt, fait connoiſtre à peu prés la miſere de ces infortunées, & qu'elle contient un évenement ſingulier, j'ay crû qu'on ſeroit bien aiſe de la voir; c'eſt pourquoy je l'ay miſe icy telle qu'elle m'eſt venuë dans les mains. Voicy donc comme s'explique cette femme.

Aprés qu'on nous eut débarquées, & enfin mal-heureuſement abandonnées dans cette Iſle deſerte, nous trouvâmes d'abord quantité de beſtes ſauvages, dequoy nous aurions pû nous nourrir, mais nous craignions plûtoſt d'en eſtre devorées & de devenir leur pâture; & ſans doute elles voyoient bien à qui elles avoient affaire, c'eſt à dire à des femmes foibles & deſarmées, à qui meſme les plus timides de ces beſtes ſe faiſoient craindre. Il n'en eſtoit pas ainſi, lors que des habitans du païs circonvoiſins, gens cruels & grands voleurs deſcendoient dans cette Iſle pour les chaſſer: car ils en faiſoient un ſi prodigieux carnage que nous pouvions vivre de celles qui ſe trouvoient mortes, que ces Chaſſeurs oublioient ou negligeoient peut-eſtre apres les avoi[r]

tuées. Nous avions grand soin de nous cacher pour éviter également & ces hommes & ces bestes. Cependant la faim qui nous pressoit, nous obligeoit souvent à sortir de nos retraites, & nous donnoit mesme la hardiesse d'avancer dans le païs: en sorte que nous découvrismes un petit canton cultivé seulement par la nature, & remply des plus beaux arbres du monde, soit pour le feüillage qui les couvroit, soit pour les fruits dont ils estoient chargez: joint que des oyseaux aussi beaux que tout cela y voloient de toutes parts, & redoubloient les charmes de ce lieu, à cause que les feüilles, les fruits & les oyseaux disputoient comme à l'envy, en beauté & en diversité de couleurs.

Toutes ces choses à la verité contentoient la veuë & non pas le goust, puis que ces oyseaux mãgeoint tous les fruits, dont nous aurions pû nous nourrir; c'est ce qui nous obligea de chercher un autre lieu qui pust avoir le mesme agrément, sans avoir la mesme incommodité: car, disions-nous, il est à croire que ce lieu n'est pas l'unique qui se trouve icy. Animées de cette esperance nous marchâmes long-temps par des endroits

tres-dangereux, tant pour des rochers qui se presentoient à chaque pas sans apparence de chemin, que pour des sommets de montagne aussi hauts que les nuës, & des valées aussi profondes que des abîmes qu'on y rencontroit à toute heure. Pour éviter tous ces obstacles, nous cherchions au loin des passages plus bas, des montagnes & des valées plus douces; mais par malheur nous nous éloignions insensiblement de la mer, & ainsi aprés avoir fait cent tours & cent détours, nous nous égarions de plus en plus, ne faisant autre chose que de passer de precipice en precipice. Alors une infinité de chemins s'offroient à nous de toutes parts, hormis celuy qui nous auroit conduites à l'agreable lieu que nous avions quitté, sans en trouver un semblable, & qui nous auroit menées au bord de la mer, que nous avions depuis long-temps perdu de veuë, & d'où enfin nous aurions pû découvrir quelque vaisseau qui nous auroit tirées d'un lieu si dangereux. Un jour que nous errions à nostre ordinaire, une troupe des Chasseurs, dont j'ay parlé, armez de perches pointuës, vinrent tout d'un coup

fondre ſur nous, & nous dépoüille-rent facilement. Une ſeule d'entre nous fit une vigoureuſe reſiſtance, de maniere qu'elle ſe défendit long-temps des pieds, des mains, & des autres armes que la nature luy avoit données, & ſe défendit plûtoſt pour exciter ces Barbares à luy oſter la vie, que pour conſerver ſes habits qu'ils luy arracherent à la fin auſſi bien qu'à nous, nous ayant enſuite quittées ſans nous avoir fait d'autre mal.

Cette femme confuſe au dernier poinct de ſe voir ainſi nuë, bien qu'elle ne fuſt alors qu'avec des perſonnes de ſon ſexe, & trouvant en cet état la lumiere du jour auſſi affreuſe que la plus terrible mort, s'alla enterrer toute vive dans le ſable, & couvrit le reſte qui paroiſſoit de ſon corps de ſes cheveux épars. Toutes ſes compagnes furent ſurpriſes, & touchées en meſme-temps de ſa reſolution; mais comme elles vouloient l'en détourner & tâchoient de la ſecourir, du moins autant qu'il leur eſtoit poſſible dans l'extremité où elles la voyoient, & dans celle où elles eſtoient elles-meſmes: laiſſez-moy, dit-elle aux plus empreſſées; Dans ce der-

nier moment, je n'ay plus besoin que de vos prieres qui me serviront beaucoup, & de la mort qui finira toutes mes miseres. Aprés ces paroles elle garda un triste silence, & ne parlant plus que par ses larmes, elle expira au milieu de toutes les femmes qui l'entouroient.

N'en déplaise à ceux qui font tant de cas de cette petite Relation; il me semble, sans toutefois la mépriser, qu'elle paroist un peu romanesque dans la description du petit canton remply des plus beaux fruits & des plus beaux oyseaux du monde, dont elle ne marque ny l'espece ny le nom. Deplus, si elle paroist vray-semblable dans les faits qu'elle rapporte, elle n'est gueres juste à l'égard des lieux qu'elle specifie: car je ne me souviens point d'en avoir veu de pareils, pendant que j'ay demeuré dans ce païs. On me répondra que je n'ay pas tout veu, & qu'ainsi, il y en peut avoir de semblables qui ne sont pas venus à ma connoissance, cela peut-estre; & quoy qu'il en soit, il est temps de revenir à l'Isle de la Tortuë.

Le General Espagnol fait reparer le Fort de la Tortuë, y met garnison & s'en retourne.

Le General Espagnol en fit reparer le Fort, & y mit une garnison de soixante hommes commandez par un Ca-

pitaine & un Alferez, à qui il laiſſa aſſez de vivres & de munitions de guerre, pour attendre qu'on leur en envoyaſt d'autres. Si-toſt qu'il fut arrivé à S. Domingue il renvoya le ſieur Hotman qui n'eut aucun ſujet de ſe plaindre de luy: car il l'avoit fort bien traité, & meſme l'aimoit juſques à luy offrir de l'employ, quoy que cela fuſt directement contre les ordres du Roy d'Eſpagne qui défendent tres-expreſſément d'employer aucun Etranger à ſon ſervice dans les Indes Occidentales.

Aprés que le ſieur Hotman fut en liberté, & eut ſelon la bien-ſéance remercié le General Eſpagnol du bon traitement qu'il avoit receu de luy, il alla chercher ſon frere qu'il ne trouva, dit-on, que ſix mois aprés. Le ſieur Hotman ſçachant bien en quel état eſtoit demeurée l'Iſle de la Tortuë, propoſa à ſon frere de tenter la repriſe: le Chevalier y conſentit, ils raſſemblerent quelques François Boucaniers & habitans à qui ils firent ſçavoir leur deſſein; cela fait, ils deſcendirent à la Tortuë pour la reprendre, mais les Eſpagnols s'y eſtoient tellement mis en défenſe, qu'ils ne purent venir à bout

de leur entreprise, & furent obligez de se rembarquer avec perte. On dit que Monsieur le Chevalier de Fontenay demeura toûjours avec son frere, & que leur bastiment venant à tirer beaucoup d'eau ils relâcherent aux Isles des Esores, d'où ils repasserent en France.

Mort de Mr de Poincy.

Pendant que les Espagnols estoient demeurez les maistres de l'Isle de la Tortuë, Monsieur le General de Poincy mourut ; ce qui causa du desordre & du trouble, dans les Isles de saint Christophe, & en d'autres encore que les François occupoient. Un certain Gentilhomme de Perigord, nommé du Rossey qui avoit esté autrefois Boucanier, aprés la mort de Monsieur le General, voulut faire son premier exercice. Il revint à saint Domingue, les Boucaniers le receurent fort bien, car ils l'aimoient passionnement, & ne l'appelloient que leur pere ; ils luy proposerent d'aller reprendre la Tortuë, & que s'il vouloit estre leur chef, ils le feroient leur Gouverneur, & luy obeïroient volontiers. Du Rossey qui connoissoit la fidelité de ces gens-là, ne refusa point leur offre ; ils s'assemblerent jusques au nombre de quatre à cinq

Les Avanturiers & les Boucaniers s'assemblent à dessein de reprendre la Tortuë,

ens hommes, tant Boucaniers qu'A-
anturiers & habitans, qui avoient au-
refois demeurés à la Tortuë. Ayant
ris ensemble une ferme resolution d'y
etourner, ils jurerent les uns aux au-
res de ne se point abandonner dans
ne conqueste de cette importance.
ls n'avoient point d'autres bastimens
ue des canots, qui leur servirent pour
ller sur l'Isle Espagnole devant la
ortuë, ils y tinrent conseil pour voir
e quelle maniere ils attaqueroient les
spagnols : Aprés quoy ils convinrent
ue cent hommes iroient descendre à
 bande du Nord de l'Isle, & qu'ils
iendroient surprendre leurs ennemis
ar derriere sur le Fort de la montagne,
ui commandoit celuy de la Roche,
endant que les autres iroient pour le
rendre. Enfin estant convenus tous
nsemble de ce qu'ils devoient faire,
s attendirent la nuit pour executer
ur dessein. Ceux qui devoient descen-
re à la bande du Nord, partirent de-
ant, & débusquerent dés le poinct du
ur les Espagnols, postez sur la grande
ontagne, où ils n'estoient guere re-
ranchez, ne se défians pas qu'on pût ja-
ais venir les attaquer de ce costé-là. Les

Leur adresse pour en chasser les Espagnols.

autres qui eſtoient dans le Fort de la Roche furent bien eſtonnez d'entendre batre la Diane de ſi grand matin à coups de canon, qui les ravageoit d'une bonne maniere. Ils ſortirent pour voir ce que c'eſtoit, & n'apperceurent aucun veſtige des ennemis ; mais leur eſtonnement augmenta bien davantage lors qu'ils ſe virent environnez du gros de cette troupe de Boucaniers, qui les empeſcherent de rentrer dans leur Fort, taillerent la pluſpart en pieces ; & prirent les autres priſonniers. Voila comme ce combat fut bien-toſt terminé.

Les François ſe voyant encore une fois poſſeſſeurs de l'Iſle de la Tortuë avec un ſuccez ſi heureux, ne ſongeoient plus deſormais qu'à la bien garder. Ils mirent tous les Eſpagnols qui eſtoient reſtez en vie dans une barque, & les envoyerent à l'Iſle de Cuba qui eſt éloignée environ de quatorze à quinze lieuës de la Tortuë. Ils firent du Roſſey leur Gouverneur, & luy jurerent tous le ſerment de fidelité & d'obeïſſance. Monſieur du Roſſey ſe voyant en poſſeſſion de l'Iſle, & en état de la bien défendre contre les

Les François font Monſieur de Roſſey leur Gouverneur, & comment ſon neveu luy ſuccede.

Eſpagnols, écrivit à ſes amis en France, qui luy envoyerent une Commiſſion, qui fut luë & bien receuë de tous les habitans, Boucaniers & Avanturiers, qui ſe ſoumirent à luy payer le dixiéme de leurs priſes ſelon l'ordre de l'Amirauté de France. Aprés y avoir gouverné pluſieurs années avec bon ſuccés & dans la bienveillance de tous les habitans, il retourna en France, & laiſſa Monſieur de la Place ſon neveu pour gouverner en ſon abſence. Les habitans avec qui il avoit toûjours bien vécu, ne luy refuſerent rien de tout ce qu'il leur demanda, au contraire ils receurent fort agreablement Monſieur de la Place, & promirent de luy obeïr, comme ils avoient fait à luy-meſme.

Monſieur du Roſſey ayant eſté quelque temps en France, y mourut, & Monſieur de la Place ſon heritier preſomptif demeura Gouverneur, à la ſatisfaction de tous les habitans, qui auroient eu de la peine à en recevoir un autre. Il y gouverna paiſiblement juſques en l'année 1664 que la Compagnie des Indes Occidentales fut rétablie.

Meſſieurs de la Compagnie Occidentale s'eſtant remis en poſſeſſion des

Isles Antilles appartenantes aux François, se rendirent aussi les maistres de la Tortuë, & y envoyerent un navire en l'année 1664. avec un Lieutenant & soixante Soldats de garnison, un Commis General, avec trois Souscommis & plusieurs engagez, pour travailler à une habitation. Ils apporterent en mesme temps une commission à Monsieur d'Ogeron Gentilhomme Angevin, de bonne conduite, fort experimenté dans ces lieux-là, & qui estoit bien dans l'esprit des habitans. A l'arrivée de ce Vaisseau, Monsieur de la Place eut ordre du Roy de se retirer en France. Monsieur d'Ogeron luy succeda en qualité de Gouverneur pour le Roy, & pour Messieurs de la Compagnie. On bastit un magazin, dans lequel on déchargea toutes sortes de marchandises necessaires pour les habitans, que ce Vaisseau avoit apportées.



CHAPITRE. V.

La Compagnie Occidentale, qui avoit pris possession de cette Isle, l'abandonne, & donne permission aux Marchands d'y negocier. Etat du Gouvernement de Monsieur d'Ogeron sur cette Isle jusques à present.

MOnsieur d'Ogeron estant en possession de ce Gouvernement, songea plus à l'accroissement de la Colonie, que tous les autres n'avoient fait. Il avoit un navire à luy, dans lequel il estoit venu, par son ordre, beaucoup de monde de France; il faisoit valoir les marchandises des habitans, qu'il leur donnoit à crédit, afin de les obliger à rester, & à oublier les commoditez de la France, trouvant là tout ce qu'ils souhaitoient. Il ne laissa pas de maintenir les Corsaires, les Avanturiers & les Boucaniers, & tâchoit de les attirer. En ce temps-là il y avoit guerre entre les Espagnols & les Portuguais : i leur faisoit donner des Commission Portuguaises, pour piller sur les Esp

Maniere de gouverner de M. d'Ogeron.

gnols, & ils amenoient leurs prises à la Tortuë. Il a fait habiter presque toute la bande du Nord de l'Isle Espagnole, depuis le port Margot, où il y avoit une habitation, jusques aux trois Rivieres, qui sont vis-à-vis la pointe du Ponant de la Tortuë. Les habitations du cul de sac de cette Isle ont esté presque toutes faites pendant qu'il a gouverné; ce qui a attiré beaucoup de monde des Isles Antilles, & de France. Tous les Quartiers estoient fournis d'Officiers, que Monsieur Ogeron prenoit parmy les habitans mesmes, afin de garder une bonne discipline, & de faire mieux executer ses ordres. Par ce moyen il empeschoit les troubles, il accommodoit les differends, si bien que chacun vivoit content. Et afin d'engager de plus en plus les habitans d'y demeurer, il fit venir de France grand nombre de femmes, maria la pluspart de ces habitans, qui donnerent envie aux Boucaniers & aux Avanturiers de faire de mesme.

Messieurs de la Compagnie ne voyant en deux années qu'ils avoient esté possesseurs de la Tortuë, que fort peu ou point de retour des marchandises qu'ils

avoient envoyées, resolurent d'y fai-
: payer ce qu'on leur devoit, & d'y
isser aller les Marchands traiter avec
berté. Ils envoyerent, comme j'ay dé-
ı dit, cet ordre dans le navire nommé
: S. Jean, en l'année 1666. Monsieur
'Ogeron se servit de cette occasion
our y faire venir des navires Mar-
hands, où il estoit interessé, qui ap-
ortoient assez de marchandises, & en
emportoient d'autres qui se faisoient
ì, comme le Tabac & les Cuirs. L'an-
ıée suivante il fut luy mesme en Fran-
ė, laissant Monsieur de Poincy son
ıeveu pour gouverner en sa place.

Estant arrivé en France, il fit con-
ıoistre l'état de cette Colonie à quel-
ques particuliers, & les pria de luy faire
enouveller sa Commission, & de s'as-
ócier avec luy, & qu'il les feroit par-
iciper aux grands profits que l'on pou-
voit tirer de ce païs. Ces particuliers
'associerent avec Monsieur d'Ogeron,
ı condition qu'ils envoyeroient tous les
ıns douze navires qu'il feroit charger
à, qu'il fourniroit les habitans d'es-
claves, & qu'il détruiroit les Chiens
sauvages qui sont sur l'Isle Espagnole,
ıfin qu'elle pust se repeupler des bestes

Pourquoy M. d'Ogeron va negocier en France.

que ces animaux détruisent.

L'année d'aprés Monsieur d'Ogeron retourna à la Tortuë, où il fit signifier sa Commission aux habitans, qui le receurent fort bien. Il leur promit qu'ils ne manqueroient de rien, qu'ils pourroient envoyer leurs marchandises pour leur compte, sans estre obligez de prendre celles de la nouvelle Compagnie. Les Marchands étrangers & François n'osoient venir auparavant negocier à la Tortuë, ny à la coste de S. Domingue: Il n'y venoit que des Bâtimens de cette Compagnie, qui estoient si petits, que les habitans ne pouvoient y embarquer leurs marchandises que par faveur; & on préferoit les principaux, à qui on donnoit des billets adressans aux Capitaines des vaisseaux; si bien que la marchandise des autres se pourrissoit avant qu'ils la pussent embarquer. On leur défendoit expressément de traiter avec les Etrangers, tels qu'ils fussent. Peu de temps aprés que Monsieur d'Ogeron eut fait ces défenses, deux vaisseaux Zelandois arriverent à la coste de S. Domingue. Aussi-tost que les habitans eurent veu leurs pavillons, ils s'embarquerent dans leurs Canots, & furent

Ce qui arriva au retour de M. d'Ogeron à la Tortuë.

rent

rent à bord de ces Flamans, qui les receurent fort bien, & leur donnerent du vin & de l'eau de vie, & tout ce qu'ils voulurent. Ceux qui furent des premiers à bord, les prierent de vouloir rester à la coste, & leur dirent que les habitans seroient bien aises de traiter avec eux, & qu'il y avoit assez de Tabac fait pour les charger. Ces gens qui ne cherchoient point d'autre occasion, & voyant qu'il n'y avoit aucun Fort, & que ce païs ne dépendant point du Roy de France, ils ne pourroient courir aucun risque, se determinerent à le faire.

Monsieur d'Ogeron en estant averty, renouvella la défense aux habitans de negocier avec les Etrangers; mais voyant leur avantage, ils mépriserent ces défenses, disant qu'ils estoient sur une terre neutre, qu'ils n'appartenoient à aucuns interessez du Roy de France, & que par consequent on ne pourroit pas les assujettir : si bien qu'ils traiterent avec les Zelandois, qui leur donnerent les marchandises un tiers à meilleur marché que Monsieur d'Ogeron. Ils embarquerent aussi des marchandises pour leur compte, & firent pro-

Les Zelandois viennent negocier.

mettre aux Zelandois qu'ils reviendroient l'année ſuivante.

Peu de temps aprés que les Zelandois furent partis, Monſieur d'Ogeron arriva en ce lieu avec deux Baſtimens qui eſtoient venus de France chargez de marchandiſes pour ces gens. Ils ſe liguerent tous enſemble, & reſolurent de ne point recevoir Monſieur d'Ogeron, & tirerent quelques coups de Fuſil ſur ſes Chaloupes qui vouloient deſcendre à terre; ſi bien qu'il fut contraint de ſe refugier à la Tortuë, craignant un plus grand mal. Si toſt qu'il y fut arrivé, il dépeſcha un vaiſſeau pour la France, & un autre pour les Iſles des Antilles, afin d'avoir du ſecours pour reduire ces rebelles, leſquels ſe voyant preſſez, allerent par toute la coſte où il y avoit des François, leur faire prendre les armes, & menacer ceux qui refuſoient de le faire, de les maſſacrer, ou de brûler leurs habitations. Ils furent meſme dans le deſſein de ſe ſaiſir de la Tortuë, & d'en chaſſer Monſieur d'Ogeron, diſant que quand ils ſeroient les maîtres, ils auroient aſſez de ſecours des Hollandois, qui ne demandoient pas mieux que de traiter avec eux. Quel-

Les François ſe rebellent.

ues mois s'écoulerent, aprés lesquels Monsieur d'Ogeron receut du secours de la part de Monsieur le Chevalier de Hourdis, qui pour lors estoit dans les Isles avec quelques navires de guerre, qui mirent du monde à terre. D'abord ils firent arrester deux ou trois de ces mutins, dont on en pendit un : l'on traita avec les autres, & Monsieur d'Ogeron leur promit qu'il ne les laisseroit plus manquer de navires ny de marchandises.

Soûmission des Rebelles.

Les Zelandois qui estoient sur le point de revenir, furent avertis de ce qui s'estoit passé, & craignant qu'on ne leur joüast un mauvais tour, n'oserent y aborder. Quelque temps aprés Monsieur d'Ogeron voyant que ses desseins ne reüssissoient pas, permit à tous les Marchands François d'y trafiquer en payant cinq pour cent de sortie & d'entrée. Il y en va aujourd'huy un si grand nombre qu'ils se nuisent les uns aux autres, en sorte qu'il s'en trouve peu qui ne retournent avec perte. Je ne dis pas qu'il n'y ait du profit à faire, mais cela est difficile sans la communication des Estrangers.

Cette disgrace n'a pas empesché que

Plusieurs familles de Bretagne & d'Anjou viennent s'établir à la Tortuë.

Monsieur d'Ogeron n'ait beaucoup augmenté cette Colonie ; il y a fait venir quantité de familles de Bretagne & d'Anjou, qui presentement y sont bien établies, & y vivent paisiblement. Les Avanturiers & les Boucaniers n'y sont plus en si grand nombre, parce qu'il n'y a plus de chasse, toutes les bestes à corne estant détruites par les deux Nations: car les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient empescher les François, qui détruisoient presque toutes ces bestes, en firent de mesme, croyant que quand il n'y auroit plus rien, les François seroient contraints de se retirer. Mais au contraire ne trouvant plus le moyen de chasser, ils ont fait des habitations, & se sont rendus aussi puissans que les Espagnols, excepté qu'ils n'ont pas des Villes ny des Forteresses.

Depuis ce petit trouble, Monsieur d'Ogeron a gouverné ces gens-là assez tranquillement, & estant venu en France il y est mort. Monsieur de Poincy son neveu, dont j'ay déja parlé, luy a succedé. Tous les habitans sont tres satisfaits de luy, & vivent aujourd'huy fort contens sous son gouvernement.

CHAPITRE VI.

Description generale de l'Isle Espagnole appellée S. Domingue : le nombre des Villes, des Forts, des Rivieres & des Isles qui sont autour.

L'Isle Espagnole est située en sa longueur du Levant au Ponant depuis le dix-septiéme degré trente minutes de latitude Septentrionale. Elle peut avoir trois cens lieuës de circuit, cent cinquante de long, & cinquante à soixante de large. Chacun sçait assez qu'en l'année 1492. Dom Fernando Roy d'Espagne envoya Christophe Colomb aux Indes de l'Amerique, lequel découvrit cette Isle, & la nomma *Hispagnuola*, dont elle a depuis retenu le nom. Découverte de C. Colomb.

Le terroir en est admirable, ce qui se voit par la quantité des grandes Forests de toutes sortes de beaux arbres, tant fruitiers qu'autres, qui y sont si prés l'un de l'autre, qu'à peine on y peut passer ; outre qu'estant cultivé, il produit en abondance toutes sortes

de fruits pour la ſubſiſtance des habi-
tans.

Cette Iſle eſt remplie de tres-belles
prairies, que les Eſpagnols nomment
Savanas, arrouſées d'un grand nombre
de tres-belles & grandes rivieres, dont
quelques-unes ſont capables de porter
batteau. On y trouve pluſieurs mi-
nes d'or, d'argent & de fer. Il y a fort
peu de temps qu'un Eſpagnol foüiſſant
en terre, rencontra quantité de vif ar-
gent. Ne ſçachant ce que c'eſtoit, il le
voulut prendre pour le faire voir; mais
n'ayant pas de vaiſſeau propre à mettre
ce furet ſubtil, qui paſſe par les pores
les plus petits, il en mit quelque peu
dans ſa poche, & quand il fut à la Vil-
le il ne put rien montrer, ayant perdu
ſon metal. Ce meſme Eſpagnol me l'a
dit. Pour de l'or qui croiſt là, j'en ay
vû; & il y a une montagne proche
une Ville nommée S. Iago Cavallero,
vers l'Orient de cette Iſle, où quand
il a bien plû, les eaux deſcendent en
abondance dans les Rivieres, & y ap-
portent de petits morceaux d'or, que
les Eſclaves vont chercher quelque
temps aprés. On en trouve qui pezent
juſques à un demy écu d'or.

Mines qui ſe trouvent dans l'Iſle Eſpagnole.

Surpriſe d'un Eſpagnol qui découvrit du vif argent.

Les Espagnols, comme j'ay déja dit, nt esté les premiers Chrestiens qui ont écouvert & habité cette Isle, aprés voir exterminé plusieurs Nations d'Indiens qui y demeuroient; ce qui se voit ans l'histoire de l'usurpation des Espagnols, écrite par un Espagnol mêne. On y trouve encore aujourd'huy es cavernes voûtées sous des rochers, ui sont toutes remplies des ossemens de es Indiens massacrez. Cela fait conoistre qu'ils ont exercé de grandes ruautez dans ces païs, & qu'ils n'en ont pas demeurez maistres sans beauoup de peines.

En effet, quelques Autheurs dignes le foy rapportent que les anciens habians de ces lieux estoient des hommes ussi sauvages que barbares, qu'ils vivoient brutalement, allant tout nuds, e nourrissant de racines, dormant par es montagnes, ou derriere les buissons. Les femmes mesmes suivoient leurs maris à la chasse, & laissoient leurs enfans suspendus aux branches d'un arbre dans un petit panier de jonc, lesquels se passoient d'estre allaictez jusqu'au retour de leur mere. Ces peuples ne connoissoient ni Dieu, ni Superieur, ni

Loy, ni Coûtume; ainſi il eſtoit diffi-
cile de les reduire par adreſſe, enco-
plus par la force : combattre avec eux
eſtoit proprement chaſſer aux beſt-
ſauvages, qui ſe cachent aux lieux le
plus inacceſſibles. Ces gens ayant un
fois perdu la crainte des chevaux & de
fuzils, qui d'abord les avoient for
étonnez en les renverſant; & s'aperce-
vant que les Eſpagnols tomboient auſſi
bien que les autres hommes d'un coup
de pierre ou de fleche, ils ſe hazardoient,
& penetroient dans leurs armes : juſques
là que l'un des Indiens dont je parle,
ſe trouvant un jour preſsé dans un lieu
étroit, voyant un de ſes compagnons
tué à ſon coſté, & la pique d'un Eſpa-
gnol preſte à luy donner dans le ventre,
ſans heſiter il s'enferra luy-meſme, &
Intrepidité des Indiens. à travers cette pique qu'il avoit dans le
corps, courut furieux à ſon ennemy,
qu'il fendit d'un coup de ſabre, qu'il
luy arracha lors qu'il y penſoit le moins;
en ſorte qu'ils tomberent tous deux bai-
gnez dans leur ſang en meſme temps &
en meſme place.

Par là on peut juger du reſte, & de
la difficulté qu'il y a eu à les vaincre, &
ſur tout à les convertir à la Foy; parce
qu'il

[q]u'il leur faloit apprendre à eſtre hom-
[m]es avant que de leur apprendre à eſtre
Chreſtiens, & ſans doute que l'un eſtoit
[a]uſſi difficile que l'autre. C'eſt pour-
[q]uoy les Eſpagnols les ont détruits au-
[t]ant qu'ils ont pû ; & aprés cette de-
[s]truction ils ſe ſont établis dans l'Iſle,
[&] l'ont auſſi peuplée de beaucoup de
[s]ortes d'animaux à quatre pieds, qui n'y
[e]ſtoient point auparavant, comme
[B]œufs, Chevaux, Sangliers; & puis
[il]s y ont bâti des Villes, des Bourgs,
[&] de tres-belles habitations, dont on
[n]e voit plus aujourd'huy que les veſti-
[g]es ; parce que les Hollandois en ont dé-
[tr]uit la plus grande partie : Et comme
[les] Eſpagnols faiſoient tous les jours de
[n]ouvelles découvertes dans cette partie
[de]s Indes, pluſieurs ont quitté cette Iſle
[po]ur aller en terre ferme, où ils ont
[bâ]ti des Villes auſſi belles & auſſi gran-
[de]s qu'il y en ait en Eſpagne.

Les François y eſtant venus, s'y ſont
[tel]lement accrus, qu'aujourd'huy ils
[so]nt plus en état d'en chaſſer les Eſpa-
[gn]ols, que les Eſpagnols d'en chaſſer
[les] François. Ils ont plus de la moitié
[de] cette Iſle, qui contient un fonds de
[te]rre le meilleur du monde, mais elle

n'eſt défenduë d'aucune Forteresse.

La Ville Capitale de cette Isle se nomme S. Domingue. Colomb y eſtant descendu un jour de Dimanche, & trouvant la place commode, y fit bâtir cette Ville, qu'il nomma *Santo Domingo*, qui veut dire Dimanche. Elle eſt toute entourée de murailles, & il y a un Fort qui deffend l'embouchure de la riviere, ſur le bord de laquelle elle eſt bâtie. Elle eſt ornée tout au tour de beaux jardinages & de riches habitations. A l'égard de la police, elle eſt gouvernée par un homme qui eſt Capitaine General de toute l'Isle.

Pourquoy l'Isle Eſpagnole eſt appellée S. Domingue.

Pour ce qui dépend des Eſpagnols, il y a Preſidial, grande Audience, & Chancellerie Royale; & quant à l'Etat Eccleſiaſtique, il y a un Archeveſque qui poſſede pluſieurs Eveſchez & Abbayes Suffragans, comme je le feray voir plus particulierement au Traité des Etats du Roy d'Eſpagne dans les Indes de l'Amerique. Il y a auſſi une Univerſité, pluſieurs Convents de Religieux de divers Ordres, comme Cordeliers, Jacobins & Auguſtins.

Etat Eccleſiaſtique de l'Isle Eſpagnole.

Le port de cette Ville eſt fort beau, & peut contenir des Flotes conſider-

les, ſans eſtre endommagées que du
ent du Zud. C'eſt icy le ſeul port de
ute cette Iſle, où les Eſpagnols nego-
ent : il y en a beaucoup d'autres, mais
n'en ſont pas les maiſtres, & ils n'o-
roient y entrer, à cauſe des Avantu-
ers. Cette Ville fournit les places que
Eſpagnols ont dans cette Iſle, de
utes ſortes de marchandiſes, & des
oſes neceſſaires à la vie ; & les habi-
ns des autres Villes y apportent leurs
archandiſes, afin de les vendre ſur le
u, ou de les embarquer pour eſtre
nſportées en Eſpagne ou ailleurs.
A vingt lieuës de cette Ville de Santo
omingo, vers l'Orient de l'Iſle, il y
encore une petite Ville nommée *S.
go Cavallero*. Cette Ville eſt cham-
tre, & n'eſt aucunement fortifiée.
habitans ſont quelques Marchands,
le reſte tous Chaſſeurs. Ils ne font
re commerce que de cuirs de Bœuf, Commerce des Boucaniers.
de Suif, qu'ils portent vendre à S.
mingue. On voit pluſieurs prairies
our de cette Ville, où il y a quanti-
le beſtail. Vers ſon Midy, au bord
la mer, on trouve un gros Bourg
nmé le Cotui, qui eſt rempli de
iſons, & d'habitans qui ne font au-

tre chose que de planter du Tabac & du Cacao, de quoy on fait le Chocolat. Ces habitans navigent de là à une petite Isle nommée Sarna, qui n'en est éloignée que de cinq à six lieuës. Cette Isle est couverte d'arbres, & toute deserte. Le terrain en est plat, sablonneux, & ne produit point d'autre bois que du Gayac. Il n'y a point d'eau, & quand les Espagnols y vont, ils sont obligez de faire des puits pour en avoir. Ils l'avoient autrefois peuplée de bestes à cornes; mais les Avanturiers y estant venus, les ont entierement détruites. C'est ce qui fait que les Espagnols l'ont abandonnée, & n'y viennent qu'en passant pour y pescher.

Destruction du bestail par les Avanturiers.

Du costé du Ponant de S. Domingo au Midy de l'Isle, s'ouvre une grand baye nommée la baye d'*Ocoa*, qu peut contenir quantité de vaisseaux. Su cette baye est situé un gros Bourg qu'o nomme le Bourg d'*Asso*. Ceux q y demeurent ne font point d'autre tr fic que de Cuirs & de Tabac. L'on voit plusieurs *Hattos*, qui signifie e Espagnol une maison de campagne, o se retirent les Chasseurs, & où l'c nourrit quantité de bestes privées. C

Hattos ce que c'est.

Hattos appartiennent à des Seigneurs, qui y laiſſent leurs Eſclaves pour les garder. Proche ce Bourg d'Aſſo il y en a un autre nommé *S. Jean de Goave*, lequel eſt bâti au bord d'une grande prairie, que les Eſpagnols nomment *La Savana grande de S. Iuan*, & les François, *le Grand Fonds*. Ces deux Nations ſe ſont ſouvent eſcarmouchées dans cette grande prairie, comme je le feray voir au Chapitre de la vie des Boucaniers. Le Bourg de S. Jean de Goave n'eſt habité que de *Mulatos*, qui ſignifient gens de ſang meſlé. Il faut expliquer ce que c'eſt que *Mulatos*, & de combien il y en a de ſortes.

Lors qu'un homme blanc ſe mêle avec une femme noire, les enfans qui en proviennent ſont demy noirs, & ſont nommez *Mulatos* par les Eſpagnols, & par les François Mulatres. Quand un homme blanc ſe mêle avec une femme Mulatre, les enfans qui en proviennent ſont nommez *Quarterones* par les Eſpagnols, & par les François *Mulates*. Ils ont le fond des yeux jaune, ſont hideux à voir, de mauvaiſe humeur, traiſtres, & capables des plus grands crimes. L'on void aujourd'huy

Ce que ſignifie Mulatres & Quarteronnes.

plusieurs endroits dans l'Amerique qui ne sont peuplez que de ces gens-là, que les Espagnols & les Portugais ont produits, parce qu'ils sont fort adonnez aux femmes noires Indiennes. Ce n'est pas que les François & les autres peuples n'y soient aussi adonnez ; mais on n'en voit pas tant de leur espece, à cause qu'ils n'y sont pas en si grand nombre.

Le Bourg de S. Jean de Goave n'est donc peuplé que de ces gens qui sont la pluspart esclaves des Marchands de S. Domingue. Voilà tout ce qui appartient aux Espagnols dans cette Isle. Il ne reste plus qu'à décrire ce que les François y possedent.

Païs possedé par les François.

Les François tiennent sous leur domination depuis le Cap de *Lobos*, ou le Cap de *la Beatta*, qui est aussi au Midy de cette Isle vers le Ponant, jusqu'au Cap de *Samana*, qui est au Nord de ladite Isle, vers le Levant. Il est vray que ces lieux ne sont pas peuplez par tout, parce que le païs dont je viens de parler, pourroit contenir dans son étenduë autant de monde que les deux principales Provinces de France.

Les endroits que les François habitent

le plus, sont ceux-cy, depuis le Cap de Lobos, qui est au Midy de l'Isle, jusqu'au Cap de Tibron, qui est la pointe du Ponant de cette Isle. On n'y voit que des Chasseurs. Il y a eu autrefois quelques habitans; mais comme aucuns navires Marchands ne vouloient se donner la peine d'aller charger chez eux, à cause que ce lieu estoit trop éloigné, ils ont quitté leurs habitations, quoy qu'elles fussent assez belles.

Endroits habitez par les François.

Depuis le Cap de *Lobos* jusqu'au Cap de Tibron, il y a de fort beaux havres, dont le fonds est de bonne tenuë, & où l'on met facilement des Flotes à l'abri de tous les vents, où enfin l'on ne peut rien souhaiter pour la seureté des vaisseaux, que la nature n'ait fait; outre que tous ces ports sont embellis de grandes Rivieres poissonneuses. Les noms de ces ports sont *Iaquemel*, où les Espagnols ont eu autrefois un Fort; *Jaquin*, *l'Abbaye S. Georges*, *l'Abbaye aux Haments*, *le Port Congon*, qui est entouré de plusieurs Isles, entre lesquelles il y en a une nommée par les Espagnols *Ybaca*, & par les François, *Isle à Vache*. Cette Isle est située le long de la grande Isle,

elle peut avoir trois à quatre lieuës de long, & huit de circuit. Le terroir en eſt fort bon, & conſiſte en beaucoup de prairies. Les Eſpagnols y ont mis des Bœufs & des Vaches, que les Boucaniers ont détruites. La terre eſt baſſe en divers endroits, & il s'y trouve quelques marécages pleins de Crocodiles, qu'on nomme en ce païs *Cayamans*, qui ont auſſi détruit une partie de ces animaux. Je parleray de la ſubtilité de ces Crocodiles dans le chapitre des Reptiles.

On ne peut pas bien demeurer ſur cette Iſle, à cauſe de la quantité de certains petits Moucherons qui ſont fort incommodes, comme on le verra au chapitre des Inſectes. La grande Iſle contient de fort belles plaines vis-à-vis, qui ſont arrouſées de grandes rivieres: ſi bien qu'on y pourroit faire de tres-belles Sucreries à fort peu de frais, veu qu'on a déja l'experience que le Sucre que les Eſpagnols ont autrefois fait au meſme coſté de cette Iſle, eſtoit tres-bon. De là juſqu'au Cap de Tibron, il n'y a point de ports, mais une coſte agreable & fort unie, d'où ſortent plu-ſieurs Rivieres.

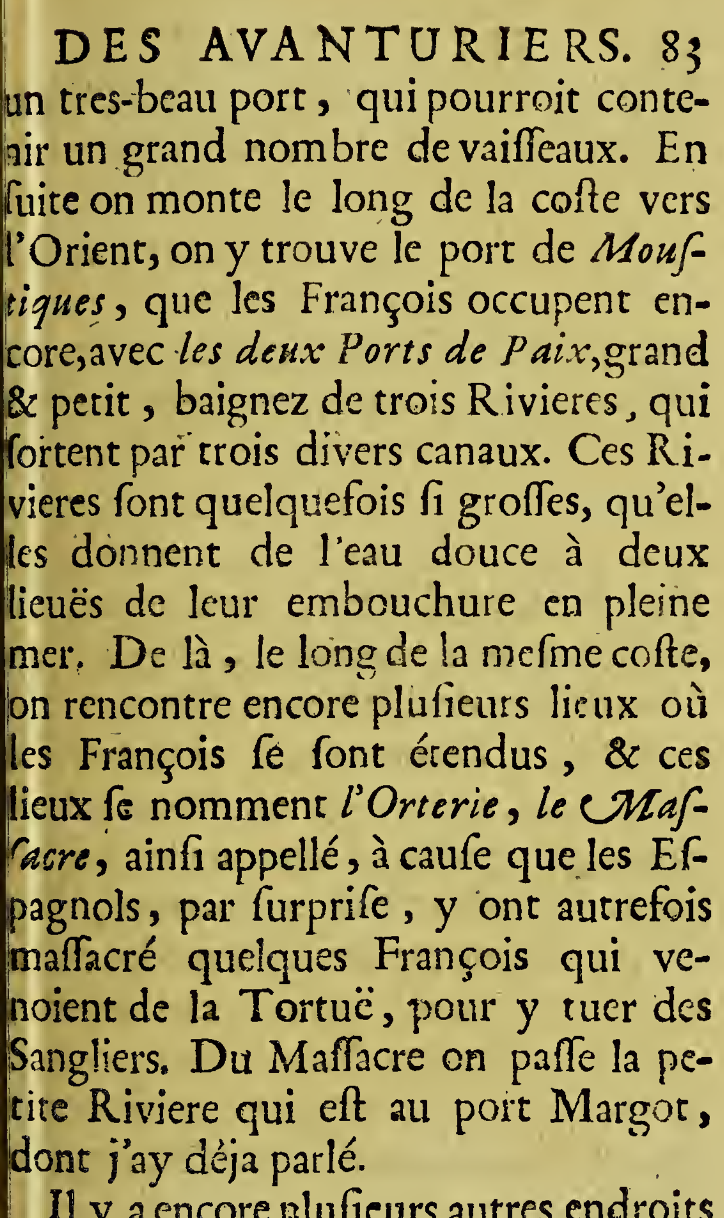
Le Cap Tibron contient une grande Rade, dont le fonds eſt bon, & qui ne manque pas de Rivieres tres-belles, & fort abondantes en poiſſon. Les Avanturiers, tant Anglois que François, viennent là ſouvent pour prendre de l'eau & du bois. Vers ce Cap il s'éleve une haute montagne, de deſſus laquelle on découvre celle de *Santa Martha*, qui eſt en terre ferme, éloignée de cent vingt lieuës de celle-cy : & l'on void encore les Iſles de *Cuba*, & *Jamaïca*. De l'autre coſté de ce Cap, qui eſt le Septentrion de l'Iſle, on monte vers l'Orient environ vingt lieuës : l'on trouve le Cap *Dona Maria*, enrichi d'un beau port, de grandes Rivieres, & de vaſtes Plaines que l'on peut cultiver. De là ſuivant la meſme route, l'on trouve la *grande Ance*, qui eſt un lieu fort agreable habité par les François, dont les maiſons ſont ſituées ſur le bord d'une tres-belle Riviere. Fort prés de là, vers l'Orient, paroiſſent pluſieurs petites Iſles nommées *Cayemittes* : les Eſpagnols les ont ainſi appellées, parce qu'elles reſſemblent à un fruit qui porte ce nom. Les habitans vont à ces Iſles pour y peſcher des Tortuës, qui ſer-

Rade où les Avanturiers abordent.

vent à leur nourriture. De ces Isles allant le long de la coste, on trouve encore deux quartiers où les François habitent, qu'on nomme *la Riviere de Nipes*, & *le Rochelois*, à cause qu'un Rochelois en a esté le premier habitant. De là on va aux trois plus celebres Contrées que les François ayent sur cette Isle; qui sont le petit *Goave*, le grand *Goave*, & *Leau-ganne*. Ce mot est dérivé du nom Espagnol *Liguana*, qui signifie en François Lezart, parce que cette Contrée a une pointe de terre fort basse, qui ressemble fort bien à un bec de Lezart. Ce furent les habitans de ces lieux qui se revolterent contre M. d'Ogeron.

Description Geographique.

Au sortir de cet endroit on va au fond d'une grande Baye, dont l'embouchure a bien cinquante lieuës de large. Devant cette Baye il y a une Isle qui a plus de sept à huit lieuës de tour, qu'on nomme *Gonave*, qui n'est nullement habitée, & qui ne merite pas de l'estre. Du fonds de cette Baye, que les François nomment *Cul de Sac*, on vient le long de la coste, au Septentrion, jusqu'au Cap *S. Nicolas*, formant une pointe qui avance au Nord; où il y a



un tres-beau port, qui pourroit conte-
nir un grand nombre de vaiſſeaux. En
ſuite on monte le long de la coſte vers l'Orient, on y trouve le port de *Mouſtiques*, que les François occupent encore, avec *les deux Ports de Paix*, grand & petit, baignez de trois Rivieres, qui ſortent par trois divers canaux. Ces Rivieres ſont quelquefois ſi groſſes, qu'elles donnent de l'eau douce à deux lieuës de leur embouchure en pleine mer. De là, le long de la meſme coſte, on rencontre encore pluſieurs lieux où les François ſe ſont étendus, & ces lieux ſe nomment *l'Orterie*, *le Maſſacre*, ainſi appellé, à cauſe que les Eſpagnols, par ſurpriſe, y ont autrefois maſſacré quelques François qui venoient de la Tortuë, pour y tuer des Sangliers. Du Maſſacre on paſſe la petite Riviere qui eſt au port Margot, dont j'ay déja parlé.

Il y a encore pluſieurs autres endroits que les François habitent, mais ils n'y font point de commerce que celuy du Tabac; c'eſt pour cela que toutes leurs demeures ſont ſituées ſur le bord de la mer, ou du moins le plus prés qu'ils en peuvent eſtre, afin de n'avoir pas tant

de peine à porter leur tabac pour l'embarquer, & aussi à cause qu'ils ont besoin d'eau de la mer pour le tordre.

Salines de l'Amerique.

Il y a dans cette Isle de tres-belles Salines, qui sans estre cultivées, donnent du sel aussi blanc que la neige, & estant cultivées en pourroient fournir davantage que toutes les Salines de France, de Portugal & d'Espagne. Il se rencontre de ces Salines au Midy, dans la Baye d'*Ocoa*, dans le cul de sac à un lieu nommé *Coridon*, au Septentrion de l'Isle vers l'Orient ; à *Caracol*, à *Limonade*, à *Montecristo*. Il y en a encore en plusieurs autres lieux, & ce ne sont icy que les principales. Outre ces Salines marines, l'on trouve des mines de sel dans les montagnes, qu'on appelle icy sel Gemmé, qui est aussi beau & aussi bon, que le sel marin. Je l'ay moy-mesme éprouvé, & l'ay trouvé beaucoup meilleur que le premier.

Voila ce me semble ce qui se peut dire en general de cette Isle ; il ne reste plus qu'à parler de ce que la nature y fait croistre sans cultiver, pour la subsistance des habitans du païs.

CHAPITRE VII.

Des Arbres fruitiers les plus rares.

J'AY déja remarqué que le fonds de terre de l'Isle de S. Domingue estoit tres-bon, & qu'il produisoit plus luy seul, que tous les autres de l'Amerique ensemble : car les arbres y croissent avec plus de force & de vigueur qu'en pas aucun autre lieu, & les fruits en sont beaucoup meilleurs.

Parmy le grand nombre d'arbres & de fruits qui viennent dans l'Amerique, je ne veux parler que de quelques-uns des plus rares : car si je parlois de tous, je pourrois estre ennuyeux.

On trouve dans cette Isle quantité d'Orangers & de Citronniers que la nature y produit d'elle-mesme. Les fruits n'en sont pas agreables, comme ceux que l'on cultive en Europe ; au contraire ils sont fort aigres, petits, & toutefois pleins de suc, n'ayant pas l'écorce épaisse. Ces citrons & ces orangers sont semblables à ceux que l'on void ordinairement. Les Espagnols &

les Portugais ont eu ſoin venant dans cette Iſle d'y planter des arbres fruitiers, & de la peupler d'animaux qu'on n'y voyoit point.

Soins des Eſpagnols & des Portugais, pour multiplier les arbres.

Quand un Eſpagnol ſe trouve dans une foreſt, & qu'il y rencontre quelque arbre fruitier, il a ſoin de planter la ſemence du fruit qu'il mange. C'eſt pour ce ſujet que les terres qu'ils ont habitées ſont plus remplies de toutes ſortes d'arbres fruitiers, que celles que les autres Nations habitent. Auſſi voit-on dans l'Iſle Eſpagnole de grandes plaines, qui ne ſont couvertes que d'orangers, produiſant des oranges auſſi douces que celles qui viennent de Portugal, dont les Portugais ont apporté l'eſpece de la Chine en Europe.

Remarque d'un Eſpagnol.

Un vieil Eſpagnol qui avoit une parfaite connoiſſance des proprietez de l'Amerique, m'a dit que dans une orange aigre, il avoit remarqué un certain grain parmy les autres, qui planté en terre produiſoit un arbre portant des oranges douces, ce qu'il avoit éprouvé pluſieurs fois.

Les Bannaniers ſont certains arbriſſeaux, qu'on pourroit plûtoſt nommer plante, parce qu'ils n'ont aucun

bois solide, mais seulement un tronc mol, plein de suc, & que l'on peut couper avec un couteau. Il croist jusqu'à douze à quinze pieds de hauteur. Du milieu de sa tige sort une fleur de couleur de pourpre, de la grosseur d'un artichaut. Le fruit qui en provient peut nourrir l'homme en diverses manieres, tantost il luy sert de pain, preparé d'une certaine façon, tantost de vin, preparé d'une autre, parce que l'on en tire un suc qui est aussi fort que cette liqueur. On le fait secher comme les figues. Lors qu'il est bien meur en l'exposant au Soleil, aprés en avoir osté l'écorce; il se candit comme si on l'avoit parsemé de sucre. J'en ay gardé comme cela qui se sont trouvez fort bons.

Les feüilles de cet arbre sont douces estant sechées, de sorte que les habitans de ces lieux en font des lits aussi bons que nos lits de plume. Quelques Auteurs ont dit que c'estoit sur ces feüilles, que la Sainte Vierge mit reposer le Sauveur du monde, aprés qu'il fut né. Cela pourroit bien estre, car j'ay veu de ces arbres dans la Palestine.

Surquoy le Sauveur reposa, quand il fut né.

Il n'y a pas long-temps que j'en ay veu un dans le jardin de Medecine de

l'Université de Leyden en Hollande, mais il estoit encore fort jeune ; & à ce sujet, je croy qu'il est necessaire d'avertir le public que cet arbre est fort utile à la medecine : car si on prend un certain noyau qui sort de ce fruit avant qu'il soit meur, il est admirable pour manger la chair corrompuë des ulceres, & les guerit mesme entierement.

L'abricotier est un arbre plus haut que les plus grands chaînes de l'Europe, il a les feüilles semblables au laurier sauvage, l'écorce comme celle du poirier, la chair de son fruit ressemble à celle de nos abricots, quoy que la figure en soit fort differente, en ce que ils sont fort gros, couverts d'une peau dure & assez épaisse, ils ont le goust meilleur & l'odeur plus agreable que nos abricots : le noyau n'est point dur: les Espagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Il n'y a qu'un lieu dans ces Isles où il s'en rencontre, les Sangliers s'en nourrissent dans la saison, c'est ce qui fait que leur viande est bien plus excellente que dans un autre.

Cet abricot est parfaitement bon lors qu'il

qu'il eſt cuit avec de la chair du mê-me Sanglier, & eſtant mangé crû, il eſt tres-dur à digerer; & il y a autant à manger à un ſeul de ces fruits qu'aux plus gros de nos melons.

Le Papayer eſt un arbre qui croiſt de hauteur environ vingt à vingt-cinq pieds, qui n'a qu'un tronc ſans branches, & au ſommet duquel il y a quinze ou vingt feüilles extraordinairement larges, & dont la queuë eſt longue comme la moitié du bras; deſſus ces feüilles, ſont les fruits que l'on voit attachez au tronc de l'arbre; il porte fruit continuellement, il y en a toûjours en fleur, d'autres qui ne font que noüer, d'autres à demy meurs, & d'autres meurs: Il y a de ces fruits qui ſont gros comme des grenades, & environ de cette figure, & d'autres beaucoup plus gros.

Le Cacaoyer eſt l'arbre qui produit la ſemence que les Eſpagnols nomment Cacao, dequoy l'on fait le chocolat; cet arbre reſſemble aſſez au ceriſier, & meſme ne vient pas plus haut: ſon fruit eſt une certaine gouſſe qui croiſt en ſon tronc de la groſſeur d'un concombre, & tout de meſme,

Arbre qui produit la ſemence du Chocolat.

excepté qu'il commence & finit en pointe, le dedans de cette goûsse est épaisse d'un demy doigt, forme un tissu de fibres blancs & fort succulents, un peu acide, fort bon à étancher la soif. Les fibres contiennent dans leur milieu dix à douze, & jusques à quatorze grains de couleur violette, qui sont gros comme le pouce, & secs comme un gland de chesne. Ce grain est couvert d'une petite écorce, estant ouvert, il ne se separe pas seulement en deux comme les amendes ou les noix, mais en cinq ou six petites pieces qui sont inégalement jointes ensemble ; au milieu desquelles est un petit pignon qui a le germe fort tendre & difficile à conserver : c'est de cette semence que les Espagnols font la celebre boisson du chocolat. Lors qu'ils eurent conquis ce païs, les Indiens leur firent boire de cette liqueur qu'ils trouverent si bonne & si utile pour la santé, qu'ils l'ont mise en usage entr'eux, non seulement dans l'Amerique, mais aussi en Europe, où elle est assez commune, & mesme aux autres Nations qui l'habitent, quoy que les Espagnols se soient toûjours reservez

Dequoy les Espagnols font le Chocolat.

e ſecret de la preparer, parce qu'en
quelque part que ce ſoit, on ne ſçau-
'oit boire de bon chocolat, s'il ne
vient d'Eſpagne, qui ſurpaſſe en bonté
e Thé des Chinois, le Caphé des Per-
ſes & des Turcs. En ſorte que cette
boiſſon nourrit tellement le corps & le
ient dans un ſi grand embonpoint, que
'on en pourroit vivre ſans avoir be-
oin de prendre autre choſe.

Si les Eſpagnols ont le ſecret de pre-
arer cette boiſſon, ils ont pareillement
eluy de cultiver les arbres qui pro-
luiſent la ſemence dequoy elle ſe fait:
ar de toutes les Nations qui habitent
lans l'Amerique, il n'y a qu'eux qui
ſavent cultiver cet arbre, & qui faſ-
ent commerce de ſa ſemence; par le-
uel quelques-uns d'entr'eux ſe ſont
ellement enrichis, qu'ils tirent ordi-
airement plus de vingt mille écus de
ente par an, tous frais faits, d'un ſeul
ardin planté de ces arbres.

M'eſtant trouvé parmy les Eſpagnols
ay eu la curioſité de ſçavoir la ma-
iere de cultiver ces arbres, & com-
ment ils preparent la ſemence pour en
aire la boiſſon dont on a parlé. J'en
ais donner la deſcription, que le pu-
lic a juſqu'à preſent ignorée.

CHAPITRE VIII.

Maniere de faire le Chocolat, & de cultiver l'abre qui produit la graine dont on le fait.

LORS qu'ils veulent avoir de la semence pour produire ces arbres, Ils laissent parfaitement meurir & secher les gousses qui la contiennent; aprés ils ostent la semence de ces gousses, qu'ils font soigneusement secher à l'ombre, cela fait ils preparent un quarreau de terre, qu'ils entourent & couvrent de feüilles de Palmistes, & y plantent les grains de Cacao à quelque distance l'un de l'autre, ils couvrent ces quarreaux de terre durant le jour à cause de l'ardeur du Soleil, & les découvrent pendant la nuit, afin que la rosée humecte la terre, & en usent ainsi jusqu'à ce que cette semence ait produit de petits arbres de la hauteur de deux pieds. Pendant que cette pepiniere croist, on prepare un autre lieu pour y transplanter les arbres, & ce lieu doit estre au bord d'une riviere

lans un païs plat & aſſez humide. Il
aut ſur tout que la terre en ſoit bonne
& un peu meſlée de ſable. Cette place
inſi preparée, on y plante des rangées
le Bannaniers, dont nous avons déja
parlé, auſſi preſts l'un de l'autre que
l'on veut que les arbres de Cacao le
ſoient. Lors que ces Bannaniers ont
pris racine on plante au pied de cha-
cun d'eux un Cacaoyer, & cela afin que
l'ardeur du Soleil ne nuiſe point à ces
petits arbres, qui ſont trop delicats
pour en pouvoir ſouffrir l'ardeur, &
qui en ſont preſervez par l'ombre que
forme les bannaniers. On les entretient
le cetre ſorte, juſqu'à ce qu'ils ſoient
gros comme le bras, ce qui arrive en un
an & demi ou deux ans de temps, aprés
on arrache tous les bannaniers, & on
laiſſe les cacaoyers ſeuls, leſquels rap-
portent du fruit ordinairement deux
fois l'année, la premiere au mois de
Mars, la ſeconde au mois de Septembre.
Il ne faut pas oublier qu'on eſt toû-
jours obligé de les tenir humides, &
empêcher qu'il ne croiſſe des herbes
à l'entour; & toutefois cela n'occupe
point tant que deux ou trois Eſclaves
ne ſoient capables d'entretenir un jar-

din planté de cinq à six mille pieds de ces arbres.

La recolte du fruit qui vient de ces arbres se fait ainsi. Lors que les gousses qui sont vertes en croissant deviennent jaûnes en meurissant, on les coupe & on les ouvre. On en tire les grains qu'il faut prendre soin de nettoyer des fibres succulentes qui les envelopent, on les met ensuite secher au Soleil sur de grandes tables, pour en tirer cette semence dont les Espagnols font un tres-grand commerce, tant chez eux que chez les étrangers, mais particulierement chez eux; je puis assurer comme une chose vraye qu'il s'en negocie tous les ans pour plus de dix millions; & elle est si precieuse qu'il y a beaucoup d'endroits dans l'Amerique où l'on s'en sert au lieu de monnoye, on en donne douze à quatorze grains pour une reale d'Espagne.

Chocolat monnoye ordinaire des Indes.

Le Païs où l'on en fait plus de commerce, sont les Isles de la Trinité, du Perou, & autres lieux. De là les Juifs la transportent dans tous les Royaumes, comme en France, en Angleterre, en Hollande, en Suede, en Dannemark & en Italie, où il s'en consom-

ne beaucoup. Cependant il arrive que la plus grande partie des Nations de l'Europe l'achetent plûtoſt pour ſa grande reputation, que pour l'utilité qu'ils en tirent, parce qu'ils y ſont ordinairement trompez.

En effet, l'avarice & l'avidité de ceux qui vendent cette liqueur, eſt telle, que pour gagner beaucoup, ils donnent du laict à boire, dans lequel ils meſlent des choſes qui ne ſont rien moins que le Chocolat; & l'on peut dire avec verité, comme je l'ay déja remarqué cy-deſſus, qu'il n'y a que les Eſpagnols qui le ſçavent bien preparer. Or voicy comme je l'ay veu faire par eux-meſmes aux Indes de l'Amerique.

Tromperie de ceux qui vendent le Chocolat.

Chapitre X.

Maniere de preparer le Chocolat, & d'en uſer.

LEs Eſpagnols prennent les grains du Cacao, les font roſtir dans une poële percée, comme on fait les marons en Europe; aprés ils en oſtent la petite peau qui eſt deſſus, les mettent

ſur une pierre & les broyent, juſques à ce qu'ils ſoient reduits en paſte, à la-quelle ils ajoûtent deux fois autant de ſucre, avec du poivre & de la Banille, du Muſc, de l'Ambre-gris. Aprés qu'ils ont bien meſlé toutes ces choſes avec cette paſte, ils en font des Rouleaux, ou de petits pains qu'ils gardent; & quand ils s'en veulent ſervir, ils rapent de ces rouleux comme on fait de la muſcade; en ſuite ils mettent de l'eau chauffer dedans des pots de cuivre ou d'argent qu'ils ont exprés. Cela fait ils la verſent dans des taſſes de Fayance, de Porcelaine, ou de Coco, qui ne ſervent qu'à cet uſage. Ils ont un petit morceau de biſcuit tout preſt qu'ils trempent dedans. Voila de la maniere qu'ils le preparent, & qu'ils en uſent.

Compoſition du Chocolat.

Maniere d'en uſer,

Mais afin que le Lecteur n'ignore, & n'ait rien à deſirer pour la parfaite preparation de cette liqueur; je diray encore ce que c'eſt que la Banilla, qui entre dans la compoſition du Chocolat, & qui eſt la principale choſe qui ſert à luy donner du gouſt & de la force.

Proprietez de la Banilla.

La Banilla eſt une petite gouſſe qui croiſ-

roiſt d'une plante aſſez haute, qui a de
etites feüilles. Ces gouſſes ſont lon-
ues, étroites, & remplies d'un ſuc
nielleux & de tres bonne odeur, elles
ont pleines d'une petite ſemence preſ-
que imperceptible, & qui ne ſert qu'au
Chocolat. Sa proprieté naturelle eſt
d'échauffer & de fortifier l'eſtomach,
e qui augmente la vertu du Choco-
at, qui eſt plus froid que chaud.

A proprement dire, il eſt anodin, parce qu'il tempere toutes les grandes douleurs d'entrailles. Je me ſuis une fois guery d'une diſſenterie aſſez vehemente avec les ſeuls grains de Cacao mangez cruds : ce fut un Indien qui m'enſeigna ce remede. On en tire encore une huile qui eſt auſſi douce, & qui ſe compoſe tout de meſme que celle d'amende. Cette huile eſt merveilleuſe pour la brûlure. Les Eſpagnols s'en ſervent pour cela, & fort efficacement.

Remede qui tempere les douleurs d'entrailles.

L'Orme de ce païs-là n'eſt diſſemblable des noſtres, qu'en ce qu'il eſt plus petit, qu'il a les feüilles beaucoup plus grandes, & qu'il raporte une ſemence bien differente; elle tombe de l'arbre quand elle eſt ſeche, & eſt faite

Effets de la ſemence de l'Orme.

comme un petit morceau de liege arondy. Estant maschée, elle laisse un admirable goust dans la bouche. Quantité d'oyes sauvages viennent dans cette Isle; lors que la graine tombe de l'Orme elles la mangent, & en deviennent si grosses, qu'elles sont obligées de demeurer plus d'un mois aprés que cette graine leur a manqué ; à cause qu'elles ne peuvent voller, tant elles sont grasses & pesantes. J'en ay plusieurs fois assommé à coups de baston qui ne pouvoient marcher, encore moins s'élever de terre.

Le Palmiste franc est un arbre de 130. pieds de hauts ou environ, les queuës de ses feüilles sont d'une substance maniable, couverte d'une peau blanche comme neige, mince comme du papier & douce comme de la soye, sur laquelle on peut aussi bien & mieux écrire que sur l'écorce du Tillier, dont les Anciens se servoient avant l'invention du papier & du parchemin. Les Boucaniers autrefois n'ayant ny papier, ny ancre, ny plume, faisoient des plumes de certains petits roseaux, comme font les Turcs encore aujourd'huy, & se servoient du suc de Genipas au

Invention des anciens Boucaniers.

eu d'ancre, écrivoient ſur cette petite
eau qui leur ſervoit de papier, & par
e moyen s'envoyoient des lettres les
ns aux autres, & entretenoient cor-
eſpondance.

Le Palmiſte épiné eſt ainſi nommé,
cauſe que depuis le pied juſqu'au
ommet il eſt garny d'épines, qui ſont
ongues de quatre doigts, de figure
latte, extremément ſubtiles, dures &
enetrantes. On les voit autour de cet
rbre par cordons, à quelque diſtance
es uns des autres. Il y a de certains In-
liens de la terre ferme de l'Amerique
Meridionale nommez Aruargues, qui
e ſervent de ces épines pour tourmen-
er leurs ennemis quand ils les ont faits
riſonniers de guerre. Voicy la ma-
iere : Ils attachent le priſonnier à un
rbre, & le lardent de ces épines ſi
rés à prés, qu'on ne peut mettre un
ouce entre deux. Ces épines ont un
rand bout dehors, environné de cot-
on trempé d'huile de Palme, étant
inſi accommodées ils y mettent le feu,
& malgré ce tourment, le miſerable
qui le ſouffre ne laiſſe pas de chanter
ncore. Un Eſpagnol m'a raconté cette
etite hiſtoire, que j'ay bien voulu met-

Hiſtoire au ſujet du Palmiſte épiné.

tre icy à l'occasion des Palmistes : & sur ce que je luy demandois pourquoi ceux qui souffroient ce tourment chantoient, il ne m'en pût rendre d'autre raison que l'experience ; peut-estre aussi, ajoûtoit-il, que ces Barbares croyent que ces mal-heureux chantent, lors qu'ils se plaignent fortement ; mais il se trompoit, car j'ay sceu depuis, & c'est une verité constante, que la coûtume de ces sortes d'Indiens, lors qu'ils ont fait quelques prisonniers de guerre, & qu'ils les font mourir par les plus cruels tourmens, est de les contraindre de chanter, & voila sans doute pourquoy le miserable dont je parle chantoit. J'ay nommé ces arbres Palmistes, à cause que les habitans les nomment ainsi, quoy que l'on doive dire Palmiers.

L'Acajou est un arbre qui croist extremément haut & gros, les François l'appellent ainsi, du nom que les Sauvages luy donnent, & les Espagnols Cedro. J'en ay veu deux tables chez les RR. PP. Chartreux de Xeres en Andalousie Province d'Espagne, qui estoient chacune tout d'une piece, & avoient quatre-vingt dix pou-

Tables de Cedre d'une grandeur extraordinaire.

ces de long, & soixante & dix de large. Ces deux tables leur avoient esté apportées de Saint Domingue, qui est la ville capitale de l'Isle dont nous parlons. Ce bois est beaucoup en usage dans l'Amerique : on en fait de fort belles sculptures, c'est à quoy il est le plus propre ; car outre qu'il est tres-beau de couleur, & de tres-agreable odeur, il n'est nullement cassant, & c'est ce qui le fait estimer le plus de ceux qui le travaillent.

Le Mangle est de trois especes differentes, mais je ne parle que d'une seule, qui est celle qui croist dans les lieux que la mer inonde. Ces arbres ont leur racine hors de terre, fort élevée & quelquefois plus que de branches ; si bien que le tronc de l'arbre est entre les branches & les racines. Ils sont tellement entrelassez par leurs racines les uns dans les autres, que l'on pourroit faire quelquefois plus de dix lieuës sur ces arbres, sans mettre pied à terre. Il y a des Indiens dans certains endroits de l'Ameriqne qui bâtissent des maisons dessus. On voit souvent des branches de ces arbres si avancées dans la mer, qu'il s'y amasse des rochers

Effet des racines du Mangle.

d'huitres ; tellement que cela donneroit lieu aux Voyageurs de dire qu'ils ont veu croiſtre, auſſi bien des huitres aux arbres, que de certains ont aſſuré avoir veu des Oyes provenir de quelques arbres dans l'Ecoſſe & dans l'Irlande.

Gomme dont les Sangliers gueriſſent leurs bleſſures.

Il y a une ſorte d'arbre que les Boucaniers François nomment Gommier ; & la gomme, qu'il jette, gomme de cochon, à cauſe que les Sangliers s'étant mordus les uns les autres, vont avec leurs crocs donner des chocs à cet arbre, & le dépoüillent entierement de ſon écorce ; auſſi-toſt il jette une gomme, tout de meſme que la vigne au printemps rend de l'eau, lors qu'on la coupe. Les Sangliers ſe frottent contre cet arbre, aux endroits où il jette ſa gomme, afin d'en faire entrer dans leurs playes, & ſe gueriſſent parfaitement. Elle eſt auſſi admirable pour guerir toute ſorte de playes ; & les Sauvages s'en ſervent communément dans leurs plus grandes bleſſures.

Qualitez du bois à enyvrer.

Le bois à enyvrer, eſt ainſi nommé, à cauſe de l'effet qu'il produit ; lors qu'eſtant pris, ou ſon écorce battuë dans un ſac, & miſe dans de l'eau dor-

mante, enyvre tous les poiſſons qui ſont en la place, où on l'a jettée, & les fait venir, en ſorte qu'on les prend à la main. Cet arbre croiſt environ haut comme le poirier, & a les feüilles preſque ſemblables à un treffe.

Le Quinquina qu'on nous apporte de l'Amerique, qui fait changer & meſme ceſſer pour quelque temps les fiévres, n'eſt autre choſe que l'écorce de cet arbre. Les Eſpagnols l'apportent de S. Franciſco de Quinto, Province du Perou, & diſent qu'elle ne croiſt que là. D'où vient le Quinquina.

Le Copal eſt un grand arbre, ſemblable au gommier, dont nous avons parlé. Quelques Indiens idolatres ſe ſervent de cette gomme, pour brûler ſur leurs Autels, comme nous nous ſervons de l'encens. Uſage du Copal.

Le Manioc croiſt de la hauteur d'un homme, ſes feüilles ſont partagées en cinq branches ſur une meſme queuë, comme les cinq doigts de la main, & pas plus larges. Ces branches s'écartent dés le pied de l'arbre. Il produit deux ou trois racines groſſes comme la cuiſſe, & pezent bien ſouvent juſques à ſoixante ou ſoixante-dix livres. C'eſt

de ces racines que les Chreſtiens & les Indiens font du pain de cette maniere.

Adreſſe des Indiens à preparer le Manioc.

Aprés qu'ils ont arraché ces racines, ils les grattent avec des rapes de cuivre ou de fer blanc, ſemblables à celles dont on ſe ſert pour le ſucre, mais grandes de deux pieds de long & d'un pied de large ; quand il eſt ainſi rapé, ils le mettent dans des ſacs de toile forte & claire, & enſuite ſous une preſſe, afin d'en tirer le ſuc, qui eſt un dangereux poiſon : car ſi un animal en boit, ou mange de ces racines vertes, il meurt auſſi-toſt. Ce ſuc eſt fort corroſif, je l'ay reconnu, en lavant de certains ulceres, qui ſont devenus fort beaux, & de facile gueriſon. Le plus grand remede contre ce venin, c'eſt de faire avaler de l'huile aux perſonnes, ou aux animaux qui en ont pris. Bien que ce ſoit un grand poiſon, il ne laiſſe pas d'eſtre utile : car quand on l'expoſe au Soleil dans des vaiſſeaux avec du piment, il aigrit, & eſt auſſi bon aux ſauces que le vinaigre. Je n'en ay veu que chez les Eſpagnols. Ce ſuc ainſi preſſé, il reſte dans le ſac une matiere qui reſſemble à de la farine, & on la laiſſe ſecher au

Remede contre le ſuc venimeux du Manioc.

Soleil, on la garde pour s'en servir quand on veut, & pour la transporter sans qu'elle se gâte ; les autres la mettent d'abord sur de grandes platines de fer, qui viennent de Suede, dont les Chapeliers se servent à faire leurs chapeaux. On y fait un feu assez moderé, & cela se cuit comme une tourte, dont les habitans vivent.

Invention des Sauvages.

Les Sauvages le font de la même maniere, avec cette difference qu'au lieu de rape, ils se servent d'une piece de bois, dans laquelle ils enchassent de petites pierres dures & pointuës. Au lieu de sacs de toile, ils usent d'écorce d'arbre, dont ils font un tissu fort propre ; & pour des platines de fer, il en ont de terre qu'ils font eux-mesmes.

Boisson des Ameriquains.

Cette racine est aussi utile en Amerique, que le bled en Europe. On en fait une boisson, qui vaut bien nostre biere. Cet arbrisseau ne vient point de semence comme les autres : on coupe de ces branches par pieces, environ d'un pied de long : on fait des trous environ de demi pied avant dans la terre, où on enfoüit ces branches coupées, ayant soin de mettre cer-

tains nœuds en haut ; car autrement ils ne produiroient rien.

La Nanna est une plante qui produit un des meilleurs fruits, & des plus delicats qui croissent dans toute l'étenduë de l'Amerique. Ce fruit est semblable à un artichaut, sa substance ressemble à celle d'une poire fort succulente, son suc est extremément agreable, & subtil en un point, que quand on en mange un peu trop, il ouvre toutes les petites veines & arteres qui sont dans la bouche : de maniere que l'on saigne beaucoup, sans pourtant en ressentir aucune incommodité.

Subtilité de la Nanna.

Il n'est pas besoin que je donne icy la description du Tabac : car il est si connu par toute l'Europe, qu'il n'y a aucune nation qui ne s'en serve, n'en connoisse les proprietez, & ne l'ayme avec passion ; jusques-là que les Turcs, à qui l'Alcoran deffend expressement d'en user, sur peine d'un grand peché, ne laissent pas d'en prendre abondamment ; car dans le temps de leur Carême appellé *Ramazan*, pendant lequel ils ne mangent point de tout le jour, ils ne cessent point de prendre du tabac en fumée, avec cette

précaution qu'ils ont grand ſoin d'avaller cette fumée, de peur que l'on ne s'en apperçoive à l'odeur, ou autrement. Voicy la maniere que ſe cultive cette fameuſe, plante dans l'Amerique.

Maniere de cultiver le Tabac, & de l'apreſter.

On prepare un quarré de terre, comme j'ay dit qu'on faiſoit pour le Cacao, où l'on plante de la ſemence. On arroſe tous les jours ce quarré, & on le couvre pendant l'ardeur du Soleil. Quand il ne fait point ſoleil & qu'il ne pleut pas, il faut l'arroſer tout de meſme. Cette ſemence eſtant levée hors de terre, elle forme une petite tige comme la laittuë, on la change de place, de meſme que cette plante, & on la met à trois pieds de diſtance l'une de l'autre; on n'y doit point ſouffrir d'herbes étrangeres. Lors que les feüilles ſont devenuës grandes, & qu'elles ſe caſſent quand on y touche, c'eſt une marque que le tabac eſt meur: alors il faut le couper, & le laiſſer deux ou trois heures au Soleil, puis amaſſer toutes les plantes deux à deux, pour les pendre à des perches, juſques à cinq étages les unes ſur les autres, dans des loges qui ſont ſeulement couvertes, de peur que le tabac

ne ſoit moüillé ; mais ouvertes de toutes parts, afin que l'air y puiſſe mieux entrer, & de crainte que le tabac ne s'échauffe & ne pourriſſe.

Avant le levé du Soleil on dépend ces perches, afin de tenir les feüilles du tabac ſouples, de peur qu'elles ne ſe caſſent & ne deviennent en poudre, & on en tire toutes les jambes.

Quand il eſt ſec, on met toutes les feüilles enſemble en paquet, & avant que de les tordre, on les laiſſe tremper dans l'eau de la mer, & on les tord aprés qu'elles y ont trempé. Il faut remarquer que le tabac de Verine eſt le meilleur de tous, que les femmes le fument auſſi-bien que les hommes, & que c'eſt une choſe auſſi ſurprenante en ce païs de voir des femmes qui ne fument point, que d'en voir en France qui fumeroient.

Qualité du Tabac de Verine.

Quoyque le tabac ſoit ſi celebre par toute la terre, & dans un ſi grand uſage, je n'en ay jamais bien compris la raiſon : & toutefois je puis dire que la medecine que j'exerce depuis ſi long-temps, m'a donné quelque connoiſſance de ce qui peut eſtre utile ou contraire à la ſanté.

CHAPITRE X.

Des Animaux à quatre pieds.

LORS que les Eſpagnols découvrirent l'Iſle dont je parle, ils n'y trouverent aucuns animaux à quatre pieds ; les Indiens qui l'habitoient ne vivant que de volaille & de poiſſon, de fruits & de legumes, que la terre leur produiſoit ; mais ſi-toſt qu'ils s'en furent rendus les maiſtres, ils peuplerent cette Iſle de Taureaux, de Vaches, de Chevaux & de Porcs : leſquels en cent ans ſe ſont fort multipliez, en ſorte que les François y venant, en trouverent une ſi grande quantité qu'ils ne ſe donnoient pas la peine de les aller chercher dans les bois, mais les attendoient au bord de la merpour les tuer, & encore en tuer autant qu'ils vouloient. Nourriture des anciens Indiens.

Les Taureaux y ſont fort puiſſans, ont les jambes courtes & menuës, & courent fort viſte. La nuit ils paiſſent dans les prairies, & le jour ils ſe retirent dans les bois à cauſe de l'ardeur du Soleil. Lors qu'ils ſont bleſſez ſans

eſtre eſtropiez, le Chaſſeur eſt obligé de ſe ſauver au plûtoſt ſur un arbre: car le Taureau le vient chercher, & le tient quelquefois trois ou quatre heures aſſiegé. Ces animaux bleſſent ſouvent les Chaſſeurs, & les tuënt auſſi-bien que leurs chiens.

Il y a encore un grand nombre de Chevaux; on en voit quelquefois des troupes de plus de cinq cens enſemble, qui courent: Et lors qu'ils voyent un homme ils s'arreſtent tous. Un d'eux ſe détache, approche la perſonne, & lors qu'il en eſt à une portée de piſtolet, il ſe met à ſouffler des nazeaux & à courir, & à l'inſtant tous les autres le ſuivent. Je ne ſçay ſi ces Chevaux ont degeneré, eſtant devenus ſauvages: car ils ne ſont pas ſi beaux que ceux d'Eſpagne, quoy qu'ils viennent de cette race: ils ont la teſte fort groſſe, auſſi-bien que les jambes, qui ſont même raboteuſes, les oreilles & le col long. Ils ſont tres-bons pour travailler & faciles à aprivoiſer. Les Habitans & les Chaſſeurs en prennent pour porter leurs cuirs. Voicy comme ils les prennent: ils tendent des lacs de corde aſſez forte, ſur de certaines routes par où

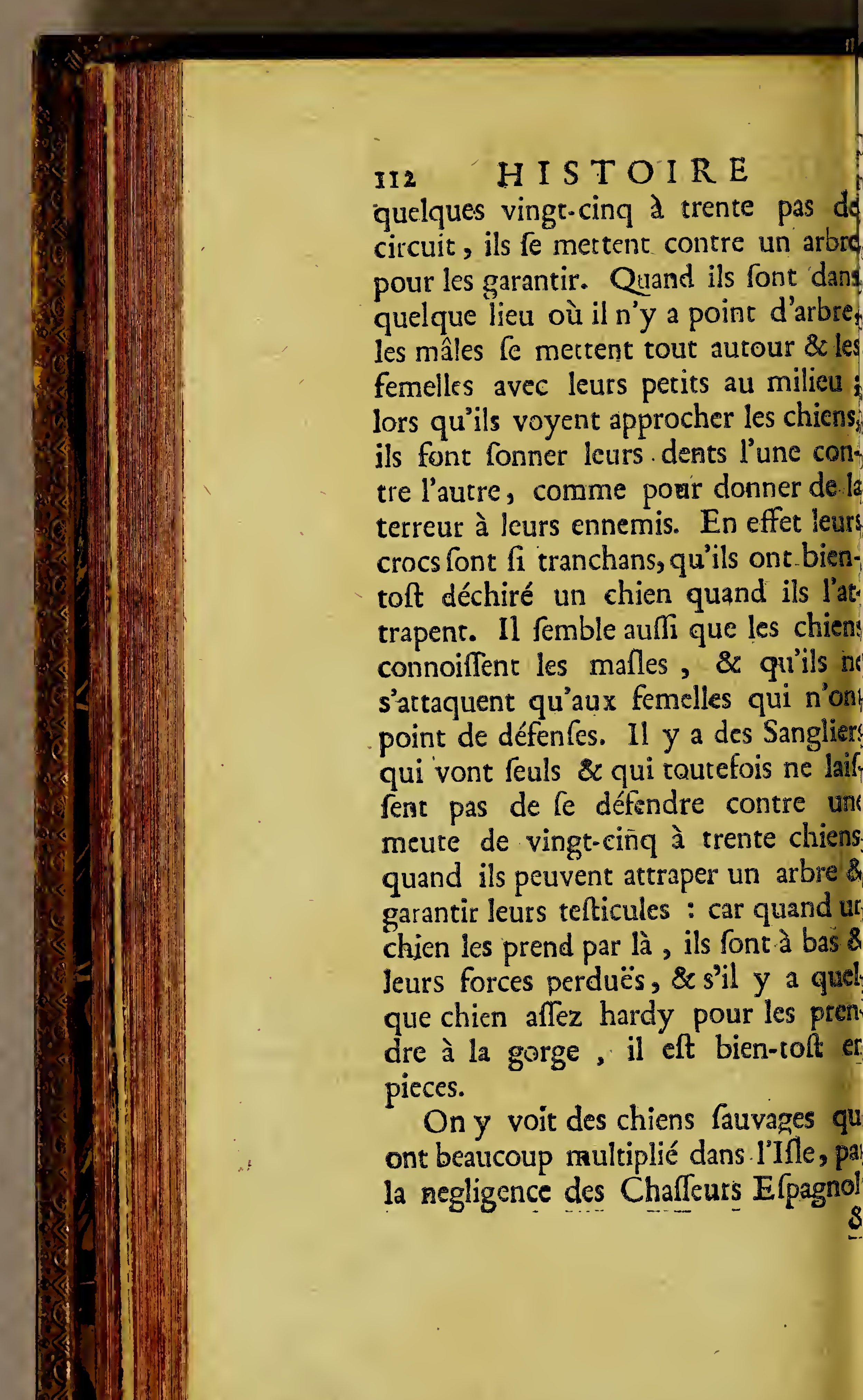
Chevaux ſauvages à quoy utiles.

Maniere de les prendre, & de les aprivoiſer.

; animaux ont accoûtumé de paſ-
, ils ne manquent point de s'y pren-
e, & quelquefois auſſi de s'étrangler,
s qu'ils ſe prennent par le col.
tant pris, on les attache à un arbre,
les y laiſſe deux jours ſans manger
boire, enſuite on leur donne à boi-
& à manger, & ils deviennent auſſi
ux que s'ils n'avoient jamais eſté ſau-
ges. Il y a eu meſme des Boucaniers
i s'en eſtant long-temps ſervis, &
yant pas la commodité de les gar-
ny de les nourrir, les ont laiſſé aller;
deux mois aprés les rencontrant, ils
venoient flatter & ſe laiſſoient re-
endre. On en tuë ſouvent pour en
oir la graiſſe, qu'on leve de la cri-
ere & du ventre. On la fait fon-
e, pour s'en ſervir au lieu d'huile à
ûler.

Les Sangliers y ſont auſſi en grand
mbre, & ſe défendent tres-bien con-
les Chaſſeurs & leurs chiens. Ils ne
nt que par bandes au nombre de
igt-cinq ou trente, & lors qu'une
ute vient les attaquer, tous les maſles
mettent devant & toutes les femel-
avec leurs petits derriere : & com-
il y a des arbres qui contiennent

Induſtrie des Sangliers à ſe défendre contre les Chaſſeurs.



quelques vingt-cinq à trente pas de circuit, ils ſe mettent contre un arbre pour les garantir. Quand ils ſont dans quelque lieu où il n'y a point d'arbre, les mâles ſe mettent tout autour & les femelles avec leurs petits au milieu ; lors qu'ils voyent approcher les chiens, ils font ſonner leurs dents l'une contre l'autre, comme pour donner de la terreur à leurs ennemis. En effet leurs crocs ſont ſi tranchans, qu'ils ont bien-toſt déchiré un chien quand ils l'attrapent. Il ſemble auſſi que les chiens connoiſſent les maſles, & qu'ils ne s'attaquent qu'aux femelles qui n'ont point de défenſes. Il y a des Sangliers qui vont ſeuls & qui toutefois ne laiſſent pas de ſe défendre contre une meute de vingt-cinq à trente chiens, quand ils peuvent attraper un arbre & garantir leurs teſticules : car quand un chien les prend par là, ils ſont à bas & leurs forces perduës, & s'il y a quelque chien aſſez hardy pour les prendre à la gorge, il eſt bien-toſt en pieces.

On y voit des chiens ſauvages qui ont beaucoup multiplié dans l'Iſle, par la negligence des Chaſſeurs Eſpagnols

&

François, qui les ont laiſſez en chaſ-
nt dans les bois. Leur multitude eſt
icroyable, & ils reſſemblent à nos
vriers. Ils ſont fort carnaſſiers, & ils
'ont pas l'aſſurance ny la force d'atta-
uer les chevaux, mais ils mangent les
oulains & les veaux. Les ſangliers ne
ur font pas peur, car quelquefois ils
trouvent enſemble, plus de quatre
u cinq cens.

Un Boucanier François me fit voir
n jour une choſe fort remarquable.
Jne troupe d'environ vingt-cinq ou
ente chiens pourſuivoient un gros
nglier, enfin ils l'atteignirent, & le
irent bas dans une petite place en for-
e de pré, où il n'y avoit aucun bois:
pendant nous eſtions ſur un arbre
où nous vîmes ce combat, qui dura
és de deux heures. Ces chiens déchi-
rent la gorge au ſanglier; quand il
t mort, ils ſe retirerent tous à quar-
er, & l'un d'eux ſe détacha qui fut
anger ſeul, & aprés qu'il eut mangé
ielque temps, les autres allerent pour
ire la meſme choſe, mais nous tirâ-
es chacun un coup de fuſil ſur eux,
ui les fit tous fuïr, excepté deux
ui demeurerent ſur la place, & nous

Combat ſingulier des Sangliers & des chiens ſauvages.

eusmes le Sanglier, qui n'avoit que l
gorge & les testicules mangées.

Le Boucanier m'expliqua pourquoy
ce Chien avoit ainsi mangé seul; c'est
que dans toutes les troupes de Chiens i
y a un Brac qui trouve le Sanglier, &
quand il est pris, les autres Chiens ont
accoûtumé de le laisser manger le pre
mier. Il me jura qu'il avoit toûjours
observé la mesme chose, que depuis j'ay
remarquée aussi plus de vingt fois.

Ordre que les Chiens sauvages gardent en chassant.

Il est vray que dans les meutes qu
les Boucaniers ont, il y a un Brac qu
va toûjours devant; & si-tost qu'i
a trouvé le Sanglier, il ne donne qu
deux ou trois coups d'aboy; à l'instan
les autres chiens partent, poursuivent l
Sanglier, & luy les regarde faire. Si-tost
que le Sanglier est mort, le Chasseu
luy donne un morceau, qu'il mang
seul, sans qu'on donne rien aux autres
que quand ils sont revenus de la chasse.

Il y a de l'apparence que comme les
Chiens sauvages sont venus de meutes
entieres oubliées dans les bois par le
Chasseurs, ils ont pû retenir le mesme
ordre de chasser.

Une chose assez particuliere, c'est
qu'on peut apprivoiser des Sangliers, &

les dresser à la chasse comme des Chiens. Je l'ay moy-mesme experimenté. Un jour nous trouvâmes une femelle qui avoit des petits qui estoient encore fort jeunes ; nous les prîmes & les apportâmes à nostre demeure ; nous leur hachions de la viande bien menuë qu'ils mangeoient : il en mourut quelques-uns, mais nous en échapâmes quatre, qui nous suivoient, & joüoient avec nous comme des Chiens ; & quand ils trouvoient une bande de Sangliers, ils se mêloient avec eux, & les amenoient vers nous. L'un d'eux un jour s'écarta, & nous croyïons qu'il estoit allé avec les autres, & qu'il ne reviendroit plus ; mais trois jours aprés il revint avec une bande de Sangliers, nous en tuâmes quatre.

Sangliers apprivoisez, & comment.

Il se trouve aussi dans cette Isle beaucoup d'oyseaux ; mais comme presque tous ressemblent à ceux que nous avons en Europe, je ne parleray que de quelques-uns qui ne leur ressemblent pas.

Les Perroquets y sont en grande quantité. Quoy que ces oyseaux portent le mesme nom, ils different neanmoins beaucoup entr'eux. On ne rencontre jamais ces oyseaux seuls, ils vo-

lent toûjours par bandes, & vivent de semence comme les Ramiers. Ils font leurs nids dans de certains trous d'arbres, où l'année precedente l'oyseau nommé Charpentier a fait son nid, & il semble que la nature ait commis ces petits oyseaux pour rendre ce service aux Perroquets. Leurs petits dans ces trous ne sont jamais moüillez; ils les font en nombre impair, sçavoir trois, cinq & sept. Le premier nombre est plus ordinaire, & le dernier plus rare. Quand on veut les élever & les apprivoiser, il faut les dénicher pendant qu'ils sont jeunes : car quand ils sont grands, & qu'on les prend avec des apas, ils demeurent toûjours sauvages, & ne parlent jamais. Pour avoir les jeunes, il faut couper par le pied l'arbre où ils ont fait leur nid ; car on n'y sçauroit monter ; & il arrive souvent que l'arbre en tombant les tuë, si bien que de deux ou trois nichées on ne sauve que deux ou trois oyseaux.

L'oyseau Charpentier à quoy utile au Perroquet.

Quand les Perroquets sont propres à parler.

Le Charpentier est un oyseau qui n'est pas plus gros qu'une Aloüette. Il a le bec long environ d'un bon pouce, pointu & si dur, que dans un jour de temps il perce un Palmiste jusqu'au cœur, qu

Charpentier, pourquoy ainsi nommé.

eſt plein de moëlle. Il eſt à remarquer que le bois de cet arbre eſt ſi dur, que les meilleurs inſtrumens de fer rebrouſſent deſſus.

Les Foux ſont certains oyſeaux ainſi appellez, à cauſe qu'ils ſe laiſſent prendre à la main. Le jour ils ſont ſur des rochers, d'où ils ne ſortent que pour aller peſcher. Le ſoir ils viennent ſe retirer ſur des arbres : lors qu'ils y ſont une fois perchez, quand on y mettroit le feu, je croy qu'ils ne s'en iroient point, à moins qu'ils ne le ſentiſſent ; c'eſt pourquoy on les peut prendre juſqu'au dernier, ſans qu'ils branlent. Ils ſe défendent pourtant le mieux qu'ils peuvent avec leur bec, mais ils ne ſçauroient faire de mal. Pour moy j'ay toûjours conjecturé qu'ils ne voyent point la nuit, autrement un oyſeau ſauvage ne ſe laiſſeroit jamais prendre, joint qu'ils ne ſe laiſſent point approcher durant le jour. Ces oyſeaux ſont comme les Canards, pour ce qui regarde la groſſeur, les pieds & le plumage ; leur bec eſt different, & comme celuy d'une Gruë, eſt tres-piquant par le bout, fait en ſcie par les coſtez, afin que le poiſſon ne leur échape point quand ils l'ont pris.

Singularité des oyſeaux appellez Foux.

Il y a une autre ſorte d'oyſeaux qu'o
nomme Fregates, à cauſe de leur vol,
qui eſt extrémement ſubtil. Ils volen
en l'air ſans qu'on leur voye remue
aucune choſe, & ne laiſſent pas d'avan-
cer plus viſte qu'aucun oyſeau. C'eſt

D'où les Fregates ont pris leur nom.

d'eux que les Fregates ont pris leur
nom, à cauſe qu'ils vont mieux à la
voile qu'aucun autre navire, qu'elles
ont l'avantage, auſſi bien que de cer-
tains vaiſſeaux, de pouvoir égalemen
attaquer, ſe retirer, combattre, & ſe
dégager ſans rien riſquer.

Ces oyſeaux nommez Fregates don-
nent la chaſſe aux oyſeaux appellez Foux.

Combat divertiſſant de deux ſortes d'oyſeaux.

Les Fregates les font lever de deſſus les
rochers où ils ſont perchez, & lors qu'ils
ſont en vol, ces meſmes Fregates les
battent en volant avec le bout de leurs
aiſles; les Foux, qui ne le ſont pas trop
dans ce rencontre, pour mieux s'écha-
per de leurs ennemis, & comme s'ils
les vouloient amuſer, vomiſſent tout le
poiſſon qu'ils ont peſché. Les Fregates,
qui ne cherchent autre choſe, le reçoi-
vent à meſure que les autres le jettent,
avant qu'il tombe dans l'eau. C'eſt à la
verité la choſe la plus divertiſſante qu'on
puiſſe voir, & que j'aye veu dans l'A-
merique.

Voilà approchant ce que je puis écrire des oyseaux qui se rencontrent sur cette Isle ; mais quand je parleray des autres Isles de la terre ferme, je traitteray de quelques oyseaux, & d'autres animaux à quatre pieds, dont on n'a point encore oüi parler : car depuis que les Espagnols habitent dans l'Amerique, nous n'avons que des memoires fort imparfaits, pour ne rien dire de plus: c'est pourquoy je puis assurer que jamais personne n'en aura écrit avec plus de fidelité & d'exactitude que moy, parce que j'ay tout vû & tout éprouvé moy-mesme.

Chapitre XI.

Des Reptiles de l'Isle Espagnole.

IL se rencontre dans l'Ocean des Indes une si grande multitude de Reptiles & de poissons, qu'il n'y a que celuy qui les a créez qui en puisse connoistre le nombre, l'espece, & les proprietez ; & comme plusieurs en ont écrit, il suffira de parler de ce qu'il y a de plus particulier à cet égard, & de moins connu.

Anatomie exacte de la Tortuë.

Le premier c'est la Tortuë. Elle n'a point de langue, ny aucun organe pour oüir; mais elle a la veuë tres-subtile. On ne luy trouve point de cervelle: son foye est comme celuy d'un Veau, & de substance comme celuy d'un homme. Elle est prodigieusement pleine d'œufs de toute sorte de grosseur: les plus gros sont comme nos œufs de Poule, sans coquille, semblables à ceux que les Poules font trop tost. Elles ont le sang toûjours liquide, sans qu'on y puisse remarquer ni froideur, ni chaleur, puisqu'il ne fige jamais. Quand on le cuit, il ne laisse pas de se congeler comme celuy de Porc. Je n'ay jamais pû remarquer de circulation de sang dans ces animaux, & tous leurs vaisseaux sont semblables; on ne peut pas dire s'ils sont veines ou arteres: neanmoins quand on les a tuées le cœur palpite fort long-temps; j'en ay gardé qui ont palpité jusqu'à dix-huit heures de temps, toute la chair en fait de mesme, mais pas si long-temps que le cœur. La chair est composée de gros fibres qui con tiennent beaucoup de suc. Les muscles sont fort longs & plats; la graisse est verte comme de l'herbe, où l'on re-

marque

narque un tiſſu de quantité de fibres. Elles ont leur graiſſe aux coſtez, ſur le ventre, & proche des aiſles. La graiſ-e de leur boyau eſt jaune comme ſaf-ran, & leur ſert de nourriture : car 'ay remarqué qu'on peut laiſſer une Tortuë trois ſemaines ſans manger, vant qu'elle meure, & en l'ouvrant n trouve les lieux vuides où cette raiſſe a accoûtumé d'eſtre, & il n'y eſte que des membranes, & des fibres luants, où elle eſt ordinairement atta-hée : je dis cette graiſſe, à cauſe que uand elle eſt fonduë elle demeure com-ne de l'huile ; & eſtant en ſon entier, lle eſt auſſi ferme que la graiſſe de orc. Elles ont quatre pattes en forme 'aiſlerons, avec des ongles. Les os y ont dans le meſme ordre qu'aux ani-naux parfaits. Celles de devant ſont ompoſées de l'*Omoplate* & de l'*Hu-erus*, qui ſont renfermées ſous l'é-aille, qu'on nomme *Carapace* ; & en ehors ſont le *Radius* & le *Cubitus*, & s oſſelets du *Carpe* & *Metacarpe*, & oigts des animaux parfaits. A celles e derriere on y remarque les *Iles*, l'*os mur*, qui ſont auſſi ſous la Carapace, les deux fibres, & les oſſelets du

Suite de l'a-natomie de la Tortuë.

Tarse & *Metatarse*, & les-orteils sont en dehors, qui composent les pattes de derriere. La queuë finit par vertebres, comme le col, mais ils ne vont pas tout du long; ils sont attachez à la Carapace, à certaines demi-vertebres qui suivent le long de la Carapace depuis le col jusqu'à la queuë. Le dessus de leur écaille se nomme par les François, comme j'ay déja dit, *Carapace*, & le dessous *Plastron*. Le dessus est fait comme le dôme d'une maison, & le dessous est plat; les Espagnols les nomment *Carapache* & *Plastron*. Cette Carapace & Plastron sont composées d'une substance osseuse & cartilagineuse. Quand on les ouvre, on les met sur le dos, & on coupe le plastron tout autour, & on le leve ainsi.

Une de ces Tortuës peut fournir plus de deux cens livres de viande, sans compter la graisse, que l'on fond, dont les habitans Espagnols & François se servent pour manger des legumes. On trouve de ces Tortuës, lors qu'elles sont grasses, qui fournissent plus de trente pintes d'huile. J'oubliois à dire que les Tortuës franches n'ont sur leur Carapace qu'une petite écaille fort ten-

dre, qui ne peut ſervir à rien qu'à mettre à des Lanternes. La chair de ces Tortuës eſt de fort bon gouſt, & aſſez nourriſſante; & la graiſſe qu'on mange avec la viande, eſt ſi penetrante, qu'on la ſuë comme on la mange: car le linge qu'on porte ſe pourrit, ſi on le garde trop long-temps. On peut dire auſſi qu'elle purifie la maſſe du ſang: car ſi quelqu'un eſt mal ſain, aprés qu'il a mangé de cette viande deux ou trois mois de temps, ſans manger autre choſe, il devient fort ſain; & s'il a quelque impureté du mal Venerien, en mangeant de cette viande, le corps luy vient tout plein de galle & de ſalleté, & aprés il devient plus ſain qu'avec les meilleurs remedes de l'Europe. Les Avanturiers ſont quelquefois deux ou trois mois ſur l'Iſle à manger de cette viande pour ſe regaler.

Effet ſurprenant de la graiſſe de Tortuë.

Les Avanturiers ſe regalent de la chair de Tortuë.

La Tortuë ſe nourrit d'herbe, qu'elle paiſt, comme les Vaches, ſur certains fonds qui ſont le long des Iſles de l'Amerique, ſemblables à de grandes prairies. Il y a ſept à huit braſſes d'eau; & comme elle eſt fort claire quand la mer eſt calme, on void le fonds verd & beau; ſi bien que cela réjoüit la veuë.

L'herbe qui y croist est longue d'un pied, la feüille est unie & platte tout de mesme d'un costé que de l'autre. Ce sont là les prairies où les Tortuës vont paistre. Aprés qu'elles ont bien mangé, elles vont à l'embouchure des Rivieres, pour boire de l'eau douce. Elles ne sçauroient demeurer plus d'un quart d'heure à ce fonds sans prendre l'air; elles viennent souffler, & puis retournent au fond ; & quand elles ne mangent point, elles ont toûjours la teste hors de l'eau ; dés la moindre chose qu'elles voyent, elles s'enfoncent aussi-tost dedans. Elles vont tous les ans à terre pour pondre leurs œufs, & font des trous dans le sable avec leurs pattes de devant, puis se mettent là-dedans pour pondre; ensuite elles les recouvrent, & s'en retournent. Elles y reviennent quinze jours aprés, & font la mesme chose jusqu'à trois fois. Elles pondent à chaque fois quatre-vingt, quatre-vingt dix jusqu'à cent œufs : les œufs demeurent dans le sable pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, dans lequel temps l'on voit ces petites Tortuës sortir du sable, qui courent à la mer, & ont bien de la peine à y pouvoir entrer : car

Comment les Tortuës font & couvent leurs œufs.

la lame qui bat au rivage les rejette toûjours à terre. D'autre costé les oyseaux en mangent la plus grande partie avant qu'elles soient échapées : car elles sont neuf jours sans pouvoir couler à fond ; si bien que pendant ce temps les oyseaux dont j'ay parlé, qui vivent de poisson, les mangent presque toutes, & l'on peut s'assurer que de cent à peine en réchape-t'il une. Il est vray que s'il n'en perissoit point, les navires ne pourroient pas voguer sans toucher aux Tortuës, tant il y en auroit. Les œufs de ces Tortuës sont tres-bons à manger, & tres-nourrissans : ils ne se gâtent jamais, car quand les petits commencent à se former, ou qu'ils sont tout à fait formez, ils se trouvent toûjours bons ; je ne l'aurois jamais crû, si je n'en avois fait l'experience : il est vray que l'on dit que la faim fait trouver tout bon. Quand les gens de ce païs, soit Espagnols, ou François, rencontrent des œufs de Tortuë, ils les font secher au Soleil, & le jaune se durcit, & est tres-bon, se conservant longtemps : mais quand ils sont vieux, ils deviennent un peu acres à la gorge, à cause qu'ils sont tres-huileux.

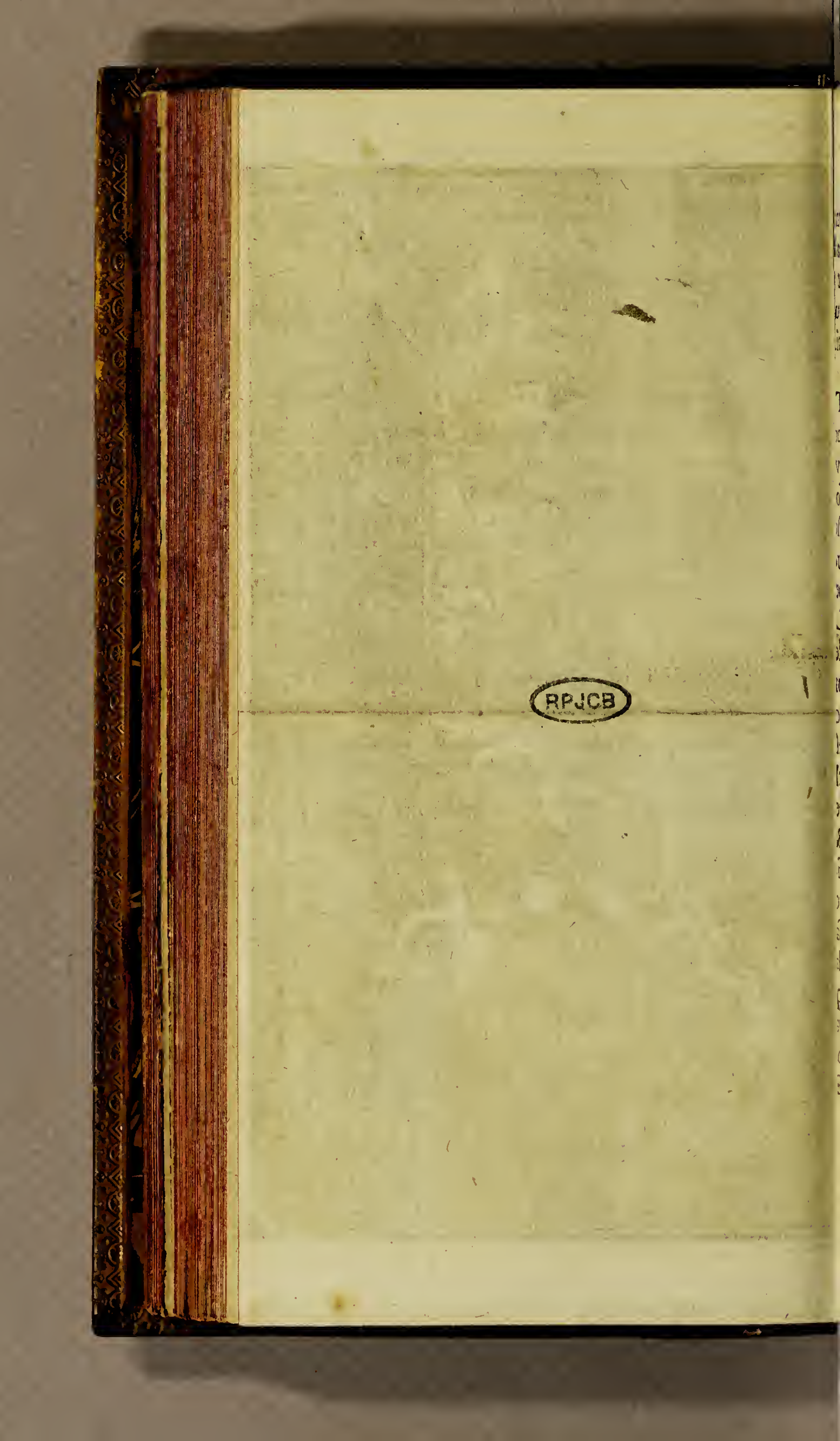
Oeufs de Tortuës bons à manger.

Les habitans de l'Amerique, tant naturels du païs, que les Chreſtiens qui y ſont venus, prennent ces Tortuës de trois manieres. La premiere avec de certains rets qu'ils nomment Folbes, qu'ils vont tendre ſur ces fonds d'herbes, où les Tortuës paiſſent ordinairement. Ils tendent ces rets comme on fait un tramail, & les Tortuës venant à paſſer, ſe mettent les pattes dedans, & y demeurent accrochées.

Differentes manieres de prendre les Tortuës.

La ſeconde maniere eſt quand elles viennent à terre pour pondre : les habitans qui gardent ces lieux où elles doivent venir, les renverſent ſur le dos, & ainſi les empeſchent de retourner à l'eau. Ces Tortuës ont un certain instinct de trouver les lieux commodes pour venir pondre, & elles ne manquent jamais d'y venir tous les ans. L'invention que ces gens ont pour retourner ces animaux, eſt aſſez bonne : car tels les prendroient par le corps avec les mains, & n'en viendroient jamais à bout, elles échaperoient, quoy qu'ils fiſſent. Or donc pour les tourner ils ſe mettent deux qui tiennent un bâton chacun par un bout, & le poſent ſur le ſable par où la Tortuë doit paſſer; &




RPJCB

quand elle a les deux pattes de devant paſſées par deſſus ce bâton, ils la levent & luy font faire le ſaut à la renverſe, ou ſur le coſté. Il arrive qu'un ſeul peut faire cela, mais avec plus de peine.

La troiſiéme maniere de prendre les Tortuës, eſt avec les Harpons, qui ne ſont pas faits de meſme les Harpons avec quoy on prend le poiſſon : ce ne ſont que des clous gros comme des clous de charettes, ſans teſte, à quatre quarres égales, fort pointus & trempez. Ce clou eſt attaché au bout d'une Ligne de cinquante à ſoixante braſſes de long, de la groſſeur du petit doigt: on met le bout du clou, qui eſt tout rond, dans un bâton, au bout duquel eſt une virolle de fer, dans quoy ce clou s'enchaſſe. Ce bâton eſt ordinairement long de deux braſſes & demie, & eſt attaché à la ligne avec une petite ficelle coulante, afin qu'on la puiſſe toûjours reprendre. Quand ils veulent faire cette peſche, ils vont cinq ou ſix dans un Canot, plus ou moins, ſelon qu'il eſt grand. Un d'eux eſt ſur le devant tout debout, & tient à la main un bâton, qu'on nomme *Vara*, du nom Eſpagnol, qui veut dire gaule; & ſur

ſon bras gauche il a la Ligne roulée, à quoy eſt attaché ce clou; lorſqu'il voit une Tortuë au fond, il luy lance ce clou ſur le dos, dans la *Carapace*. La Tortuë prend un ſi grand erre, qu'elle traiſne le Canot plus viſte que s'il alloit à la voile; mais comme j'ay déja dit que ces animaux ne peuvent demeurer long-temps ſous l'eau ſans reſpirer, le Harponeur ſe prepare à luy lancer l'autre clou qui eſt à l'autre bout de ſa Ligne, & quand elle a ces deux clous, on la tire dans le Canot, & on la met ſur le dos; eſtant ainſi, elle ne peut ſe debattre. Le temps que ces gens-là prennent pour peſcher la Tortuë de cette maniere, eſt le ſoir, le matin, & la nuit, qui eſt le meilleur temps: car elles ne mangent gueres que la nuit. Le jour ils vont remarquer les lieux où il y a beaucoup de ces bancs d'herbes, dont j'ay déja parlé: ils obſervent auſſi lors qu'ils voyent bien de l'herbe ſur l'eau, c'eſt marque qu'il y vient de la Tortuë paiſtre.

Cela ſemblera peut-eſtre étrange, de ce que j'ay dit que la nuit eſtoit le meilleur temps pour prendre les Tortuës à la varre, à cauſe que de nuit on

ıe peut pas voir. On ſçaura que la
ıuit, lors meſme qu'elle eſt plus ob-
ſcure, c'eſt le mieux : car les Tortuës
n nageant remuënt l'eau, qui eſt fort
laire, & qui paroiſt comme quatre
eux allumez qui font un grand jour,
u mouvement des quatre nageoires,
u pattes de la Tortuë : ſi bien qu'en
ettant la varre au milieu de ces quatre
umieres, on ne manque jamais à l'at-
raper : quand il fait clair de Lune,
ncore auſſi bien qu'alors qu'on ne voit
oint de lumieres : car la Tortuë
aroiſt blanche comme de l'argent ſur
e fond de l'herbe qui ſemble noir.
.es Indiens ont eſté les premiers, com-
ıe naturels du païs, à prendre la
Tortuë de cette maniere ; mais les Eſ-
agnols ont inventé cette varre, avec
e clou, & les Indiens ſe ſervent de
arpons : Enfin l'on peut dire que les
.ſpagnols ſont les plus habiles à cette
eſche de toutes les Nations qui habi-
ent dans l'Amerique.
La ſeconde ſorte de Tortuë ne dif-
re point de la premiere, ſinon quelle
ſt plus petite ; elle a la teſte un peu
lus longue que cette premiere, ſon eſ-
aille qui eſt ſur le carapace eſt époiſ-

ſe. C'eſt celle dont on ſe ſert en Europe pour faire les ouvrages d'Eſcaille Tortuë : Les Eſpagnols nomment ces Tortuës, *Carey* : & les François *Caret*. Ces gens les péchent ſeulement pour en avoir l'écaille, qu'ils vendent bien : car pour la chair elle ne vaut rien, à moins que d'avoir bien faim. J'en ay quelquefois mangé faute d'autre choſe, mais je l'ay trouvée fort mauvaiſe. Elles paiſſent comme les Tortuës franches, mais dans des lieux pierreux & pleins de mouſſe marine; elles ſont à l'égard des animaux terreſtres, comme les vaches & les moutons; les unes veulent eſtre à bon fond, & les autres ſe plaiſent mieux aux montagnes.

Les Eſpagnols ont une maniere fort ſubtile pour avoir l'écaille de ces Tortuës, ſans les tuer. Lors qu'ils les ont priſes, ils les mettent toutes vives ſur le feu, & l'écaille ſe leve. Un Eſpagnol m'a dit qu'il en avoit un jour marqué une, d'une maniere à pouvoir la reconnoiſtre, qu'il avoit ainſi dépoüillée de ſon écaille & l'avoit remiſe à l'eau, & que trois ans aprés il la reprit avec une auſſi belle écaille que

mais. Ces Tortuës peuplent tout de
esme que les premieres : mais elles ne
nt pas tant d'œufs, & ne sont pas si
mmunes. Leur graisse n'est pas si
rte que celle des premieres ; elle est
lmirable pour toutes douleurs froi-
es, estant fort penetrante; elles sont si
rtes par le bec, que ce qu'elles pin-
nt, elles le tiennent tellement, qu'il est
npossible de le leur arracher. Il y a une
btilité à tuer les Tortuës de quelques
rtes qu'elles soient ; car si on les frap-
sur la teste, on ne peut pas les as-
mmer avec un levier ; & en les frap-
nt sur le nez qui est au dessus du
ec, en forme de deux petits trous, ir où elles prennent l'air, avec le man-
ie d'un cousteau, elles seignent en
ondance & meurent bien-tost aprés.

Secret pour tuer facilement les Tortuës.

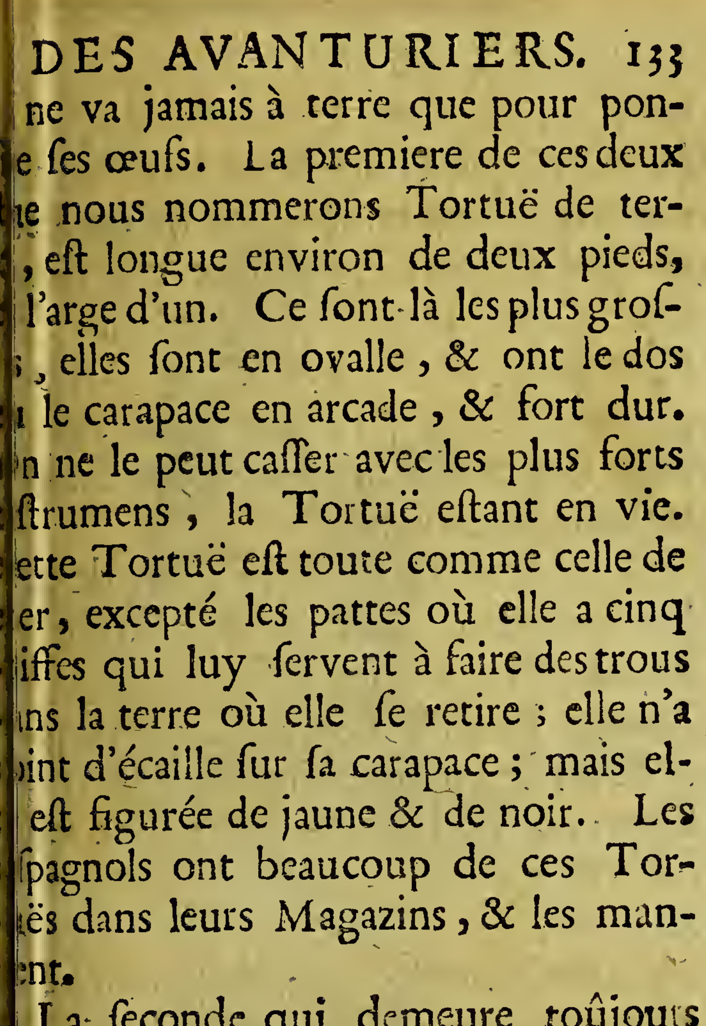
La troisiéme sorte de Tortuë est
us large, plus longue en circuit, &
us platte que les deux autres, & a une
rt grosse teste : c'est pour cette rai-
n que les Anglois les nomment *Lo-
er-het*, qui veut dire grosse teste, les
spagnols *Caivana*, & les François *Ca-
anna*. Cette sorte de Tortuë n'est
mais grasse, & a beaucoup plus mau-
ais goust que le Caret, elle pond com-

me les autres, & les œufs en sont au
bons : L'écaille de cette derniere e
comme celle de la Tortuë franche,
ne sert à rien. On n'en mange qu
comme du Caret au besoin.

La quatriesme sorte de Tortuë n
differe point de la Cohanna, sino
qu'elle est encore plus grosse & fo
grasse, & ne sert à rien qu'à faire d
l'huille pour brûler. Toute sa carapac
est cartilagineuse, & on la peut cou
per comme l'on veut. C'est une cho
se assez remarquable, que toutes ce
sortes de Tortuës ne se mêlent poin
les unes avec les autres ; mais toute
chacune avec leur semblable ; la Tor
tuë franche, avec la franche ; le Care
avec le Caret ; ainsi des autres. Je m
suis informé de cela à un vieux Va
reur Espagnol, qui faisoit ce mestie
depuis quarante ans ; il m'a dit n'avoi
jamais veu une espece se mesler avec un
autre differente de la sienne.

Chose remarquable sur les differentes sortes de Tortuës.

Ces quatre sortes de Tortuës se tien
nent ordinairement dans la mer, & ne
viennent à terre que pour y pondr
leurs œufs : les deux autres sortes son
bien autrement, car l'une ne va poin
à l'eau, & l'autre s'y tient toûjours,



ne va jamais à terre que pour pon-
e ses œufs. La premiere de ces deux
ıe nous nommerons Tortuë de ter-
, est longue environ de deux pieds,
l'arge d'un. Ce sont-là les plus gros-
, elles sont en ovalle, & ont le dos
ı le carapace en arcade, & fort dur.
n ne le peut casser avec les plus forts
strumens, la Tortuë estant en vie.
ette Tortuë est toute comme celle de
er, excepté les pattes où elle a cinq
iffes qui luy servent à faire des trous
ıns la terre où elle se retire; elle n'a
ɔint d'écaille sur sa carapace; mais el-
est figurée de jaune & de noir. Les
spagnols ont beaucoup de ces Tor-
ıës dans leurs Magazins, & les man-
ent.

La seconde qui demeure toûjours
ıns l'eau douce, n'est differente de la
ortuë de mer qu'en ce qu'elle est
us petite, & a des griffes tout de
ıesme que les Tortuës de l'Europe que
ɔn voit dans les Estangs.

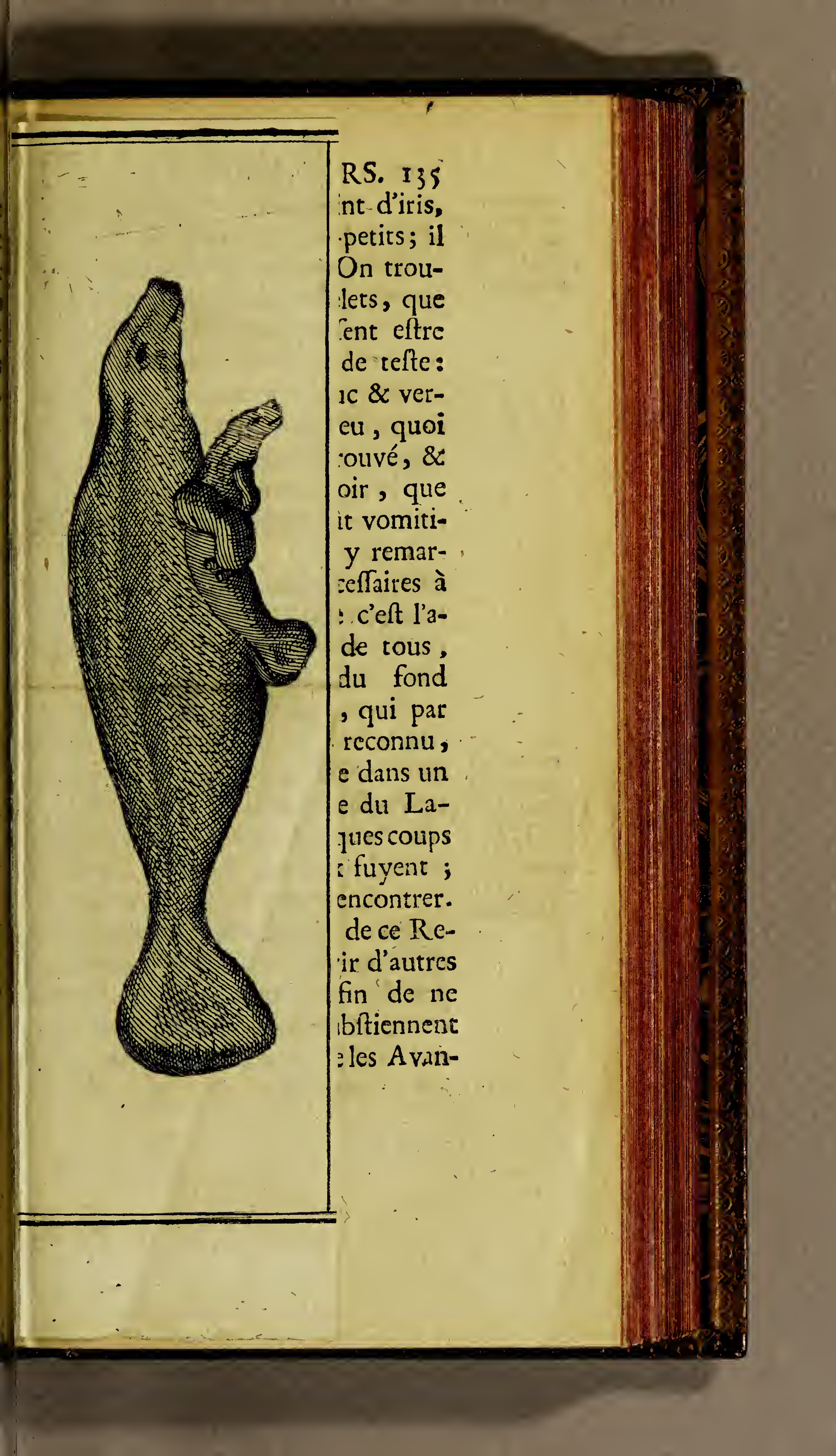
Il y en a encore une sorte de fort pe-
tes, qui ne sont pas plus grandes que
main, qui se retirent & se nourris-
nt dans les rivieres. Un jour étant
ı Natolie, j'en trouvay & j'en appor-

Puanteur d'une eſpece de Tortuë.

tay à une maiſon. On commença à ſ
plaindre que l'on ſentoit mauvais ; &
cela dura long-temps ſans qu'on ſceû
ce que c'étoit : je proteſte que jama
je n'ay ſenti une ſi vilaine odeur, c'e
pourquoy je les nommeray Tortuë
puantes. Cette puanteur vient d'un li
mon ſalineux & ſulphuré dont ces ani
maux ſe nourriſſent.

Anatomie du Lamentin.

Le Lamentin eſt le meilleur de tou
les animaux pour la nourriture d
l'homme ; il a le corps fait comme un
Baleine juſqu'à la queuë, qui eſt plat-
te & ronde au contraire des autres poiſ-
ſons ; car ils ont tous la queuë ſelon
les coſtes, & le Lamentin l'a toute unie
au ventre & au dos : ſa teſte eſt com-
me celle d'une taupe ; ſon muſeau ne
differe nullement de celuy d'une Va-
che ; ſes yeux ſont ſemblables à ceux
d'un porc, ſes mâchoires à celles d'un
cheval ; il n'a point de dents devant ;
mais ſeulement une caloſité dure com-
me un os avec quoy il pince l'herbe :
il a trente-deux dents molaires aux cô-
tez des deux mâchoires, tout de meſ-
me qu'un cheval. On remarque que
cet animal ne peut pas bien voir à cauſe
de la petiteſſe de ſes yeux, où il y a

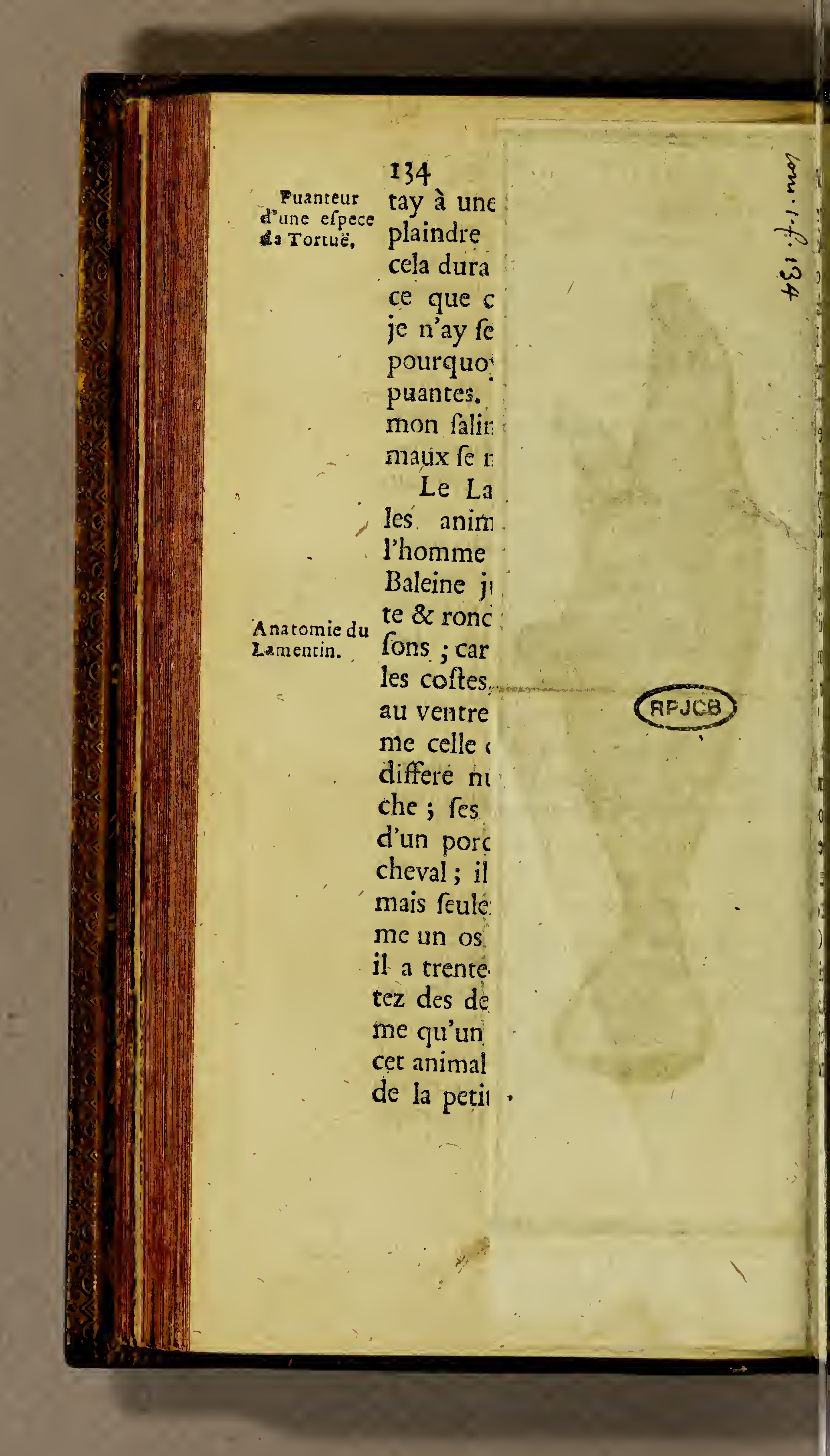


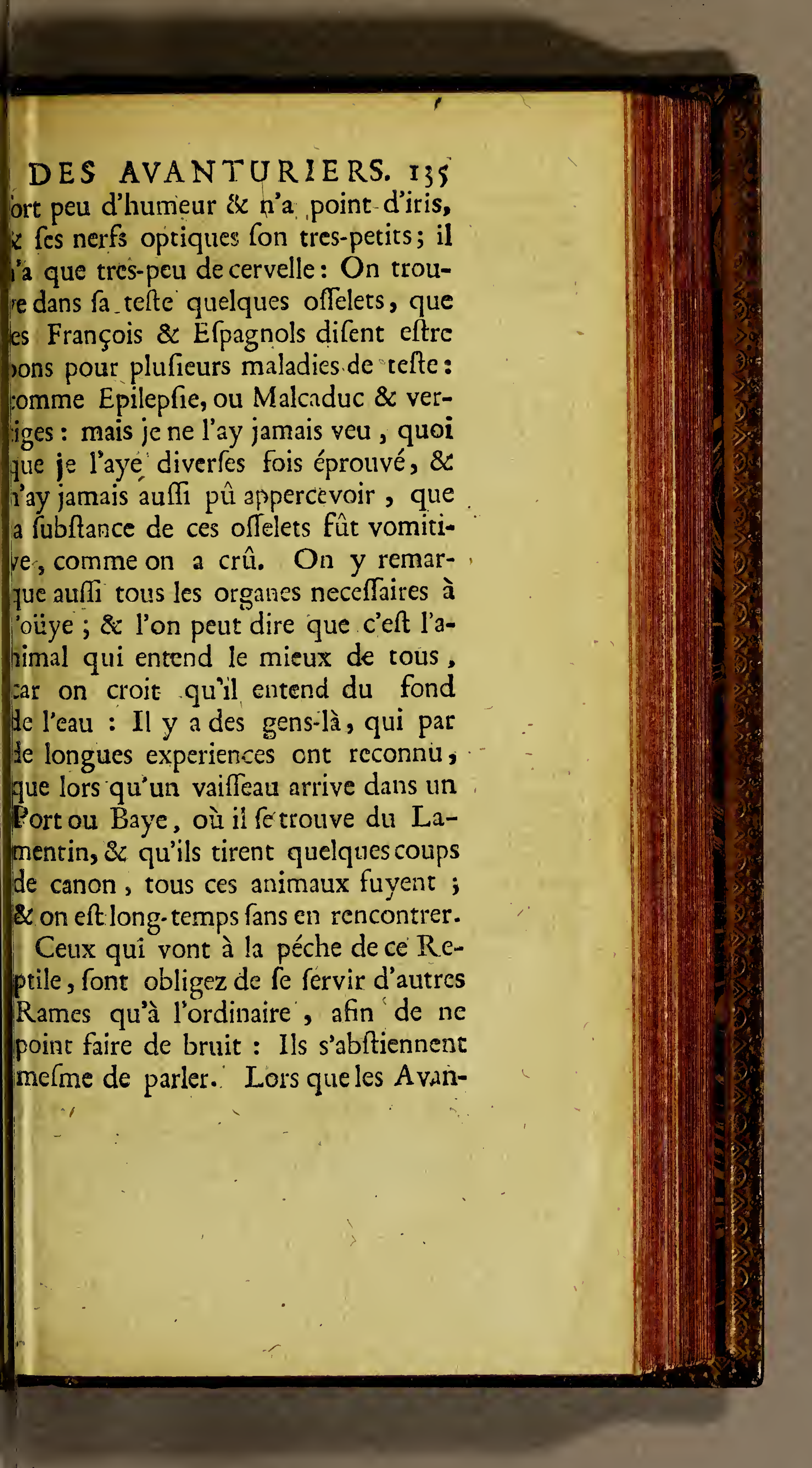
nt-d'iris,
petits; il
On trou-
lets, que
ſent eſtre
de teſte:
ıc & ver-
eu, quoi
ouvé, &
oir, que
it vomiti-
y remar-
ceſſaires à
: c'eſt l'a-
de tous,
du fond
, qui par
reconnu,
e dans un
e du La-
ques coups
t fuyent;
encontrer.
de ce Re-
ir d'autres
fin de ne
bſtiennent
e les Avan-

Puanteur d'une espece de Tortuë.

tay à une
plaindre
cela dura
ce que c
je n'ay se
pourquoy
puantes.
mon salin
maux se n
Le La
les anim
l'homme
Baleine ju
te & ronc
sons ; car
les costes
au ventre
me celle
differe nu
che ; ses
d'un porc
cheval ; il
mais seule
me un os
il a trente
tez des de
me qu'un
cet animal
de la petit

Anatomie du Lamentin.





ort peu d'humeur & n'a point d'iris, & ſes nerfs optiques ſon tres-petits; il n'a que tres-peu de cervelle: On trouve dans ſa teſte quelques oſſelets, que les François & Eſpagnols diſent eſtre bons pour pluſieurs maladies de teſte: comme Epilepſie, ou Malcaduc & vertiges: mais je ne l'ay jamais veu, quoi que je l'aye diverſes fois éprouvé, & n'ay jamais auſſi pû appercevoir, que la ſubſtance de ces oſſelets fût vomitive, comme on a crû. On y remarque auſſi tous les organes neceſſaires à l'oüye; & l'on peut dire que c'eſt l'animal qui entend le mieux de tous, car on croit qu'il entend du fond de l'eau: Il y a des gens-là, qui par de longues experiences ont reconnu, que lors qu'un vaiſſeau arrive dans un Port ou Baye, où il ſe trouve du Lamentin, & qu'ils tirent quelques coups de canon, tous ces animaux fuyent; & on eſt long-temps ſans en rencontrer.

Ceux qui vont à la péche de ce Reptile, ſont obligez de ſe ſervir d'autres Rames qu'à l'ordinaire, afin de ne point faire de bruit: Ils s'abſtiennent meſme de parler. Lors que les Avan-

Precaution des Avanturiers pour prendre le Lamentin.

turiers vont en quelque lieu pour ravitailler leurs Bâtimens de ce Reptile : ils ne vont pas droit avec le Vaisseau aux lieux où ils sont ; mais à deux ou trois lieuës de là, ils prennent de petits bâtimens, afin de ne point faire de bruit. Ils salent la chair de cet animal, la font fumer, & gardent aussi la graisse, dans laquelle ils font cuir des legumes.

Parties genitales du Lamentin mâle & femelle, semblables à celles de l'homme & de la femme.

Cet animal n'a point de langue, sa tracheartere & son olophage, sont comme celles d'une Vache ; le poulmon, le cœur, le foye, la pance, les boyaux, la ratte, le diaphragme, le Mediastin, le Pericarde, le Mesentere, & le sang, sont comme dans la Tortuë ; il n'est ny chaud ny froid, & ne se fige jamais. Quant aux parties genitales ; je diray que les ayant examinées, je les ay trouvées tant internes qu'externes, & tant du mâle que de la femelle, plus semblables à l'homme & à la femme ; qu'à aucuns autres animaux : Les femelles ont deux mammelles, qui ne different nullement en scituation, en grandeur, grosseur, figure & substance de celles des femmes noires. J'ay esté curieux de succer du laict de

quel-

uelques-unes de ces femelles, qui nour-
ſſoient, je l'ay trouvé auſſi bon que
laict des animaux parfaits par la co-
ulation. Les femelles n'en ont qu'un
la fois, aprés l'avoir produit elles le
ortent toûjours avec elles, juſques à
qu'il ait la force de paiſtre, qui
eut eſtre dans un an : Elles n'ont que
eux aiſlerons, ou pattes qui ſont au
eu de pieds de devant des animaux, &
es bras des hommes ; c'eſt avec quoi
s femelles tiennent toûjours leurs pe-
ts, & j'ay remarqué que ces ani-
aux ont un ſi grand inſtinct d'a-
iour, les uns pour les autres, que
uand on trouve une femelle qui
orte un petit, ſi on la tuë, ſon petit
la quitte point ; & ſi on tuë le pe-
t, la mere en fait tout de meſme,
bien qu'on peut les prendre tous
eux.

Les femelles allaitent, & portent leurs petits comme les femmes.

Le Lamentin a depuis ſon col juſ-
u'à la queuë une épine dorſalle, com-
oſée de 52. Vertebres, qui ſont ſem-
ables à celles d'un cheval, & jointes
ſemble à celle d'un Balnau venant à
minution par les deux bouts. Sa
air eſt comme celle de veau ou de
rc, ſa graiſſe a du rapport à celle du

dernier, & a auſſi bon gouſt. Il ſ
nourrit comme la Tortuë, va boire dan
la riviere, ne va jamais à terre, & n
peut marcher ny ramper, eſtant hor
de l'eau; il eſt gros comme un Bœu
On prend cet animal de meſme ma
niere que la Tortuë, excepté que le
cloux ſont dentelez, afin qu'ils puiſſen
tenir dans la peau. On voit un gran
nombre de ces animaux dans la rivier
des Amazones, qui eſt à la partie Mer
dionale de l'Amerique.

Je ne diray que quelques particul
ritez du Crocodile, parce que Pline e
a parlé amplement, & qu'on void pa
tout ſa figure. Il a l'inſtinct de rema
quer les rivieres, où les Bœufs vie
nent boire, il ſe tient tout proche ſa
ſe remuer aucunement. Lors que c
animal, ou d'autres viennent boire, il l
prend par le muzeau, les tire au fon
de l'eau, les tuë & les laiſſe pourri
juſqu à ce qu'il puiſſe les déchir
avec ſes dents. Il va auſſi à terre da
des lieux marécageux, ſe cache da
les buiſſons; & lors qu'un Sangli
paſſe, il le prend par derriere & le déch
re, pourveu qu'il ne ſoit pas tre
fort.

Adreſſe & ſubtilité du Crocodile.

J'ay vû un jour un pareil combat dans l'Isle de Cuba. Il a encore l'adresse d'aller prendre les cuirs des Boucaniers, lors qu'ils les mettent secher ; il les entraisne aussi dans l'eau, les laisse au fonds couverts de pierre, jusqu'à ce qu'ils soient pelez & presque pourris, afin qu'il les puisse avaler.

Divers incidens à cet égard.

Un Boucanier m'a dit qu'un jour en levant sa tente prés d'une Riviere, il vint un Crocodile qui la prit, & la tiroit doucement d'entre ses mains, l'eau étant fort claire, & la fosse peu profonde; le Boucannier mit son coûteau à sa bouche, & laissa faire le Crocodile, qui entraisna le pavillon & luy aussi. Quand le Boucanier fut au fonds de l'eau, il commança à fouler aux pieds le Crocodile, pour le faire noyer ; mais ne pouvant demeurer long-temps sous l'eau, il luy ouvrit le ventre avec son coûteau & se retira. Il dit que ce n'étoit qu'un animal de 3. à quatre pieds de long, & qui neanmoins avoit cette force.

C'est une chose remarquable, que les Crocodiles n'attaquent jamais les hommes blancs, pourveu qu'il y en ait de noirs avec eux. S'il y a vingt

Discernement du Crocodile.

hommes blancs qui ſe baignent ; & qu'il n'y en ait que deux noirs dans toute la bande, ils ſeront les premiers pris.

Quelques-uns tiennent que c'eſt à cauſe d'une certaine exhalaiſon tres-forte qui ſort des Noirs ; c'eſt pourquoy ces animaux les ſentent plûtoſt que les autres hommes. Je me ſuis trouvé beaucoup de fois avec des gens qui prenoient des Crocodiles : ils ſe ſervoient pour cela d'un poulmon de cochon ou de vache, qu'ils attachoient à un croc de bois avec une corde ; on la jettoit dans l'eau où ces animaux eſtoient, & ils venoient auſſi-toſt prendre ce poumon, quand ils avoient tout avalé, on les tiroit à terre, puis on les aſſommoit à coups de levier.

Moyen de les prendre.

Nous en avons quelquefois trouvé qui avoient dans le ventre plus de cinquante livres de cailloux pezant. Je croy qu'ils faiſoient cela afin de mieux couler à fonds. Leurs œufs ſont fort bons à manger & fort nourriſſans, & n'en font que quarante ou cinquante une fois l'année. Ils ſont ſi induſtrieux qu'ils les retournent d'un coſté & d'autre juſqu'à ce que leurs petits ſoient

Induſtrie des Crocodiles.

éclos ; & quand ils le ſont , ils les viennent tous prendre & les avalent pour les garantir des oyſeaux , parce que quand ils ſortent de l'écaille, ils ne peuvent couler à fonds.

Un Capitaine Avanturier me fit remarquer un jour ce que je vais dire. Nous nous promenions le long du bord de la mer, nous vîmes ſur le ſable quinze ou vingt de ces petits Crocodiles qui ſe promenoient au Soleil, & ſi-toſt que leur mere qui eſtoit tout proche , ſe chauffant comme eux au Soleil nous eut apperceus, elle ouvrit la gueule, & tous ces petits s'enfuirent dedans, & auſſi-toſt elle ſauta dans la mer.

Comment le Crocodile ſauve ſes petits.

Les Lezards reſſemblent au Crocodile. Quand les Avanturiers ſe rencontrent dans les lieux où il y a de ces animaux , ils en prennent beaucoup , & voicy la maniere. Ils mettent au bout d'un baſton long de deux toiſes une petite corde en nœud coulant, aprés ils ſe couchent par terre, & lors qu'il vient un Lezard, ils luy chatoüillent la gorge avec le bout du baſton , & cependant , ils luy paſſent le nœud coulant , & le tirent tout d'un coup.

De quelle ſorte les Avanturiers prennent les Lezards.

Les Lezards se laissent prendre de cette sorte, parce qu'ils croyent que c'est quelque mouche ou quelqu'autre insecte qui les chatoüillent, & qu'ils ont accoûtumé de vivre de ces animaux. On les prend aussi à la course, quand le païs le permet ; mais il faut se donner de garde en les prenant, car ils mordent bien fort : c'est pourquoy, il les faut tenir par le gros de la queuë, & par ce moyen ils ne peuvent remuer, & n'ont point de force.

Incident au sujet des Couleuvres.

Les Couleuvres ne sont point venimeuses. Un jour il en vint une dans la maison où j'estois, qui entra dans la cage d'un Perroquet, le tua & luy succça tout le sang, & puis se passa moitié dans la cage entre deux barreaux, & l'avala tout entier ; mais elle ne put se retirer aprés, & fit tomber la cage en se debattant ; nous accourûmes au bruit & la tuâmes.

Couleuvres meilleures aux sourisque les chats.

Les Couleuvres sont meilleures dans les maisons que les Chats, car en peu de temps quand elles feroient pleines de rats & de souris, elles les détruiroient, parce que ces animaux passent par tout, où les rats se retirent, tellement que pas un ne peut échaper.

Les Cameleons ont une crefte qui change de trois ou quatre couleurs, comme de noir en blanc, & de rouge en couleur de fer ; mais ils ne fe changent pas en toutes fortes de couleurs, comme plufieurs l'ont écrit, & comme on le croit ordinairement.

Ce qu'on doit croire des Cameleons.

Le Requiem ou Chien de mer, eft fort dangereux ; car fi un homme tombe dans l'eau où il y ait de ces animaux, il eft feur qu'on ne le revoit jamais qu'en pieces. Il fe tient toûjours à l'embouchure des rivieres, & l'on voit à fa fuite un petit poiffon qui ne le quitte jamais, & que l'on nomme Pilote, à caufe qu'il va par tout devant luy ; & lors qu'il fait mauvais temps, ce petit poiffon s'attache au chien de mer, pour refifter à l'agitation des flots. Quelques-uns croyent que ce poiffon eft le veritable Remora.

Chien de mer, dangereux.

Poiffon qui le fuit toûjours.

Le Negre eft un poiffon qu'on nomme ainfi, à caufe de fa couleur qui eft toute noire. Il a la figure d'une tanche, fe nourrit dans les rochers, a tres-bon gouft, & eft fort nourriffant. Il paroift que ce poiffon vit fort longtemps, car j'en ay veu un prodigieux.

Un jour que je pefchois avec une

Ce qui arriva à l'Auteur en pefchant.

petite ligne & un hameçon, je fentis mordre à ma ligne qui n'eftoit qu'un fimple fil d'archal; je retiray, & ne fentis aucune refiftance, & peu aprés je ne pûs retirer ma ligne hors de l'eau. Je la croyois accrochée à quelque rocher, comme cela arrive fort fouvent; je regarday & je vis nn monftreux poiffon à fleur d'eau, qui ne remuoit nullement; car s'il avoit fait le moindre effort, il auroit bien-toft caffé la ligne. J'en avertis ceux quim'accompagnoient, & il nous donna le temps de luy attacher une corde & de le guinder en haut. Il avoit quatre pieds de long, deux de large, & pezoit cent vingt-deux livres. Beaucoup de gens qui avoient efté dans ce païs plus de vingt-cinq ans, nous affurerent que de leur vie ils n'en avoient veu un pareil.

On trouve fur cette Ifle toute forte d'infectes, mais je n'en diray qu'un mot, & je toucheray en paffant quelques particularitez qui les regardent. Parmy tous ces infectes, il y a quantité de moucherons fort incommodes, principalement de certains qui font ronds. Les Chaffeurs en font les plus incommodez, ils ne les tourmentent

que

ue la nuit. Dés le matin que le Soleil ſt levé, on n'en voit pas un, & dés u'il eſt couché, ils rempliſſent tous es bois. J'ay une fois eſté contraint de oucher huit jours dans l'eau au milieu le la riviere. Je n'avois point de tente, e me dépoüillois tout nud & me cou-hois ſur un banc de ſable, où il n'y voit de l'eau que pour couvrir mon orps. J'avois mis une groſſe pierre ſous na teſte pour la tenir élevée hors de 'eau; je la couvrois de feüillages, & par là je trouvois le moyen de me ga-antir de ces inſectes, & de dormir en epos.

L'Auteur réduit à coucher huit jours dans l'eau.

On trouve encore dans cette Iſle ıne certaine ſorte de mouches qui ont deux taches aux deux coſtez de la teſte, qui ſont luiſantes comme ces petits vermiſſeaux que l'on voit la nuit en Europe. Quand ces mouches volent pendant l'obſcurité, on diroit que quelqu'un porte du feu dans les bois. Ces mouches jettent une telle lueur, que deux eſtant renfermées dans un certain eſpace, peuvent fournir aſſez de lumiere, pour lire dans un livre, elles ont la figure & la couleur d'un hanneton.

Mouches qui éclairent dans les bois.

Artifice des Fourmis.

Il y a auſſi pluſieurs ſortes de Fou mis : c'eſt une des plus grandes curi ſitez du païs, que de voir l'induſtr de ces petits animaux à conſtruire leu logemens. Ils ſont compoſez de pl ſieurs chambres, où l'on ne void q deux ouvertures, l'une pour ſortir, l'autre pour entrer. Ces logemens ſo aſſez hauts, ils les font de terre qu' maſſonnent, avec une eau qui diſti de leur corps, & cela tient extraord nairement. Ce qui eſt encore plus r marquable, dés le pied de l'arbre, i font un chemin couvert en forme d canal, pour aller & venir, comm s'ils avoient peur d'eſtre veus ; & je cro qu'ils le font à cauſe de la pluye : c ils haïſſent tellement l'eau, qu'auſſ toſt que leurs logemens en ſont pen trez, ils les abandonnent.

Je penſe avoir dit ce qu'il y a d plus remarquable & de plus utile à ſç voir, ſur ce qui concerne les oyſeau & les poiſſons, c'eſt pourquoy je n'e parleray pas davantage, de peur d laſſer le Lecteur. Je me laſſe moy-mêm d'écrire ſi long-temps d'une meſm choſe ; & pour diverſifier, je paſſe au Boucaniers & aux Avanturiers, q





font le principal ſujet de cette Relation, je commence par les Boucaniers.

CHAPITRE XII.

Des Boucaniers Eſpagnols & François, & de leur origine.

Origine des Boucaniers, étimologie de leur nom.

CERTAINS Indiens naturels des Antilles, nommez Caraïbes, ont accoûtumé lors qu'ils font des priſonniers de guerre, de les couper en pieces, & de les mettre ſur des manieres de clayes, ſous leſquelles ils font du feu ; ils nomment ces clayes *Barbacoa*, & le lieu où elles ſont, *Boucan*, & l'action, *boucaner*, pour dire, rôtir & fumer tout enſemble. C'eſt delà que nos Boucaniers ont pris leur nom, avec cette difference que les uns font aux animaux, ce que les autres font aux hommes. Les premiers qui ont commencé à ſe faire Boucaniers étoient habitans de ces Iſles, & avoient converſé avec ces Sauvages. Ainſi par habitude, lors qu'ils ſe ſont établis pour chaſſer, & qu'ils ont fait fumer de la viande, ils ont dit *boucaner* de la vian-

de, & ont nommé le lieu *boucan.* Et les Acteurs *Boucaniers*, dont ils ont aujourd'huy le nom. Les Espagnols appellent les leurs, *Matadores de Tores*, & le lieu, *Materia*, cela veut dire, tueurs de Taureaux & tuërie. Ils les appellent aussi, *Monteros* qui veut dire Coureurs de bois. Les Anglois nomment les leurs *Coulierdiers*, qui veut dire tueurs de Vaches. Je ne repeteray point icy de quelle maniere, ny quand les François sont venus sur cette Isle, puis que je l'ay déja dit dans la description que j'ay donnée de l'Isle de la Tortuë, au commencement de cette premiere Partie.

Employ des Boucaniers.

Les Boucaniers ne font point d'autre métier que de chasser. Il y en a de deux sortes : les uns ne chassent qu'aux bœufs pour en avoir les cuirs : les autres aux Sangliers pour en avoir la viande, qu'ils salent & vendent aux habitans. Tous deux ont environ le mesme équipage, & la mesme maniere de vivre. Cependant, afin que les curieux soient entierement informez de toutes les particularitez qui les regardent, j'en feray la description de chacun à part, & de leur équipage, vie & actions.

Differentes sortes de Boucaniers.

Les Boucaniers qui chaſſent aux bœufs, ſont ceux qu'on nomme veritablement Boucaniers, car ils ſe veulent diſtinguer des autres qu'ils nomment Chaſſeurs. Leur équipage eſt une Meute de vingt-cinq à trente chiens, dans laquelle ils ont un ou deux venteurs qui découvrent l'animal. Le prix des chiens eſt reglé entr'eux, ils ſe les vendent les uns aux autres ſix pieces de huit ou ſix écus. J'ay oüi dire à ces gens qu'un jour, un Maiſtre de navire de la Rochelle, ayant veu faire marchandiſe de chiens entre-eux, pour cette ſomme, crut, qu'il feroit un grand gain, s'il en apportoit. En effet, quand il revint, il en apporta grand nombre dans ſon navire, croyant les vendre aux Boucaniers, mais ils ſe mocquerent de luy : ainſi, il fut contraint de laiſſer aller ces chiens, & perdit l'argent qu'ils luy avoient coûté, & la nourriture qu'il leur avoit donnée. Cela fit qu'on le nomma marchand de chiens. Il en eut un ſi grand dépit, que depuis il n'eſt pas revenu traiter avec les Boucaniers : ils ont avec cette Meute de bons fuſils, qu'ils font faire exprés en France. Un nommé Brachie à

Armes de Boucaniers.

Dieppe & Gelin à Nantes, ont esté les meilleurs ouvriers pour ces armes; & ces fusils sont de quatre pieds & demi de long, c'est à dire le canon. La monture est autrement faite que celle des fusils ordinaires de chasse, dont on se sert en France. C'est pourquoy on nomme ces armes fusils de Boucanier. Ils sont tous d'un calibre, tirant une balle de seize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre; & la meilleure vient de Cherbourg en basse Normandie, qu'on appelle poudre de Boucanier. Ils la mettent dans des calebasses, bien bouchées avec de la cire, de crainte qu'elle ne soit moüillée; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir sechement.

Leurs habillemens.

Tous leurs habillemens, sont deux chemises, un haut de chausse, une casaque, le tout de grosse toille, & un bonnet d'un cul de chapeau ou de drap, où il y a un bord seulement devant le visage, comme celuy d'un Carapoux. Pour des souliers, ils en font de peau de porc & de bœuf, ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine, afin qu'ils la puissent tordre

facilement, & la porter avec eux en bandoliere : car quand ils ſont dans les bois, ils couchent où ils ſe trouvent. Cette tente leur ſert pour repoſer deſſous, & empeſcher les moucherons dont j'ay parlé, leſquels ſont ſi incommodes, que ſans cela il leur ſeroit impoſſible de dormir. Lors qu'ils ſont ainſi équipez, ils ſe joignent toûjours deux enſemble, & ſe nomment l'un & l'autre *Matelot*. Ils mettent tout ce qu'ils poſſedent en communauté, & ont des valets qu'ils font venir de France, dont ils payent le paſſage, & les obligent de les ſervir trois ans.

Leur équipage.

Leur ſocieté.

Quand ils partent de la Tortuë, où ordinairement ils viennent apporter leurs Cuirs, & querir ce qu'ils ont beſoin, ils s'aſſocient dix ou douze enſemble, avec chacun leurs valets, pour aller chaſſer en un quartier, où eſtant arrivez, ils ſe diſent les uns aux autres où ils vont, & en cas qu'il y ait du peril, ils ſe mettent tous enſemble : il y en a qui chaſſent ſeuls avec leurs valets, qu'ils nomment Engagez. Quand ils arrivent dans un lieu pour y demeurer quelque temps, ils bâtiſſent de petites loges, qu'ils nomment *Ajoupas*, qui

Leurs coûtumes.

eſt un mot Indien, qui ſignifie Loge: ils les couvrent de ces queuës de Palmiſtes, nommées Taches, dont j'ay parlé : ils tendent leurs pavillons ſous ces Loges. Le matin ils ſe levent dés que le jour commence à paroiſtre, & font détendre les pavillons par leurs valets, s'ils n'eſperent pas revenir coucher là ; s'ils y reviennent, ils laiſſent un homme pour les garder.

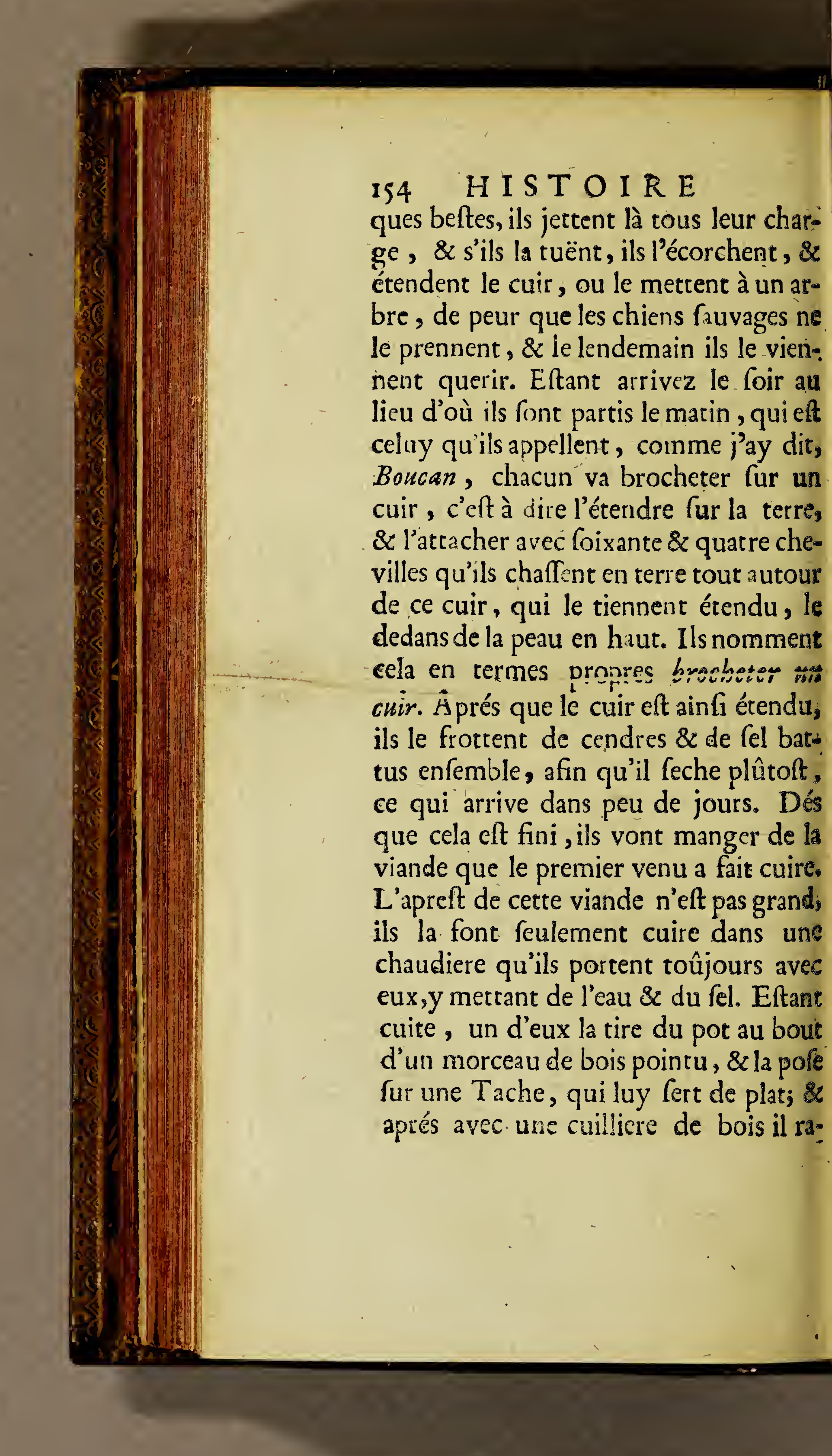
L'ordre qu'ils ſuivent en chaſſant.

Le Maiſtre va devant, & les valets & tous les chiens le ſuivent ſans ſe détourner d'un pas, excepté le Venteur ou Brac qui va à la recherche du Taureau. Quand il en trouve un, il donne trois ou quatre coups d'aboy ; ſi-toſt que les autres chiens l'entendent, ils courent de leur mieux, le Maiſtre & les valets en font de meſme juſqu'à ce qu'ils ſoient venus à l'animal : alors ils s'approchent tous chacun d'un arbre, pour ſe garantir de ſa furie, en cas que le Maiſtre manquaſt de le tuer du premier coup: car ces animaux ſont extrémement furieux, lors qu'ils ſe ſentent bleſſez. Si-toſt que le Taureau eſt bas, le plus proche luy va promptement couper le jaret, de peur qu'il ne ſe releve. Aprés le Maiſtre en tire les quatre gros os,

qu'il caſſe, & en ſucce la moëlle toute chaude, cela luy ſert de déjeuner; & il donne un morceau de viande à ſon Venteur, & laiſſe là un de ſes gens pour achever d'écorcher la beſte, & en porter le cuir au lieu où il luy marque, ou quelquefois à l'endroit d'où ils ſont partis le matin, & aprés il pourſuit la chaſſe avec ſes compagnons. Il empêche les autres chiens de manger, à cauſe qu'ils n'auroient plus de courage pour la chaſſe, s'ils avoient mangé; c'eſt pourquoy il ne leur donne de la viande qu'à la derniere beſte. Quand la premiere qu'il tuë eſt une vache, il donne ordre à celuy qui demeure pour l'écorcher, de s'en aller le premier, & de prendre de la viande pour faire cuire, afin que les autres la trouvent preſte à leur retour. Ils ne prennent ordinairement que les tetines des Vaches, & laiſſent la chair de Bœuf & de Taureau, parce qu'elle eſt trop dure.

Le Maiſtre pourſuit donc la chaſſe de meſme juſqu'à ce qu'il ait chargé tous ſes valets de chacun un cuir, & que luy-meſme en ait auſſi. S'il arrive qu'eſtant tous chargez & s'en revenant, leurs chiens rencontrent encore quel-

Leur maniere de vivre.



ques beſtes, ils jettent là tous leur charge, & s'ils la tuënt, ils l'écorchent, & étendent le cuir, ou le mettent à un arbre, de peur que les chiens ſauvages ne le prennent, & le lendemain ils le viennent querir. Eſtant arrivez le ſoir au lieu d'où ils ſont partis le matin, qui eſt celuy qu'ils appellent, comme j'ay dit, *Boucan*, chacun va brocheter ſur un cuir, c'eſt à dire l'étendre ſur la terre, & l'attacher avec ſoixante & quatre chevilles qu'ils chaſſent en terre tout autour de ce cuir, qui le tiennent étendu, le dedans de la peau en haut. Ils nomment cela en termes propres *brocheter un cuir*. Aprés que le cuir eſt ainſi étendu, ils le frottent de cendres & de ſel battus enſemble, afin qu'il ſeche plûtoſt, ce qui arrive dans peu de jours. Dés que cela eſt fini, ils vont manger de la viande que le premier venu a fait cuire. L'apreſt de cette viande n'eſt pas grand; ils la font ſeulement cuire dans une chaudiere qu'ils portent toûjours avec eux, y mettant de l'eau & du ſel. Eſtant cuite, un d'eux la tire du pot au bout d'un morceau de bois pointu, & la poſe ſur une Tache, qui luy ſert de plat; & aprés avec une cuilliere de bois il ra-

masse la graisse, qu'il met dans une calebasse ; & ensuite il presse le jus de quelques Limons que l'un d'eux aura apporté, y joignant un peu de Piment, qui donne le goût & le nom à cette sausse, qu'ils appellent *Pimentade.*

Cela estant fait, on met la Tache sur laquelle est la viande, à une belle place, & la calebasse où est la Pimentade, au milieu : chacun s'arme de son coûteau & d'une brochette de bois, au lieu de fourchette, & s'assied tout autour de cette Tache, & tous mangent de bon appetit. Ce qui reste on le donne aux chiens.

Aprés que ces gens ont ainsi soupé, s'il y a encore du jour, les Maistres se vont promener en fumant leurs pipes de tabac : car c'est leur ordinaire, si tost qu'ils ont mangé, de fumer, & de voir s'ils ne trouveroient point quelques avenuës : c'est à dire des chemins tracez, que les Taureaux font dans le bois. Ils se divertissent encore à tirer au blanc, pendant que leurs serviteurs hachent du Tabac, ou étendent certaines peaux des jambes des Taureaux, dont ils se servent pour faire des souliers. Ils se mettent souvent dans des places, où

Divertissement des Boucaniers.

il y a des Orangers ; & s'il s'en trouve quelqu'un qui ſoit proche de leur boucan, ils tirent à balle ſeule à qui abbattra des Oranges ſans les toucher, en coupant ſeulement la queuë avec la balle ſeule. Ces gens tirent parfaitement bien ; ils font auſſi exercer leurs valets, lors qu'ils leur plaiſent, & qu'ils les aiment, car il y en a d'entr'eux qui les maltraitent.

Employ des Boucaniers penible,

Ce meſtier eſt à la verité un des plus rudes qui ſe faſſent dans la vie. Lorſque le matin on donne un cuir, qui peze pour le moins cent ou ſix-vingt livres, à un homme, à porter quelquefois trois ou quatre lieuës de chemin dans des bois & des haliers pleins d'épines & de ronces, que l'on eſt ſouvent plus de deux heures à faire un quart de lieuë de chemin, cela ne peut eſtre que faſcheux à un homme qui n'a jamais fait ce mêtier là. On voit de ces Boucaniers qui ſont ſi barbares, qu'ils aſſomment de coups un garçon lors qu'il ne fait pas à leur gré. Il s'en trouve à la verité quelques-uns d'aſſez raiſonnables, qui ne chaſſent point le Dimanche, & qui laiſſent repoſer leurs valets ; mais ils les envoyent le matin tuer un Sanglier,

pour ſe regaler toute la journée. Ils le font rôtir tout entier, & le fendent auparavant, pour en oſter les entrailles, & le mettent à une broche ſoûtenuë ſur deux petites fourches, puis ils font du feu des deux coſtez.

Un de ces Boucaniers avoit coûtume le Dimanche de faire porter ſes cuirs au bord de la mer par ſes ſerviteurs, de peur que les Eſpagnols ne les priſſent & ne les brûlaſſent : car lors qu'ils trouvent leurs boucans, ils coupent les cuirs en pieces, ou les brûlent. Un de ces valets dit un jour à ſon Maiſtre, qu'il n'avoit pas raiſon de le faire travailler le Dimanche, & que Dieu l'avoit étably pour ſe repoſer, diſant : *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptième tu te reposeras* : Et moy, reprit le Boucanier, je dis que ſix jours tu tuëras des Taureaux, pour en avoir les cuirs, & le ſeptiéme tu les porteras au bord de la mer; & en luy faiſant ce cõmandement, il le luy imprima ſur le dos à grands coups de bâton. Il faut endurer, car il n'y a point là où ſe ſauver; ce ne ſont que des bois & des montagnes, & ſi quelqu'un s'échape & qu'il rencontre les Eſpagnols, il n'eſt pas ſeur de ſa vie, car n'entendant

Hiſtoire au ſujet de la dureté des Boucaniers.

point leur langue, ils le tuënt avant qu'il se puisse expliquer, & leur dire qu'il est esclave & fugitif.

Quand ils portent leurs cuirs au bord de la mer, ils font des charges reglées qui sont d'un Bœuf & de deux Vaches, j'entens le cuir seulement, mais ce sont leurs termes; ou bien trois cuirs de demi Taureaux, c'est à dire qui sont encore jeunes: ils les nomment Bouvarts, ils mettent trois Bouvarts pour deux Bœufs, & deux Vaches pour un Bœuf. Ils plient ces cuirs en banette, afin que cela ne les incommode point lors qu'ils marchent dans les bois parmy les arbres. Ils nomment, comme je l'ay déja dit, ces charges banettes, & les vendent aux Marchands six pieces de huit. On ne compte là que par la monnoye qui y court, qui sont les pieces de huit Espagnoles; car il n'y a point de monnoye Françoise. On voit des Boucaniers si alegres, & qui courent avec tant de vîtesse, qu'ils lassent souvent les Bœufs, les attrapent à la course, & leur coupent le jaret. Un Mulastre nommé Vincent des Rosiers a esté le premier de son temps pour cela: car on a remarqué que de cent cuirs de Bœuf

Vîtesse des Boucaniers à la course.

qu'il envoyoit en France, il n'y en avoit pas dix qui fuſſent percez de balles, ce qui faiſoit voir qu'il les avoit attrapez à la courſe.

Les Boucaniers dont j'ay parlé, qui ne chaſſent qu'aux Sangliers, ont leur équipage comme ceux-cy, leurs chiens, armes, hardes, valets : Ils chaſſent de la meſme maniere les Sangliers, que les autres font les Bœufs, excepté qu'ils accommodent la viande autrement qu'on ne fait les cuirs. Lors qu'ils ſont venus le ſoir de la chaſſe, chacun écorche le Sanglier qu'il a apporté, & en oſte tous les os; il ne laiſſe que la viande, qu'il couppe par éguillettes longues d'une braſſe, ou plus, ſelon qu'elle ſe trouve, ou de meſme que les femmes font la pance des Cochons en France, pour faire des Andoüilles. Quand cette viande eſt ainſi coupée, ils la mettent ſur des Taches, & la ſoupoudrent de ſel battu fort menu, ils la laiſſent comme cela jusqu'au lendemain, quelquefois moins, ſelon qu'elle a toſt pris ſel, & qu'elle jette ſa ſaumure; aprés ils la prennent & la mettent au boucan.

Boucaniers qui chaſſent aux Sangliers.

Leur maniere d'en apreſter la chair.

Or ce boucan eſt une loge couverte de Taches, qui la ferment tout autour.

Il y a vingt ou trente bâtons gros comme le poignet, & longs de ſept à huit pieds, rangez ſur des travers, environ à demy pied l'un de l'autre : on y met la viande, & on fait force fumée deſſous, où pour cela ils brûlent toutes les peaux des Sangliers qu'ils tuënt, avec leurs oſſemens tirez de la chair, afin de faire une fumée plus épaiſſe. A la verité cela vaut mieux que du bois ſeul : car le ſel volatil qui eſt contenu dans la peau & dans les os de cette viande, s'y vient attacher, ayant bien plus de ſimpatie que non pas le ſel volatil du bois, qui monte avec la fumée. Auſſi cette viande a un goût ſi excellent, qu'on la peut manger en ſortant de ce boucan, ſans la faire cuire : & quand meſme on n'en auroit jamais vû, & qu'on ne ſçauroit pas ce que c'eſt, l'envie prendroit d'en manger en la voyant, tant elle a bonne mine; car elle eſt vermeille comme la Roze, & a une odeur admirable : mais le plus grand mal c'eſt qu'elle ne dure que tres-peu de temps dans cet état. Lorſque cette viande a demeuré comme cela ſix mois aprés avoir eſté boucanée ou fumée, elle n'a plus de goût que de ſel.

Quand ces gens ont amassé de cette maniere certain nombre de viande, ils la mettent en paquet, ou en balot, dans ces taches qui servent à l'emballer: Ils font les pacquets ordinairement de soixante livres de viande nette ; outre cela ils amassent le seing doux du Porc-sanglier, qu'ils fondent & mettent dans des pots, pour les débiter ensuite aux Habitans. Ils vendent chaque pacquet de viande six pieces de huit, & chaque Potiche de Mantegue : car c'est ainsi qu'ils nomment cette graisse, six pieces de huit encore.

Le plus mal-habile de la troupe demeure au lieu qu'on nomme Boucan, pour apprester à manger aux autres, & pour faire fumer la viande. Il y a des habitans qui envoyent quelquefois en ces lieux de leurs Engagez, lors qu'ils sont malades, afin qu'en mangeant quantité de viande fraîche, qui est une tres-bonne nourriture, ils se puissent remettre en santé.

Aprés que ces gens ont fait leur travail, ils vont se divertir tout de mesme que les autres Boucaniers : Cette vie n'est pas la moitié si rude que celle des premiers : aussi n'est-elle pas si profi-

table: Ces Boucaniers font une grande destruction de Sangliers : car ils ne se servent pas de tous ceux qu'ils tirent; mais ils les choisissent : c'est à dire, que quand ils ont tué un Sanglier qui est un peu maigre, ils n'en veulent point, le laissent-là, en vont chercher un autre, & font toûjours de mesme, jusqu'à ce qu'ils ayent fait leur charge, selon qu'ils le souhaittent : si bien qu'ils tuent quelquefois cent Sangliers pour un jour, sans en rapporter plus de dix ou douze d'un si grand nombre.

Un Boucanier frape son serviteur, le laisse pour mort dans un bois. Ce qui luy arriva.

Ces Boucaniers ne sont pas plus indulgens envers leurs serviteurs que les autres. L'un d'entr'eux voyant un jour que son Valet qui estoit nouveau venu de France, ne le pouvoit suivre, transporté de colere luy donna un coup de la crosse de son fusil par la teste, qui fit tomber ce pauvre garçon en sincope; le Boucanier crût l'avoir tué & le laissa là; & étant revenu, il dit aux autres que ce garçon estoit *Maron*, & que peut-estre il vouloit s'aller rendre aux Espagnols. *Maron* est un mot que ces gens ont entr'eux, pour dire que leurs serviteurs ou leurs chiens se sauvent : Ce mot est Espagnol, qui

ſignifie beſte fauve ou ſauvage.

Ce Maiſtre Boucanier n'eſtoit peut-eſtre pas encore loin que ſon Valet ſe releva, & tâcha à le ſuivre ; mais comme il n'étoit pas bien accouſtumé dans ces bois, il ne pût jamais trouver la trace de ſon Maiſtre, & y demeura quelques jours ſans ſe pouvoir reconnoiſtre, ny meſme trouver le bord de la mer. La faim commença à le preſſer, qui l'obligea de manger de la viande qu'il portoit toute cruë : car il n'avoit rien pour battre du feu, ny meſme de coûteau, que ſon Maiſtre luy avoit oſté, croyant qu'il fût mort, parce qu'il ne vouloit pas perdre une guaine qu'il luy avoit donnée, dans laquelle étoient deux coûteaux, & une Bayonnette que ces gens portent ordinairement à leur ceinture, pour écorcher les beſtes qu'ils tuent. Tellement que ce pauvre garçon eſtoit au deſeſpoir, n'ayant pas l'induſtrie qu'un autre accoûtumé à ce païs auroit pû avoir. Il avoit pour compagnie un des chiens de ſon Maiſtre qui eſtoit reſté avec luy, & qui ne l'abandonnoit point.

Ce Garçon ne faiſoit tous les jours qu'aller & venir dans le bois, ſans ſça-

voir où il alloit : Bien ſouvent il montoit ſur quelque Montagne quand il en rencontroit, d'où il voyoit la mer : Mais quand il eſtoit deſcendu & qu'il penſoit la trouver, le moindre chemin des beſtes qui s'offroit à luy, eſtoit cauſe qu'il perdoit ſa route. En marchant par les bois, ſon chien que la faim preſſoit auſſi bien que luy, queſtoit ſans ceſſe. Quelquefois il rencontroit des Truyes qui avoient des petits ; il ſe jettoit ſur ces petits & en étrangloit quelqu'un. Ce Garçon ſecondoit ſon chien, il couroit auſſi deſſus, & quand ils avoient pris quelque choſe, le Chien & le Maiſtre mangeoient enſemble du meſme mets : Ayant ainſi paſſé quelque temps, & s'eſtant fait à manger de la viande cruë qui ne luy manquoit plus : Accoûtumé à cette chaſſe, il ſçavoit les lieux où il devoit aller pour attraper bien-toſt quelque choſe : Il trouva un jour de petits Chiens ſauvages qu'il éleva : il les apprit à chaſſer, inſtruiſit meſme des Sangliers qu'il avoit pris en vie par divertiſſement. Aprés avoir mené cette vie prés d'une année, il ſe trouva inopinément au bord de la mer ; mais il n'y

rencontra point ſon Maiſtre, & à toutes les apparences, il y avoit déja quelque temps qu'il étoit hors de là.

Ce Boucanier étant accoutumé à la vie qu'il menoit, ne ſe donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontreroit des gens, ſoit Eſpagnols, ou François : En effet, au bout de quatorze mois il ſe trouva parmi une troupe de Boucaniers, avec leſquels il ſe mit, & leur conta ſon hiſtoire, comme je la viens de reciter. Il leur cauſa quelque frayeur, parce que ſon Maître leur avoit dit qu'il s'étoit rendu Sauvage ; ils crurent par là qu'il eſtoit peut-eſtre avec les Eſpagnols, quoy que l'état où ils le voyoient, duſt bien leur faire connoiſtre qu'il n'en eſtoit rien, puis qu'il n'avoit qu'un méchant haillon, reſté d'un calçon & d'une chemiſe, de quoy il cachoit ſa nudité, avec un morceau de chair cruë penduë à ſon coſté, étant ſuivi de deux Sangliers & de trois chiens, tellement accoûtumez avec luy, & les uns avec les autres, qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Il alla avec ces Boucaniers, qui le mirent en liberté ; c'eſt à dire, hors du ſervice de ſon Maiſtre, & luy

donnerent des armes, de la poudre, & du plomb pour chasser comme eux; en sorte qu'il est devenu un des plus fameux Boucaniers qu'il y ait eu en cette coste.

On a remarqué que ce garçon étant revenu avec les Boucaniers, eut bien de la peine à s'accoûtumer à la viande cuite: Lors qu'il en mangeoit, outre qu'elle ne luy sembloit pas bonne, elle luy faisoit mal, en sorte qu'il se plaignoit de l'estomac; si bien que quand il écorcheoit un Sanglier, il ne pouvoit s'empescher d'en manger quelquefois un morceau tout crû.

Comme les Boucaniers recompensent leurs Valets.

La recompense que les Boucaniers donnent à leurs Valets, lors qu'ils ont servi trois ans; c'est un fusil, deux livres de poudre, six livres de plomb, deux chemises, deux calçons & un bonnet: Et aprés qu'ils ont esté leurs Valets, ils deviennent leurs Camarades, vont aussi chasser avec eux, & deviennent Boucaniers. Quand ils ont certaine quantité de Cuirs, ils les envoyent en France: Quelquefois ils y vont eux-mesmes, & ramenent de là des Valets, qu'ils n'épargnent non plus qu'on les a épargnez.

Ces gens vivent fort librement les uns avec les autres, & se gardent une grande fidelité. Quand quelqu'un trouve le coffre d'un autre, où est sa poudre, son plomb, & sa toille, il ne fait point de difficulté d'en prendre s'il en a besoin : Et lors qu'il rencontre celui à qui c'est, il luy dit ce qu'il a pris, & luy rend quand il en a la commodité. Ils se font cela les uns aux autres sans façon.

Tout est commun entr'eux.

Autrefois quand deux avoient different ensemble, les autres les accommodoient, & si cela ne se pouvoit, & que les parties demeurassent trop opiniastres, ils se faisoient raison eux-mesmes, en vuidant leur different à coups de fusil. Ils premeditoient une certaine distance, pour se mettre l'un contre l'autre, & le sort decidoit qui tireroit le premier. Si le premier manquoit son coup ; l'autre tiroit s'il vouloit. Quand il y en avoit un de mort, on jugeoit s'il avoit esté bien ou mal tué, s'il ne s'y estoit point commis de lascheté, si son arme estoit en ordre pour tirer, si le coup estoit donné par devant. Le Chirurgien en faisoit la visite pour voir l'entrée de la balle ; si on trouvoit que

Comme ils accommodoient leurs differends.

la balle entrât par derriere, ou trop d[e]
costé, l'on imputoit cela à une perfi[-]
die. Aussi-tost l'on attachoit celui qu[i]
avoit fait le coup à un arbre, où il avoi[t]
la teste cassée d'un coup de fusil. C'est
ainsi qu'ils se faisoient justice les uns
aux autres : Mais depuis qu'ils ont eu
des Gouverneurs, ils n'en ont plus us[é]
de cette maniere, & quand ils ont quel-
que differend, ils viennent devant eux,
& aussi tost ce differend est terminé.

Boucaniers Espagnols.

Les Boucaniers Espagnols qui se
nomment entr'eux, *Matadores*, ou
Monteros, chassent d'une autre manie-
re que les François. Ils ne se servent
point d'armes à feu, mais de Lances,
& de Croissans : Ils ont des meutes de
chiens comme les François quand ils
chassent, il y a deux ou trois Valets qui
suivent & animent les chiens : & quand
ils ont trouvé un Taureau, ils le pous-
sent dans une prairie, où le Bouca-
nier, ou *Matadore*, se trouve, monté
à cheval, qui court luy couper le ja-
ret, & aprés le tuë avec sa lance : Cet-
te chasse est tres-plaisante à voir, car
outre que ces gens y sont adroits, ils
font autant de ceremonies, & de dé-
tours, que s'ils vouloient courir le Tau-
reau

reau devant le Roy d'Eſpagne : mais ces animaux eſtant en fougue crevent des chevaux, bleſſent & meſme tuent des hommes. Je les ay veu chaſſer avec plaiſir, ſur cette Iſle & ſur celle de *Cuba*, au deuxieſme voyage que j'ay fait à l'Amerique en 1672. où j'a-perceus à Cuba un Eſpagnol, à qui un Taureau creva trois chevaux, avant qu'il l'eût pû tuer : auſſi fit-il un vœu à Noſtre-Dame de la Gadeloupe, qui l'avoit délivré de ce peril.

Delicateſſe des Boucaniers Eſpagnols.

Les Chaſſeurs Eſpagnols font ſei-cher leurs cuirs comme les François : mais ils n'ont pas tant de peine ; car ils ont des Chevaux pour les porter, & les lieux dont ils ſe ſervent à cet effet, ſont beaucoup plus commodes. Ils pre-parent leur manger avec plus de cir-conſtance, & ne mangent point leur viande ſans pain, ou Caſave, outre qu'ils ont avec eux pluſieurs petits re-gals, de vin, eau de vie, confitures. Ils ſont auſſi dans leurs habits infini-ment plus propres, & fort curieux d'a-voir toûjours du linge blanc.

Animoſité des Boucaniers François & Eſpagnols.

Ces deux Nations ſe font continuel-lement la guerre : les Eſpagnols ont fait leur poſſible pour chaſſer les François,

& dans ce deſſein, ils ont formé cinq Compagnies de Soldats, qu'ils nomment *Lanceros*, à cauſe que leurs armes, ne ſont que des lances. Ces cinq Compagnies, ſont chacune de cent hommes. Il en doit toûjours aller la moitié en campagne, pendant que l'autre ſe repoſe : & quand il y a quelque grande entrepriſe, tout le Corps eſt obligé de marcher. Ils ſont à cheval & n'ont que quelques Mulatres à pied, pour épier où ſont les François, qui les ſçavent toûjours éviter. Cependant ils n'ont pas laiſſé d'en maſſacrer beaucoup par ſurpriſe : car lors qu'ils ſont ſur leur garde, ils ſçavent bien s'en deffendre ; outre qu'ils n'oſent pas les attaquer quand ils ſont à découvert, parce qu'ayant de bonnes armes à feu & eſtant fort adroits à tirer, jamais les Eſpagnols ne leur peuvent rien faire.

Surpriſes, que font les Eſpagnols aux François.

Je donneray icy quelques exemples de la ſubtilité des Boucaniers François lors qu'ils ſe rencontrent avec ces Soldats Eſpagnols, qu'ils nomment la Cinquantaine. Quand ils ſçavent que cette Cinquantaine eſt en campagne, ils s'avertiſſent tous, avec ordre, que le pre-

mier qui la découvrira, le fera ſçavoir aux autres, afin que s'il y a moyen de les attaquer, on n'en perde point l'occaſion. Les Eſpagnols de leur coſté ne manquent pas de faire épier, où les François ont leur boucan, afin, s'il eſt poſſible, de les y ſurprendre de nuit & en temps pluvieux, pour les maſſacrer, ſans qu'ils ſe puiſſent ſervir de leurs armes.

Avantures à cet égard.

Un jour un Boucanier François eſtant party le matin avec ſon valet, pour aller chaſſer ſelon qu'il avoit accoûtumé, ſe rencontra au milieu d'une troupe d'Eſpagnols qui eſtoient à cheval avec leurs lances. Ils avoient ſi bien entouré ce Boucanier & ſon valet, qu'il ne pouvoit en échaper; mais une genereuſe reſolution le tira d'affaire: ſon valet qui luy eſtoit fidele, n'en eut pas moins que luy. Ils ſe mirent tous deux dos à dos, & répandirent chacun leur poudre & leurs balles dans leur bonnet. Ils attendoient les Eſpagnols dans cette poſture. Les Eſpagnols qui n'avoient que des lances, les tenoient ſeulement enfermez dans un rond qu'ils avoient formé, ſans approcher, leur criant ſeulement de loin, qu'ils ſe ren-

diſſent, & qu'ils leur donneroient bon quartier, puis qu'ils ne vouloient point leur faire de mal, mais ſeulement executer l'ordre de leur General. Ces deux François leur répondirent, qu'ils ne ſe rendroient jamais, & ne leur demandoient point de quartier : mais que s'ils approchoient, il leur en couteroit bien cher. Aucun des Eſpagnols ne voulut hazarder; en effet le premier qui auroit avancé, auroit payé pour les autres, & pas-un ne voulut être le premier. Ainſi ils furent contraints de laiſſer les deux Boucaniers & de s'enfuir promptement, de peur qu'ils ne leur joüaſſent mauvais party.

Un autre Boucanier eſtant un jour ſeul à chaſſer, ſe trouva en pareille occaſion, lors qu'il traverſoit une prairie qu'on nomme *la Savana*. Il fut ſurpris par une troupe d'Eſpagnols à cheval, le Boucanier voyant qu'il avoit beaucoup de chemin à faire, avant que de pouvoir gagner le bois, & que les Eſpagnols pouvoient eſtre à luy auparavant qu'il y fût, s'aviſa de cette ruſe. Il mit ſon arme en état, commença à courir ſur eux, & à crier à moy, à moy, comme s'il avoit eu beaucoup de monde avec luy, & qu'il eût cherché les Eſ-

pagnols, ce qu'ils crurent & prirent la fuite à toute bride. Si-toſt qu'il les vit partis, il coupa dans le bois pour s'échaper luy-meſme. Je pourrois faire un volume entier de ſemblables rencontres entre ces deux Nations, depuis que les François ſont ſur cette Iſle : mais ces deux exemples & tout ce que j'en ay dit, ſuffiront au Lecteur pour pouvoir juger du reſte.

Reſolution des Eſpagnols, afin d'empeſcher la chaſſe aux François.

Les Eſpagnols voyant qu'ils ne pouvoient par le moyen de leur Cinquantaine détruire les François, ny leur faire abandonner l'Iſle, ou du moins la chaſſe, reſolurent de détruire le bétail, afin d'obliger par ce moyen les Boucaniers François à tout quitter, lors qu'ils ne trouveroient plus rien. Ils mirent leur deſſein en execution & détruiſirent tout le bétail, que les François avoient accoûtumé de chaſſer. Ces lieux, ſont, *Lamana*, *Monte Criſto*, *Baya-ha*, *Iſabella*, *Limonada*, *Iaqſi*, *Caracol*, le trou *Charles Morin*, juſques *à l'Ancon de Loüiſe*, aux *Gonaïttes*, dans le *Cul de ſac*, à la bande du Zud. Là ils ont toûjours eſté libres : car les François n'y ſont jamais venus, pendant que les Eſpagnols détruiſoient,

le bétail, ſoûtenus de leur Cinquantaine, qui empeſchoit les François de rien faire, & les contraignoit de ceder à la force.

Cette deſtruction faite tant par les Eſpagnols que par les François, & comme j'ay déja dit, par les chiens ſauvages, eſt cauſe que preſentement il y a bien peu de beſtes ; & auſſi n'y a-t'il que tres peu de Boucaniers. Dés le temps que j'en partis, le nombre commençoit bien à diminuer. Les Eſpagnols cependant n'y ont rien gagné : car lors qu'il n'y a plus eu de chaſſe, ils ont fait des habitations, où ils plantent du tabac : Et le nombre des habitans François, eſt aujourd'huy ſi grand ſur cette Iſle, que le Roy de France, ſans employer d'autres forces, que celles de ſes Sujets, peut défaire tous les gens d'armes qui y ſont, & tous ceux que l'Eſpagne y voudroit y envoyer.



CHAPITRE XIII.

Des habitans, leur maniere de baſtir & de vivre avec leurs ſerviteurs; & ce qui eſt arrivé à l'Auteur ſur l'Iſle de la Tortuë.

CEux qui ont commencé d'habiter les premiers les Iſles Eſpagnoles & de la Tortuë, ſont venus des Antilles; & comme le nombre s'eſt toûjours accrû, & que la Tortuë leur ſembloit trop petite, joint à cela qu'ils craignoient que le terrain ne leur donnaſt pas aſſez de profit; quelques-uns eſtant las de la chaſſe, & ayant déja éprouvé dans les Iſles que la vie d'habitant eſtoit plus douce que celle de Chaſſeur, reſolurent de faire des habitations ſur l'Iſle: & pour cela ils chercherent un lieu éloigné des Eſpagnols, afin qu'ils ne les troublaſſent point. Ils furent donc ſe placer à *la grande Ance* qui eſt à l'Occident de cette Iſle, & éloigné de plus de cent cinquante lieuës des Eſpagnols, comme on le peut voir dans la Carte.

Le nombre croiſſant tous les jours, tant de ceux qui deſcendoient des Iſles à deſſein d'habiter, que des Chaſſeurs qui quittoient la chaſſe : ils ſont enfin montez juſqu'à *l'Eaugane*, diſtante de cette premiere place de vingt à vingt-cinq lieuës. Ils ont eſté environ quinze à vingt ans ſans entreprendre d'habiter ailleurs ; mais M. Ogeron eſtant Gouverneur de la Tortuë, comme je l'ay fait voir, a tellement étably & augmenté la Colonie, qu'il a fait peupler les lieux les plus voiſins de la Tortuë, ce qu'on nomme aujourd'huy *la grande Terre*, depuis le port de *Paix* juſqu'au port *Margot*, où il commença luy-meſme d'y faire une habitation. Depuis ce temps-là, ces peuples ſe ſont tellement multipliez, qu'ils s'étendent juſques à *l'Ancon de Loüiſe*, au *port François*, au *trou Charles Morin*, & juſqu'à *Limonada*, où ils ne craignent nullement les Eſpagnols.

Augmentation des Colonies Françoiſes.

Quand ils veulent commencer une habitation, ils s'aſſocient deux enſemble, comme j'ay dit des Boucaniers, & ſe nomment, *Mattelots*, ils font un Contract entr'eux, par lequel ils met-

Societé des François pour commencer une habitation.

tent en commun, tout ce qu'ils ont, & en peuvent tous deux également disposer. Si pendant la societé un des deux venoit à mourir, l'autre demeure possesseur de tout le bien, au prejudice des heritiers qui pourroient venir de l'Europe reclamer ses biens, ou par procuration les faire reclamer. Ils rompent cette societé quand bon leur semble, & prennent aussi un troisiéme aux mesmes conditions.

Conditions de leur societé.

Estant ainsi associez, ils demandent de la terre au Gouverneur, dans quel quartier il luy plaira, ce qui ne leur est jamais refusé. Le Gouverneur envoye un Officier du quartier, qui leur mesure une habitation, selon la grandeur qu'ils demandent; s'ils sont deux, l'ordinaire est de quatre cens pas Geometriques de large & soixante de long, s'ils sont trois, à proportion, afin que quand ils viennent à partager leur habitation, ce qui arrive quelquefois, ils en puissent avoir chacun une de deux cens pas de large, & de longueur comme on a dit. L'habitation estant ainsi bornée, ils choisissent dans cette étenduë l'endroit qu'ils trouvent le plus commode pour habiter : ce qui se

fait ordinairement, en commençant au bord de la mer.

Quand toutes les habitations d'un quartier qui ſont au bord de la mer ſont priſes, ceux qui en veulent plus haut en peuvent prendre, tout de meſme que les autres On nomme ces habitations du premier étage ; & quand ces quartiers ſont bons, il s'en trouve juſqu'à quatre; & ceux qui ſont au bord de la mer doivent donner paſſage par deſſus leurs fonds aux autres qui en ſont plus éloignez, & de meſme l'un à l'autre juſqu'à la derniere. Les premieres habitations, c'eſt à dire les plus proches de la mer, ſont les meilleures, eſtant plus commodes, tant pour le tranſport des marchandiſes que pour l'eau de la mer, dont les habitans ont beſoin pour tordre leur tabac.

Diſpoſition du lieu, que les François choiſiſſent pour y bâtir leur habitation.

La premiere choſe qu'ils font, quand ils veulent découvrir un lieu, c'eſt d'en chercher un qui ſoit commode pour bâtir une loge, qu'ils nomment dans ce commencement, *Ajoupa*; aprés ils abattent tout le menu bois qu'ils laiſſent fanner, ou ſecher à demy, enſuite celuy de haute-futaye, c'eſt à dire les grands arbres. A meſure qu'ils

les abattent, ils en coupent les branches jusqu'au tronc ; ces branches sont brûlées avec le menu bois, dont ils ont déja bâti, ils choisissent ordinairement des places, pour y porter tout ce bois en monceau, & y mettent le feu, le tronc & les souches demeurent sur la terre ; car les troncs sont trop gros & couteroient trop de temps à debiter, & les souches de mesmes ; ils abattent les arbres, en les coupant avec des haches à deux ou trois pieds de terre, & lors que ces troncs & ces souches sont secs, ce qui arrive dans deux ou trois ans, ils y mettent le feu, qui les consume, sans qu'on ait la peine de les transporter.

Les Sauvages font leurs habitations de mesme : ils abattent tout d'un coup les arbres, les laissant tomber péle méle. Ces arbres ainsi abatus demeurent cinq ou six mois sur la terre, & lors qu'ils sont secs, on y met le feu, & tout se consume en un instant.

Aprés que les habitans ont coupé environ trente ou quarante pas de bois en quarré, ils découvrent la terre, c'est à dire, ils amassent toutes les feüilles, & commencent à planter des vi-

vres, qui ſont des legumes, dequoy ils ſe nourriſſent : ce qu'ils font d'abord, c'eſt de ſemer des pois ; aprés des patattes, du manioc dequoy ils font de la caſave, des bananiers & des figuiers, qui leur ſervent dans ces commencemens de nourriture. Ils plantent ces derniers dans les lieux les plus bas & les plus humides, comme le long des rivieres & autour des ſources; car il n'y a gueres d'habitans qui n'ait ſa demeure proche d'une riviere, ou d'une ſource.

Aprés qu'ils ont planté leurs vivres, ils bâtiſſent une plus grande loge, qu'ils nomment à l'imitation des Eſpagnols, *Caſe*, ils en ſont les Charpentiers & les Entrepreneurs eux-meſmes, ou leurs voiſins, chacun y donne ſon avis : La conſtruction de ce bâtiment, eſt des arbres coupez par le tronc, en fourches, qu'ils plantent en terre ; ils y en enfoncent trois ou quatre de quinze à ſeize pieds de haut, ſur les fourchons deſquels ils mettent une piece de bois, qui eſt le faîte, ils en placent à ſix pieds delà, de chaque coſté huit de meſme qui n'ont que ſix à ſept pieds de hauteur, ſur

Conſtruction de leurs bâtimens.

es fourchons desquels ils posent des
pieces de bois, de mesme qu'ils ont
posé sur les premieres, qu'ils nomment
Filieres, & en mettent encore sur
chaque petite fourche, une, qu'ils
nomment des Travers. Aprés de deux
en deux pieds, ils mettent de plus
petites pieces de bois, qui s'accrochent
par le moyen d'une cheville sur le faî-
e, & viennent tomber par l'autre bout
en descendant sur ces Filieres.

Quand cela est à ce point, ils amas-
ent quantité de feüilles de Palmiers, ou
le Roseaux ou Cannes de Sucre pour
es couvrir, & les voisins s'aydent les
uns aux autres ; si bien qu'en un jour
s couvrent cette Loge ; aprés ils la
erment tout autour, avec des roseaux
ou des planches, qui sont de palmiers,
qu'ils nomment pallissades. Ce bâti-
nent en cet état, ils plantent quantité
le petites fourches tout autour, à la
hauteur de deux ou trois pieds de ter-
e, sur lesquelles ils mettent des bâ-
ons rangez comme une maniere de
Claye ; ils en font autant qu'ils sont
d'hommes à coucher dans cette Case :
ls mettent là-dessus une paillasse rem-
plie des feüilles de Bananier, & dessus

une tente de toille blanche, qu'ils nomment Pavillon, & appellent le tout une Cabane, c'eſt là-deſſus qu'ils couchent.

Recompenſe de ceux qui aydent à faire l'habitation.

La Caſe ainſi conſtruite, le Maiſtre de l'habitation donne pour recompenſe à ceux qui luy ont aydé quelques flacons d'eau de vie, s'il y en a dans le païs. Ils ſont obligez, par societé, de s'ayder les uns aux autres de cette maniere, & cela ne ſe refuſe jamais. Outre cette Caſe, ils en font encore quelque petite qui ſert de Cuiſine.

Soins & occupation des Habitans.

Lors que l'Habitant eſt ainſi accommodé, il eſt au deſſus de ſes affaires: il ſonge ſeulement que les vivres qu'il a plantez croiſſent, & à abattre du bois pour découvrir une place, afin de planter du Tabac. Ils en abattent ſuivant ce qu'ils ſont de monde, c'eſt à dire, pour mettre autant de deux mille plantes de Tabac, qu'ils ſont d'hommes, veu que le lieu où ſe plante le Tabac, veut eſtre net de toutes ſortes d'ordures, ou d'herbes étrangeres; & pour cela, ils ſont obligez de ſercler tous les huit jours. Si toſt qu'ils ont une place nette pour planter autant de Tabac qu'ils le jugent à propos: ils en uſent

de la maniere que j'ay montrée. Pendant qu'il croiſt, ils bâtiſſent des Caſes pour le mettre, une ou deux, ſelon qu'ils auront de Tabac. Cela ſe fait de meſme que la Caſe dont je viens de parler. De plus, ils en bâtiſſent encore une mediocre, où travaille ordinairement celuy qui tord le Tabac, & où on le ſerre, en attendant la commodité de l'embarquer.

Dés qu'ils ont une certaine quantité de Tabac, ils l'envoyent en France, où ils l'échangent pour de la Marchandiſe, qui conſiſte dans les choſes neceſſaires à cultiver leur habitation, comme, haches, houës, grattoirs, couteaux, toille propre à faire des ſacs à manioc, & à les habiller. Il ne faut pas oublier la boiſſon, le vin & l'eau de vie; car lors qu'il vient un bâtiment de France, c'eſt la premiere choſe que ces gens-là ſongent à acheter; ils ſe regalent pendant que cela dure, & font des débauches extraordinaires. Leur Commerce.

Il y en a qui paſſent en France, lors qu'ils ont gagné quelque choſe; ils achetent eux-meſmes des Marchandiſes, & engagent des hommes qu'ils amenent en ce païs pour les ſervir, ainſi

que j'ay dit des Boucaniers. Comme ils ſont ordinairement deux Aſſociez, l'un demeure ſur l'habitation, pendant que l'autre voyage. Quand ils retournent de France, ils amenent avec eux cinq où ſix, ou plus d'hommes, ſelon qu'ils ont de moyens de payer leurs paſſages, qui eſt de cinquante ſix livres pour chacun homme.

Commerce que l'on fait des Engagez.

Ils n'ont pas plûtoſt mis pied à terre, qu'ils conduiſent ces hommes à l'habitation, & les font travailler. Ils commercent de ces hommes les uns avec les autres, & ſe les vendent pour trois ans, pour la ſomme dont ils conviennent, & les nomment Engagez. Si un Habitant a pluſieurs Engagez, il ne travaille point; il a un Commandant qui fait travailler ſes gens, à qui on donne deux mille livres de Tabac par an, ou une part de ce qui ſe fait ſur l'habitation.

Comment on les traite.

Or voicy de la maniere que ces miſerables Engagez ſont traitez: Le matin ſitoſt que le jour commence à paroiſtre, Monſieur le Commandant ſifle, afin que tous ſes gens viennent au travail, il permet à ceux qui fument d'allumer leur pipe de Tabac, & les mene

ne au travail, qui consiste à abattre du bois, ou à cultiver le Tabac. Il est là avec un certain baston, qu'on nomme une Lienne : si quelqu'un regarde derriere luy, ou qu'il soit un moment sans agir, il frappe dessus, ny plus ny moins qu'un Maistre de Galere sur des Forçats ; & malades ou non, il faut qu'ils travaillent : j'en ay vû battre à un point, qu'ils n'en sont jamais relevez. On les met dans un trou que l'on fait à un coin de l'habitation, & on n'en parle point davantage.

Exemple du mauvais traitement qu'on leur fait.

J'ay connu un Habitant qui avoit un Engagé malade à mourir, il le fit lever afin de tourner une meule, pour repasser ou aiguiser sa hache ; & ce pauvre miserable ne tournant point à son gré, car il n'en avoit pas la force ; il luy donna un coup de hache entre les deux épaules, & le fit tomber sur le nez. Ce malheureux commença à jetter quantité de sang par la bouche, & mourut deux heures aprés ; & cependant ces inhumains ne laissent pas de passer pour fort indulgens, en comparaison de ceux des Isles Antilles : car ces Barbares ont tué une quantité pro-

digieuſe d'Engagez, depuis que les Colonies Françoiſes y ſont établies.

Un certain Habitant de Saint Chriſtophe, nommé Belle-teſte, qui eſtoit de Dieppe, faiſoit gloire d'aſſommer un Engagé qui ne travailloit pas à ſon gré. J'ay entendu dire à un de ſes parens meſmes, que ce Belle-teſte a aſſommé plus de trois cens Engagez, & diſoit aprés qu'ils étoient morts de pareſſe. Il leur faiſoit frotter la bouche de jaune d'œuf, pour faire croire qu'il les avoit fait ſolliciter juſqu'à la fin.

Un jour un Saint Religieux luy fut remontrer, & luy reprocher ſa cruauté; ſans avoir égard à la remonſtrance, il répondit bruſquement, qu'il avoit eſté auſſi bien engagé que ces gens, & qu'on ne l'avoit pas mieux traité, qu'il eſtoit venu aux Indes pour gagner du bien, que pourveu qu'il en gagnaſt, & que ſes enfans allaſſent en carroſſe, il ne ſe mettoit pas en peine que le Diable l'emportât.

Etrange réponſe d'un avare.

Il y avoit un autre Habitant de la Guadeloupe, fort riche, dont le pere eſtoit ſi pauvre, qu'il fut obligé de s'engager pour aller aux Indes, & par

je ne ſçay quel deſtin, s'adreſſa à un Marchand qui avoit receu de l'argent de l'Habitant dont j'ay parlé, qui eſtoit fils de ce bon homme, pour luy acheter des gens. Ce bon homme engagé partit, & étant arrivé crut eſtre bien, que d'eſtre dans les mains de ſon propre fils; mais il fut bien trompé dans ſon attente, puiſque ce fils dénaturé l'envoya travailler avec les autres; & comme il n'en faiſoit pas autant qu'il vouloit, il n'oſa pas le battre, mais il le vendit à un autre Habitant, qui le connoiſſant pour ce qu'il étoit, en uſa mieux, car il luy donna de quoy vivre, aprés luy avoir rendu la liberté.

Procedé barbare d'un fils envers ſon pere.

Il n'eſt pas beſoin que je cite icy d'autre avanture que celle qui m'eſt arrivée à moy-meſme, pour faire voir le peu de charité que ces gens ont pour leurs ſemblables. J'ay déja dit que lors que Meſſieurs de la Compagnie Occidentale abandonnerent l'Iſle de la Tortuë, je fus expoſé en vente par leur Commis General qui m'acheta pour luy-meſme. Dans la ſuite, au lieu de m'employer à ce qui regardoit ma profeſſion, comme j'en eſtois convenu

avec Messieurs de la Compagnie, il ne m'occupoit qu'aux choses les plus serviles, & ne me donnoit qu'à moitié ce que j'avois besoin, soit pour ma nourriture, ou pour mon vestement. J'offris de luy payer tous les jours deux écus, pourveu qu'il me permist de travailler de ma profession : Loin d'y consentir, il me disoit seulement que c'étoit Monsieur le Gouverneur qui me donnoit de tels conseils, quoy qu'il n'y eût jamais songé.

Un an aprés mon arrivée, le mauvais traitement que je recevois me fit tomber malade. J'étois couché sous une méchante loge, sans rien prendre qu'un œuf par jour, qu'une pauvre Esclave noire m'apportoit. Bien que je fusse tres-foible, la grande alteration où j'étois, causée par l'ardeur de ma fiévre, m'obligeoit souvent de me lever, & de me traisner le mieux qu'il m'étoit possible, pour aller boire à une Source à dix ou douze pas de là.

Ce qui arrive à l'Autheur estant engagé.

Enfin aprés avoir beaucoup souffert, lors que je croyois mourir, une sueur universelle & abondante me tira tout d'un coup d'affaire; mais à peine fusje délivré de ce mal, que j'en ressentis

un autre pour le moins auſſi fâcheux. C'étoit une faim preſſante, & par malheur je n'avois pas dequoy manger, ny la permiſſion d'en aller chercher: En ſorte que j'étois contraint de vivre d'oranges fort ameres, & qui ne commençoient qu'à noüer. En un mot, la faim me reduiſit à des extremitez que j'aurois honte de dire, & pour comble de maux, on retenoit toutes les lettres que mes parens m'envoyoient.

Une fois je deſcendis du Fort de la Roche, où demeuroit mon Maiſtre, à la *Baſſe terre*, & j'y rencontray un Secretaire de M. le Gouverneur, qui me mena à ſa maiſon, & me donna à déjeuner avec deux ou trois verres de vin, & une bouteille pleine, qu'il m'obligea d'emporter. Mon Maiſtre qui avoit vû tout ce qui s'eſtoit paſſé, avec une Lunette d'approche, me fit oſter le vin que j'avois, & mettre dans une baſſe-foſſe, ſi-toſt que je fus arrivé. Cette baſſe-foſſe eſtoit ſous la roche, remplie d'ordures, & ſans lumiere, diſant qu'il me feroit perir dans ce lieu, en dépit de M. le Gouverneur, qu'il ne pouvoit ſouffrir, à cauſe qu'il m'avoit témoigné de l'amitié à mon arri-

vée, qu'il croyoit que je fuſſe de ſa cabale, & que je luy reportaſſe toutes ſes actions, à quoy M. le Gouverneur ny moy n'avions jamais penſé.

Je fus enfermé trois jours dans ce cachot, les fers aux pieds, & l'on ne me donnoit par jour qu'un petit morceau de pain, & un peu d'eau, qu'on me paſſoit par un trou ſans ouvrir la porte. Je couchois nud ſur la terre ; je me ſouviens qu'une Couleuvre m'entoura diverſes fois, & me preſſa meſme le corps, ce qui me fit de la peine. Le quatriéme jour on m'ouvrit la porte, & on me voulut faire dire que M. le Gouverneur m'avoit demandé ce que faiſoit M. de la Vie. Je dis que quand je devrois rentrer & perir enfin dans le lieu d'où l'on me tiroit, je ne conviendrois jamais d'une telle choſe, puiſqu'elle n'eſtoit pas vraye.

On me laiſſa toutefois aller, & pour ma peine on me commanda de défricher une terre qui eſtoit autour du Fort de la Roche. J'y fus, & comme je me vis ſeul, & que je n'eſtois point obſervé, je quittay tout là, reſolu d'aller me plaindre à M. le Gouverneur ; mais avant que de le faire, je fus conſulter

un bon Religieux Capucin nommé le R. P. Marc d'Angers, qui me dit que je ferois bien, & qu'il n'y avoit aucun peril. Il fut touché de me voir, car j'estois maigre, pâle, défait, & presque nud.

L'état deplorable où j'estois, marquoit assez les mauvais traittemens que j'avois receus, sans que j'eusse besoin de les dire. Il me mena sur le champ chez M. le Gouverneur, qui eut aussi compassion de moy; ce qu'il me témoigna par des effets sensibles, car il ordonna sur l'heure à celle qui avoit soin de sa maison, de m'accommoder comme si je luy avois appartenu. On me mit aussi-tost dans un bon lit, où l'on ne me laissa manquer de rien; si bien qu'en peu de jours je fus remis, & il ne me restoit plus d'autre mal que la crainte de retourner chez mon Maistre; ce qui n'arriva pas; car aprés m'estre entierement établi, M. le Gouverneur me mit avec un Chirurgien celebre dans le païs, à cause d'une infinité de belles cures qu'il y avoit faites.

Bonté de Mr d'Ogeron envers l'Autheur.

Monsieur le Gouverneur ne trouva pas à propos de me retenir auprés de luy, de peur qu'on ne l'accusast

d'oster injustement les serviteurs des autres, pour se les approprier; & fit rendre par les mains du Chirurgien à M. de la Vie tout l'argent qu'il avoit donné pour m'acheter: si bien que je demeuray avec le Chirurgien, qui me fit autant de bien que M. de la Vie m'avoit fait de mal.

C'est ainsi que je me suis échapé des mains de ce méchant Maistre, qui depuis est venu en France, & a ozé aller chez mes parens leur dire qu'il m'avoit fait tous les biens imaginables, dont ils l'ont remercié avec beaucoup d'honnêteté & de presens, qu'il a receus comme s'il les avoit meritez. Le Lecteur me pardonnera cette petite digression, qu'il ne trouvera pas hors de propos, puisque je l'ay faite au sujet des Engagez; & je pourrois faire un gros volume, si je rapportois toutes les cruautez que ces gens exercent envers leurs serviteurs; mais il est temps de retourner à nostre Commandant qui fait travailler ses Engagez.

Travail qu'on impose aux Engagez.

Lors donc qu'ils vont le matin au travail, un d'eux a le soin d'aller donner à manger aux Porcs; car les habitans nourissent là toute sorte de bestiaux.

Ils

Ils leur portent des feüilles de Patates,& en mesme temps en arrachent pour donner à déjeuner à ceux qui sont au travail. Quand ils les ont arrachées, ils les font cuire de la maniere que j'ay montré,& y font la sausse de mesme. Cela estant fait, ils appellent leurs camarades qui sont au travail, pour déjeuner; quand ils ont mangé ces Patates avec la pimentade, ils allument tous chacun leur pippe, & retournent au travail.

Celuy qui a la charge de la cuisine, épluche des pois, qu'il met cuire avec de la viande, dans lesquels on met aussi des Patates hachées en guise de Navets. Aprés que son pot est au feu, il va travailler avec les autres; & quand il est temps de disner, il revient pour l'aprêter. Si-tost qu'on a disné, on retourne travailler jusqu'au soir, où on mange de mesme qu'à disner: ensuite on les employe jusqu'à minuit à éjamber du Tabac. Dans le temps qu'on n'éjambe point de Tabac, on fend du Mahot, qui est une écorce d'arbre servant à lier le Tabac, ou bien on fait des petits liens pour pendre le Tabac; cela fait, on donne la permission de s'aller coucher.

Les Festes & les Dimanches ils peuvent aller se promener où ils veulent. Il y en a beaucoup qui meurent de chagrin de se voir ainsi maltraittez, outre que la maladie du païs y contribuë beaucoup: car si on n'a bien de la resolution, & qu'on ne fasse quelque exercice, on demeure comme insensé ; il survient une certaine insomnie & un tel assoupissement, qu'on piqueroit un homme en cet état, qu'il ne se sentiroit pas. Plusieurs deviennent hydropiques, & ont la courte haleine, qu'on nomme le mal d'estomac, qui est proprement ce qu'on appelle en France le scorbut, dont une infinité meurent.

Les Anglois traittent leurs Engagez encore plus mal que les François; ils les retiennent pour sept ans, au bout desquels ils leur presentent de l'argent pour boire, & puis les revendent encore pour sept ans : j'en ay vû qui avoient servi jusqu'à vingt-huit ans. Cromwel a vendu plus de dix mille Escossois & Irlandois, pour envoyer à la Barbade ; il s'en sauva un jour plein un navire, que le courant apporta à S. Domingue, & les vivres leur manquant, ne sçachant pas où ils estoient, ils perirent tous par la

Cromvvel vend plus de dix mille hommes pour la Barbade: ce qu'ils deviennent.

faim ; leurs os se voyent encore proche du Cap Tibron, en un lieu qu'on nomme *l'Anse aux Ibernois*.

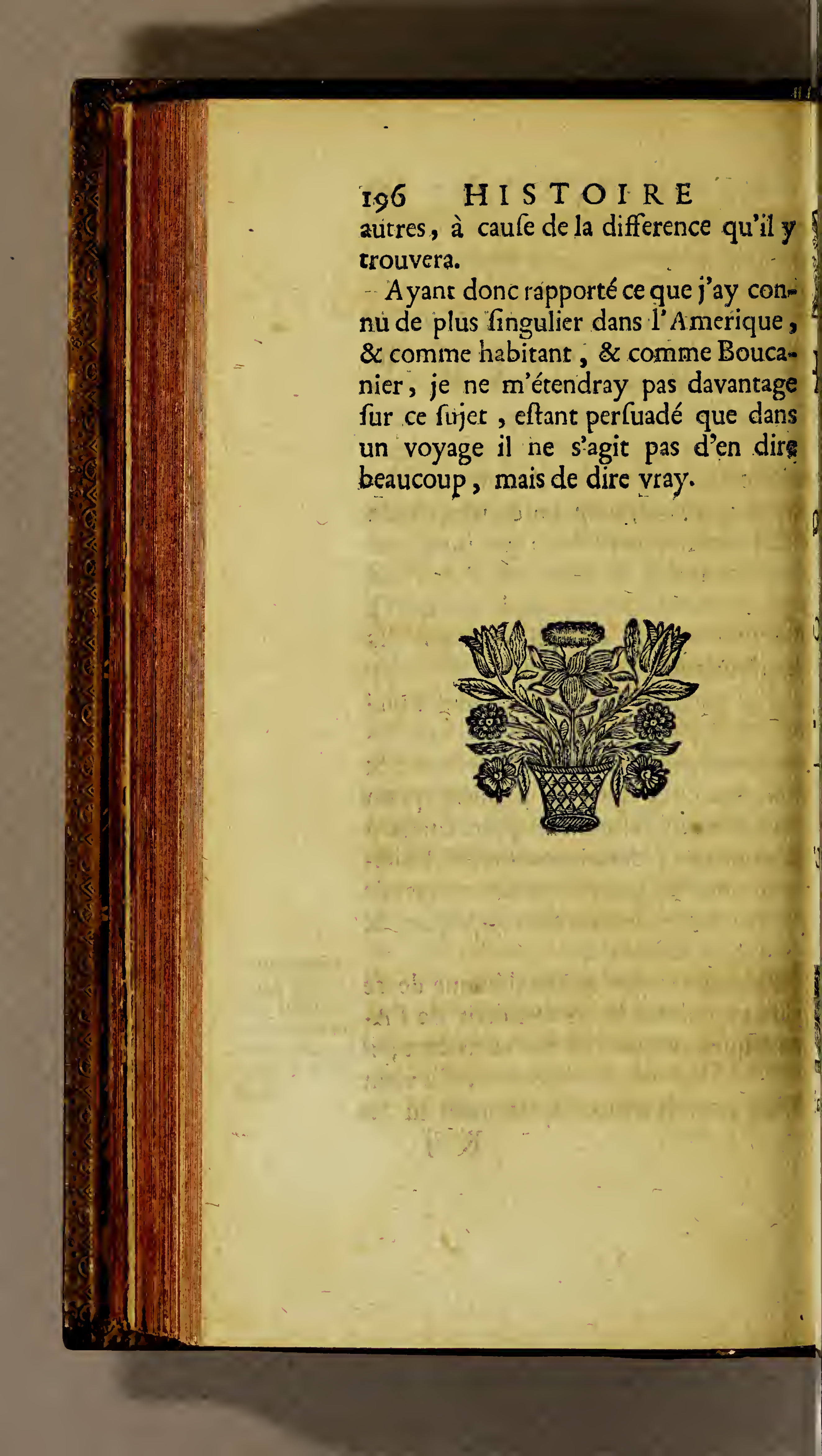
Si j'ay fait une ample description de divers endroits de l'Amerique, de l'espece de plusieurs fruits, des proprietez de quelques animaux, on se sera sans doute aperçû que c'estoit pour mieux faire connoistre où les Avanturiers s'exercent, où ils vont en course, & de quoy ils se nourrissent ; en sorte que tout ce qui a esté dit jusqu'icy, n'a esté dit que pour disposer le Lecteur à mieux entendre ce qui concerne les Avanturiers.

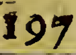
Par exemple, si j'ay parlé des Boucaniers, ç'a esté pour montrer que les plus celebres Avanturiers se forment & sont pris chez eux : de maniere qu'on peut dire qu'ils font leur apprentissage à la campagne, dans les bois & sur les bêtes, pour faire ensuite des coups de maistre sur les mers, dans les Villes, & contre les hommes.

Si pourtant quelqu'un s'étonne de ce que tant d'Autheurs ont écrit de l'Amerique, & que j'en écrive encore; il cessera bien-tost de s'étonner, s'il vient à lire cette Relation aprés avoir lû les

autres, à cauſe de la difference qu'il y trouvera.

Ayant donc rapporté ce que j'ay connu de plus ſingulier dans l'Amerique, & comme habitant, & comme Boucanier, je ne m'étendray pas davantage ſur ce ſujet, eſtant perſuadé que dans un voyage il ne s'agit pas d'en dire beaucoup, mais de dire vray.







HISTOIRE DES AVANTURIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

L'Autheur s'embarque avec les Avanturiers. Ce qui a donné lieu à leurs entreprises.



Prés avoir esté quelque temps avec le Chirurgien dont j'ay parlé, je luy demanday permission de me mettre sur un vaisseau Avanturier qui estoit prest d'al-

ler en courſe ; ce qu'il m'accorda volontiers. C'eſt ainſi que je me ſuis trouvé parmy les Avanturiers, & je vais maintenant décrire les plus memorables actions que je leur ay veu faire, tant que la neceſſité m'a reduit à demeurer parmy eux.

Les François & les Anglois ne furent pas long-temps à s'apercevoir combien eſtoit avantageux aux Eſpagnols l'établiſſement de la puiſſante colonie qu'ils ont dans l'Amerique. C'eſt pourquoy les François ſe gliſſerent parmy eux, entreprirent divers voyages dans ces Iſles déja habitées ; mais comme ils ne ſe contentoient pas des profits qu'ils faiſoient, unis avec cette nation, ils reſolurent de s'en ſeparer, dans le deſſein d'en chercher de plus grands par leur propre induſtrie, & d'eſtre ſeuls à les partager.

Ainſi chacun d'eux eſtant retourné chez ſoy, ne manqua pas de propoſer ſon deſſein aux Marchands, & de leur donner des lumieres pour s'enrichir dans ces païs. A cette fin les François, auſſi bien que les Anglois, équiperent quelques vaiſſeaux, pour faire le meſme commerce que les Eſpagnols : mais ceux-cy

y eſtant les plus forts, les chaſſerent, & prirent leurs vaiſſeaux ; c'eſt pourquoy ils furent obligez dés ce temps là de leur declarer la guerre, qui depuis y a toûjours duré, & y dure encore ; ce qui fait que les Eſpagnols défendent generalement à tous les Etrangers l'entrée de leurs ports, havres ou bayes.

Ces Nations s'eſtant donc declarées ennemies des Eſpagnols, voulurent coloniſer quelques Iſles, & commencerent par celle de S. Chriſtophe dans les Antilles : mais quoy que les François & les Anglois ſe fuſſent joints enſemble, ils ne ſe trouverent pas neanmoins aſſez forts pour reſiſter aux Eſpagnols, qui les chaſſerent encore deux ou trois fois de leurs colonies. Monſieur le Cardinal de Richelieu, qui pour lors eſtoit tout puiſſant en France, & qui ne tendoit qu'à l'agrandiſſement de cette Couronne, créa une Compagnie, avec ordre de peupler ces Iſles. Les Anglois de leur côté en firent autant ; ſi bien que les particuliers qui avoient commencé à s'établir dans ce païs à deſſein d'y commercer, quitterent tout, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux de conſiderable, & furent, ce qu'on appelle, courir

Les François & les Anglois, à l'émulation des Eſpagnols, coloniſent dans les Indes.

Soins du Cardinal de Richelieu pour l'Amerique.

le bon bord, cherchant par tout les Espagnols pour les piller.

Pierre le Grand, premier Avanturier.

Le plus celebre des Avanturiers de ce temps-là, fut un nommé *Pierre le Grand*, natif de Dieppe; lequel ayant esté quelques mois en mer sans pouvoir rien prendre, se trouva à la pointe Occidentale de l'Isle Espagnole, nommée le Cap Tibron, toutefois en fort mauvais équipage; car son vaisseau, qui estoit monté de quatre petites pieces de canon, & de vingt-huit hommes, faisoit eau de tous costez, manquoit de vivres, & ne sçavoit où en prendre. Il avoit découvert quelques Bâtimens Espagnols, mais les voyant trop forts, son Equipage n'avoit pû consentir à les attaquer.

Course de P. le Grand Avanturier.

En cet état, lors qu'il tenoit conseil, l'homme qui estoit tout au haut du mats, pour découvrir en mer, cria qu'il voyoit un navire, mais qu'il paroissoit fort grand : Tant mieux, répondit l'Equipage, il y en aura plus à prendre. Aussi-tost le Conseil cessa, & l'on ne songea plus qu'à faire voile à toutes forces, pour donner la chasse à ce Bâtiment, duquel ils s'approcherent en fort peu de temps. En effet il leur

parut si grand, qu'ils commencerent tous à murmurer, oublians ce qu'ils venoient de resoudre. Mais le Capitaine les remit en leur disant, qu'il sçavoit la maniere de prendre ce Bâtiment, pourveu qu'on le voulust seconder; ce qu'il se fit promettre par serment, & leur en dit la maniere, qui estoit telle, qu'il faloit tous sauter à bord, & que ce Bâtiment ne se doutant pas qu'un si petit le voulust attaquer, ne se seroit aucunement précautionné; & par ce moyen on se saisiroit de la chambre du Capitaine, & des soutes aux poudres, où il faloit mettre le feu, si on voyoit qu'on ne pust s'en rendre maistre autrement.

Resolution hardie.

Tous luy promirent qu'ils le suivroient, & ne manqueroient nullement à observer ses ordres avec exactitude. Cependant il ne s'y fia pas trop; car il concerta avec le Chirurgien qui estoit son confident, ce qui suit, sçavoir, que luy Chirurgien resteroit le dernier à monter à bord, & avant d'y monter, creveroit la barque d'un coup de pince de fer, afin d'obliger par là ses gens de vaincre pour se sauver.

Expedient de Pierre le Grand, pour se rendre maistre du Vice-Admiral des Galions d'Espagne.

Lors qu'ils commencerent d'appro-

cher ce Bâtiment, ils s'armerent tous de deux bons pistolets, & d'un bon coutelas, & peu de temps aprés ils aborderent ce navire. Les Espagnols, au lieu de leur défendre l'abordage, les regardoient entrer indifferemment.

Aussi-tost Pierre le Grand, suivi de dix des siens, entra dans la chambre du Capitaine, luy mit le pistolet sous la gorge, & luy commanda de se rendre. Cependant le reste se saisit de la Sainte Barbe, & de toutes les munitions; ils firent descendre les Espagnols dans le fonds de calle, dont plus de la moitié, qui ne sçavoient ce que c'étoit, & qui voyant ces gens dans leur navire, sans apercevoir d'autre navire qui les eust amenez, parce que le leur estoit déja coulé à fonds, les crurent tombez des nuës, & dans leur surprise, faisoient des signes de croix, se disant les uns aux autres: *Jesus son demonios estos: ceux-cy sont des diables.*

Etónement des Espagnols

Ce n'est pas que pour prevenir ce malheur, quelques Matelots qui remarquoient que ce Bâtiment avançoit toûjours, n'eussent averti le Capitaine de ce qui pouvoit arriver: mais voyant un si petit Bâtiment, il n'en tint aucun

compte, ne croyant pas qu'il euſt la hardieſſe de l'attaquer. Il retourna dans ſa chambre joüer aux cartes, comme ſi de rien n'euſt eſté. On luy fut dire une ſeconde fois que ce Bâtiment approchoit, qu'il avoit l'apparence d'eſtre à des Corſaires; & on luy demanda s'il ne vouloit pas du moins qu'on preparaſt deux pieces de canon : Non, non, dit-il, qu'on prepare ſeulement le palent, & nous les guinderons. Ce palent eſt une ſorte de poulie, de quoy on ſe ſert dans les navires pour guinder les marchandiſes à bord.

Negligence & rodomontade du Capitaine Eſpagnol.

Ainſi ce Capitaine ne reconnut ſa faute que quand il ſe vit le piſtolet ſous la gorge, & qu'il falut rendre ſon navire à ce miſerable qu'il pretendoit guinder dans ſon bord. Le ſieur le Grand & tous ſes compagnons de mer virent en peu de temps leur fortune bien changée : car au lieu d'une méchante Barque qui couloit preſque à fonds, & manquoit de tout, ils ſe trouverent en poſſeſſion d'un navire de cinquante-quatre pieces de canon, dont la pluſpart eſtoient de bronze, avec quantité de vivres, de rafraiſchiſſemens, & un nombre immenſe de richeſſes. C'eſtoit le

Vice-Admiral des Galions d'Espagne, égaré de sa Flotte.

Aussi-tost que nos Avanturiers se furent rendus maîstres absolus de ce vaisseau, ils mirent ceux qui le montoient, sur l'Isle Espagnole, d'où ils estoient fort proches, & garderent seulement quelque nombre de Matelots, qui leur estoient necessaires pour conduire ce Bâtiment en Europe, où ils arriverent peu de temps aprés, & où le sieur le Grand est demeuré, sans se soucier de retourner davantage à l'Amerique.

Retour heureux de Pierre le Grand en Europe.

Cette belle & riche prise fit grand bruit par tout, & donna occasion à plusieurs particuliers d'équiper des vaisseaux pour faire des courses en ce païs-là. D'autre costé les Espagnols eurent plus de soin de se tenir sur leurs gardes; ce qui fut cause que peu de ces Avanturiers y gagnerent, plusieurs y perdirent, & furent obligez, comme je l'ay déja dit, de se reduire à la colonie, parce que leurs Bâtimens devenans vieux, estoient de trop grand entretien, & ils n'en pouvoient faire venir de France qu'avec une dépense excessive, à quoy il leur estoit impossible de

ubvenir. D'autres qui ne pouvoient se
asser de cette vie, chercherent moyen
'avoir des Bâtimens qui ne leur cou-
ssent rien.

Cela leur a si bien réüssi, leur nom-
re & leur valeur ont tellement augmen-
é, qu'ils font tous les jours des ex-
loits inoüis contre les Espagnols; en
orte que les Roys de France & d'An-
leterre peuvent, quand ils le voudront,
onquerir les Indes du Roy d'Espagne,
ns avoir besoin d'autres forces que de
lles qu'ils trouveroient sur les lieux: car
mets en fait, pour l'avoir vû plus d'u-
e fois, qu'un seul de ces hommes vaut
ieux que dix des plus vaillans de l'Eu-
pe. Comme ils sont braves, determinez
intrepides, il n'y a ny fatigues, ny dan-
rs qui les arrestent dans leurs cour-
s; & dans les combats ils ne songent
'aux ennemis & à la victoire; tout
la pourtant dans l'espoir du gain, &
mais en veuë de la gloire. Ils n'ont
oint de païs certain, leur patrie est
r tout où ils trouvent dequoy s'en-
chir; leur valeur est leur heritage. Ils
nt tout à fait singuliers dans leur pie-
; car ils prient Dieu avec autant de
evotion, lors qu'ils vont ravir le bien

Forces des Rois de France & d'Angleterre dans l'Amerique.

Caractere des Avanturiers en general.

d'autruy, que s'ils le prioient de conserver le leur. Ce qu'il y a de plus precieux dans le monde ne leur coûte qu'à prendre, & quand ils l'ont pris, ils pensent qu'il leur appartient legitimement, & l'employent ensuite aussi mal qu'ils l'ont acquis ; puis qu'ils prennent avec violence & répandent avec profusion.

Le succés de leurs entreprises semble justifier leur temerité, mais rien ne peut excuser leur barbarie ; & il seroit à souhaiter qu'ils fussent aussi exacts à garder les Loix qui reglent les autres hommes, qu'ils sont fideles à observer celles qu'ils font entr'eux. Cependant ils ne se peuvent souffrir quand ils sont miserables, & s'accommodent tres-bien lors qu'ils sont heureux. Ils s'abandonnent aussi volontiers au travail qu'aux plaisirs, également endurcis à l'un & sensibles à l'autre, passent en un moment dans les conditions les plus opposées : car on les voit tantost riches, tantost pauvres, tantost maistres, tantost esclaves, sans qu'ils se laissent abattre par leurs malheurs, ny qu'ils sçachent profiter de leur prosperité.

Voilà en general ce que l'on peut

ire des Avanturiers ; en particulier, oicy comme ils se gouvernent, & la aniere dont ils se sont servis, & se ervent encore aujourd'uy pour avoir es bâtimens ; ils s'associent quinze ou ingt ensemble, tous bien armez d'un usil, de quatre pieds de canon, tirant ne balle de seize à la livre, & ordi-airement d'un pistolet ou deux à la einture, tirant une balle de vingt à ingt-quatre à la livre, avec cela ils nt un bon sabre ou coutelas. Estant nsi associez, ils en choisissent un 'entr'eux pour chef, & s'embarquent ır un canot, qui est une petite nas-lle tout d'une piece, faite du tronc 'un arbre, qu'ils achetent ensemble, u celuy qui est le chef l'achete luy ul, à condition que le premier bâti-ient qu'ils prendront, sera à luy en ropre. Ils amassent quelques vivres our subsister de l'endroit d'où ils par-ent, jusqu'au lieu où ils sçavent en ouver, & ne portent pour toutes ardes qu'une chemise & un calçon, u au plus deux chemises. Ils partent onc dans cet équipage, & vont de-ant quelque riviere ou port Espagnol, où ils sçavent qu'il doit sortir des

Moyens que les Avanturiers trouvent pour avoir des vaisseaux & des vivres.

barques ; & si-tôt qu'ils en découvrent quelques-unes, ils sautent à bord, & s'en rendent les maistres. Ils n'en prennent gueres sans y trouver des vivres & des marchandises que les Espagnols negocient les uns entre les autres. Avec cecy, ils s'accommodent, & ils se vétent.

Si la barque n'est pas bien en état de naviger, ils la vont caréner sur quelque petite Isle, qu'ils nomment *Caye* ; & cependant ils gardent les Espagnols de la barque, pour leur ayder à ce faire : car ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. Pendant que les Espagnols sont occupez à racommoder la barque, ils se réjoüissent de ce qu'ils ont trouvé dedans, & en partagent les marchandises également. Si-tôt que la barque est en bon état, ils laissent aller les Espagnols, & retiennent les Esclaves, s'il y en a ; & s'il n'y en a point, ils retiennent un Espagnol pour faire la cuisine ; aprés ils assemblent leurs camarades, afin de fournir leur équipage & d'aller en course. Quand ils se trouvent au nombre qu'ils ont concerté de trente à quarante selon la grandeur de leur barque, il faut l'avitailler, & ils en

viennent

viennent encore à bout, ſans débourcer d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux, où il y a des Eſpagnols, qui ont des parcs pleins de porcs, qu'ils nomment *Coraux* : ils les épient, les ſurprennent, & les forcent à leur apporter deux ou trois cens porcs gras, plus ou moins ſelon qu'ils en ont affaire; & s'ils le refuſent ils les pendent, aprés leur avoir fait ſouffrir mille cruautez.

Pendant que les uns ſalent & accommodent ces porcs, les autres amaſſent tout le bois & l'eau, qui leur eſt neceſſaire pendant le voyage. Tout cela eſtant fait, on convient d'une commune voix, devant quel Port on doit aller pour faire quelque entrepriſe; aprés qu'on eſt convenu, on fait un accord, qu'ils nomment Chaſſe-partie, où l'on regle ce qu'on doit donner au Capitaine, au Chirurgien & aux eſtropiez, chacun ſelon la grandeur de ſon mal. L'équipage depute quatre ou cinq des principaux avec le Chef ou Capitaine pour faire cet accord, qui contient les articles ſuivans.

Accord qu'ils font entr'eux & les conditions.

En cas que le bâtiment ſoit commun à tout l'équipage, on ſtipule ſi on le trouve bon, qu'ils donneront au Ca-

pitaine le premier bâtiment qui ſera pris, & ſon lot comme aux autres ; mais ſi ce bâtiment appartient au Capitaine, on ſpecifie qu'il aura le premier qui ſera pris avec deux lots, & ſera obligé d'en brûler un des deux, ſçavoir celuy qu'il monte, s'il ne ſe trouve pas ſi bon que celuy qu'on aura pris : & en cas que le bâtiment qui appartient à leur Chef ſoit perdu, l'Equipage ſera obligé de demeurer auſſi long-temps avec le Capitaine qu'il faudra pour en avoir un autre. Voicy les conventions de cet accord.

Le Chirurgien a deux cens écus pour ſon coffre de medicamens, ſoit qu'on faſſe priſe ou non : & outre cela, en cas qu'on faſſe priſe, un lot comme les autres. Si on ne le ſatisfait pas en argent, on luy donne deux Eſclaves.

Pour les autres Officiers, ils ſont tous également partagez, à moins que quelqu'un ne ſe ſoit ſignalé : en ce cas on luy donne d'un commun conſentement une recompence.

Celuy qui découvre la priſe, qu'on fait, a cent écus.

Pour la perte d'un œil, cent écus ou un Eſclave.

Pour la perte des deux, six cens écus ou six Esclaves.

Pour la perte de la main droite ou du bras droit, deux cens écus ou deux Esclaves.

Pour la perte des deux, six cens écus ou six Esclaves.

Pour la perte d'un doigt ou d'un orteil, cent écus ou un Esclave.

Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cens écus ou deux Esclaves.

Pour la perte des deux, six cens écus ou six Esclaves.

Lors que quelqu'un a une playe dans le corps, qui l'oblige de porter une canulle, on luy donne deux cens écus ou deux Esclaves.

Si quelqu'un n'a pas perdu entierement un membre, & qu'il soit simplement privé de l'action, il ne laisse pas d'estre recompensé, comme s'il l'avoit perdu tout à fait ; ajoûtez à cela, que c'est au choix des estropiez de prendre de l'argent ou des Esclaves, pourveu qu'il y en ait.

Cette Chasse-partie estant ainsi faite, elle est signée des Capitaines & des Deputez qui en sont convenus au nom de l'Equipage : Aprés tous ceux de

l'Equipage s'associent deux à deux, afin de se solliciter l'un l'autre, en cas qu'ils fussent blessez ou tombassent malades. Pour cet effet, ils se passent un écrit sous seing privé, en forme de testament, ou s'il arrive que l'un des deux meure, il laisse à l'autre pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toûjours entr'eux, & quelquefois aussi ce n'est que pour le voyage.

Leur maniere de tester.

Tout estant ainsi disposé, nos Avanturiers partent : les Costes qu'ils frequentent ordinairement sont celles de *Caraco*, de *Cartagene*, de *Nicaragüe* &c. lesquelles ont plusieurs Ports où il vient souvent des navires Espagnols. A *Caraco*, les Ports où ils attendent l'occasion sont *Comana*, *Comanagote*, *Coro* & *Macaraïbo*. A *Cartagene*, *la Rancheria*, *sainte Marthe* & *Portobello*; & à la Côte de *Nicaragne*, l'entrée du *Lagon* du mesme nom. A celle de *Campesche* la ville du mesme nom. Pour les *Honduras*, il n'y a qu'une saison de l'année, où l'on vient attendre la patache : mais comme cela est peu seur, on n'y va que rarement. A l'Isle de *Cuba*, la ville de *saint Jago* &

Côtes qu'ils frequentent.

celle de *ſaint Chriſtophe de Havana*, où il entre fort ſouvent des bâtimens. Les plus riches priſes qui ſe faſſent en ces endroits, ſont les bâtimens qui viennent de la neuve Eſpagne par Maracaïbo où ils vont achepter du Cacao, qui eſt la ſemence de quoy ſe fait le Chocolat. Si on les prend en allant, ils ont de l'argent ; ſi en revenant ils ſont chargez de Cacao. On les épie à la ſortie du *Cap de ſaint Antoine* & de celuy de *Catoche*, ou au *Cap de Co-rientes*, qu'ils ſont toûjours obligez de venir reconnoiſtre.

Pour les priſes qu'on fait à la côte de *Caraco*, ce ſont des bâtimens qui viennent d'Eſpagne, chargez de toutes ſortes de dentelles & d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au ſortir de *Havana* ſont des bâtimens chargez d'argent & de marchandiſes pour l'Eſpagne, comme cuirs, bois de Campeſche, Cacao & Tabac. Ceux qui partent de Cartagene ſont ordinairement des vaiſſeaux qui vont negocier en pluſieurs petites places, où ceux de la Flote d'Eſpagne ne touchent point. Quand les Avanturiers ſont en mer,

Maniere dont ils vivent entr'eux.

ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres. Tant qu'ils ont dequoy boire & manger, ils ne s'appellent que freres, chacun fait son devoir sans murmurer, & sans dire j'en fais plus que celuy-là. Le matin sur les dix heures, le Cuisinier met la chaudiere sur le feu pour cuire de la viande salée, dans l'eau douce, & si on en est court, dans l'eau de mer: En mesme temps il fait boüillir du gros mil battu qui devient épais, comme du ris cuit, il leve la graisse de dessus la chaudiere à la viande pour mettre dans ce mil; & aprés que cela est fait, il sert le tout dans des plats, où l'Equipage s'assemble, au nombre de sept à chaque plat. Le Capitaine & le Cuisinier sont içy sujets au mesme inconvenient, qui est, que s'il arrivoit que le Cuisinier eust fait son plat meilleur que les autres, le premier venu le prend, & met le sien qui est moindre à la place. Il en est de mesme du Cuisinier; malgré cela, un Capitaine Avanturier sera mieux obeï qu'aucun Capitaine de guerre, sur un navire du Roy. On fait ordinairement deux repas par jour sur ces vaisseaux, quand

on a assez de vivres, & quand on n'en a pas suffisamment, on n'en fait qu'un. On y prie Dieu lors qu'on est prest à faire le repas : les François comme Catholiques chantent le Cantique de Zacharie, le *Magnificat* & le *Miserere*. Les Anglois comme Pretendus Reformez lisent un Chapitre de la Bible ou du nouveau Testament, & chantent des Pseaumes.

Ce qu'ils font à la découverte d'un vaisseau.

Lors qu'on découvre quelque vaisseau, on luy donne aussi-tôt la chasse, pour le reconnoistre : on dispose le canon, chacun prepare ses armes & sa poudre : car chacun, comme j'ay déja dit, a ses armes & sa poudre, dont il est le maistre & le gardien. Quant à la poudre qui sert pour le canon, lors qu'on est obligé d'en acheter, cela est pris sur le commun, quelquefois le Capitaine l'avance, & si on l'a prise dans quelque vaisseau ennemy, l'Equipage est exempt d'en rien payer. Lors donc qu'on découvre quelque vaisseau, s'il est Espagnol, aussi-tost on fait la priere comme dans la plus juste guerre du monde, & on demande à Dieu avec ardeur d'avoir la victoire, & qu'il puisse trouver de l'argent dans ce

vaisseau ; aprés cela chacun se couche le ventre sur le tillac, & il n'y a que l'homme qui conduit le vaisseau qui soit debout, & qui agisse avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles ; & de cette maniere on se met à bord, du pauvre Espagnol, sans se mettre en peine, s'il tire ou non ; de sorte qu'en moins d'une heure, on voit un vaisseau changer de maistre.

Aprés que le navire est rendu, on songe à solliciter les blessez qui sont tant d'un costé que d'autre, à mettre les ennemis à terre ; & si le navire est riche & qu'il vaille la peine, on vient se rendre dans le lieu ordinaire de retraite, qui est aux Anglois l'Isle de la Jamaïque & aux François celle de la Tortuë. On met sur le vaisseau pris un tiers de l'Equipage, & personne n'a le privilege de commander à qui que ce soit d'y aller. On le peut encore moins faire de son propre chef, mais on tire au sort, & celuy sur lequel il tombe, quand il repugneroit d'y aller il ne pourroit pas s'en dispenser à moins que d'incommodité, auquel cas son Matelot ou son camarade associé est obligé de prendre sa place.

Quand

Quand on eſt arrivé au lieu de retraite, on paye les droits de la commiſſion au Gouverneur, & puis on ſepare le reſte, premierement on paye le Chirurgien, les eſtropiez & le Capitaine, s'il a debourcé quelque choſe pour l'Equipage. Tout cela eſtant fait, avant de rien partager, on oblige tout le monde de l'équipage d'apporter ce qu'ils auroient pû ſerrer juſqu'à la valeur de cinq ſols, & pour cela, on leur fait tous mettre la main ſur le nouveau Teſtament, & jurer de n'avoir rien détourné. Si quelqu'un eſtoit ſurpris en faiſant un faux ſerment, il perdroit ſon voyage, qui iroit au profit des autres, ou à faire un don à quelque Chapelle. Deplus on donne à chacun ſa part de l'argent monnoyé ; & pour celuy qui eſt fabriqué & les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant ; & l'argent qui en provient eſt encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes & des marchandiſes ; puis on diviſe l'équipage de dix en dix, ou de ſix en ſix, ſelon qu'il eſt plus ou moins grand. Aprés on fait autant de lots comme il y a de ſix ou de dix hommes, & chaque ſix ou dix don-

Comme ils diſpoſent de leur butin.

nent leurs marques à une perſonne qui ne les connoiſt point, qui les jette ſur chaque lot ; enſuite chaque lot eſt repartagé en autant de lots, comme il y a d'hommes.

Le butin eſtant ainſi ſeparé, le Capitaine garde ſon navire, s'il veut. Perſonne ne retourne que cela ne ſoit conſumé, ce qui ne dure que tres-peu de temps : car parmy ces gens là, le jeu, la bonne chere, & toutes les autres débauches ne manquent point. J'ay veu de mon temps un miſerable Anglois qui donna cinq cens écus contant à une femme publique pour montrer ce que la pudeur oblige de cacher. Les François ne ſont pas plus ſages, car quelquefois ils en font bien autant. Et ce qui eſt extraordinaire, cet homme poſſedoit pour lors quinze cens écus, & trois mois aprés, il fut vendu pour trois ans, pour quarante chelins qu'il devoit dans un cabaret.

Avanturiers joüeurs. Hiſtoire à ce ſujet.

Il y a parmy eux de grands joüeurs. J'en rapporteray icy une Hiſtoire remarquable. Un nommé Vent-en-panne François de Nation, aſſez heureux s'il avoit eu de la conduite, eſtoit tellement adonné au jeu, qu'il avoit plu-

ſieurs fois joüé juſqu'à ſa chemiſe : ſi-
toſt qu'il ſe voyoit trois ou quatre
mille écus, il n'en étoit plus le maî-
tre, il joüoit ſans regle ny raiſon : un
jour il perdit tout ſon voyage, qui va-
loit environ cinq cens écus, & plus de
trois cens qu'il devoit à ſes Camara-
des, qui ne luy en vouloient plus prê-
ter. Il ſongea au moyen d'avoir de
l'argent pour joüer, il ſe mit à ſervir
les Joüeurs, à leur allumer des pipes,
à leur donner à boire, & en deux jours
de temps il gagna plus de cinquante
écus : En ſuite il recommença à joüer
avec cet argent, & gagna environ dou-
ze mil écus. Ayant payé ſes dettes il
réſolut de ne plus joüer, & s'embar-
qua ſur un Navire Anglois qui alloit à
la Barbade, & de là paſſoit en Angle-
terre. Eſtant arrivé à la Barbade il ſe
trouva avec un riche Juif, & ne pût
s'abſtenir de joüer, luy gagna treize
cens écus en argent monnoyé, cent mil
livres de ſucre qui étoient déja embar-
quées dans un Navire preſt à faire voi-
le pour l'Angleterre. Outre cela il luy
gagna un Moulin à ſucre, avec ſoixan-
te Eſclaves. Aprés que le Juif eut fait
cette perte, il le pria de luy vouloir

permettre d'aller querir encore quelque argent, qu'il avoit chez un amy; ce qu'il luy accorda, plus par envie de joüer, que par generosité. Le Juif revint aussi-tost avec quinze cens Jacobus d'or, qui le tenterent, & luy firent reperdre tout ce qu'il avoit gagné, qui valoit bien cent mil écus; & de plus, il perdit encore tout ce qu'il avoit, jusqu'à son habit, que le Juif luy rendit, & de quoy le reconduire à l'Isle de la Tortuë : car il perdit avec son argent l'envie d'aller en Angleterre. Etant de retour à la Tortuë, il retourna en course, où il gagna 6. ou 7000. écus. Monsieur d'Ogeron, qui pour lors y étoit Gouverneur, luy prit son argent, & l'envoya en France avec une Lettre de Change pour le recouvrer-là. Cet homme l'employa en Marchandises & repassa aux Isles, où il fut tué dans le voyage, leur vaisseau ayant esté attaqué par deux Fregattes Ostendoises de 24. à 30. pieces de Canon: Mais la valeur de soixante, tant Avanturiers que Boucaniers qui étoient dessus, les empescha de s'en rendre maistre.

Voila de la maniere que les Avanturiers passent leur vie; lors qu'ils n'ont

plus d'argent ils retournent en course, quelquefois à peine leur reste-t'il pour achepter de la poudre & du plomb, il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux Cabaretiers. Quand il vient un Navire de France, & qu'ils y trouvent le Vaisseau d'un Avanturier, son voyage est profitable, à cause de la dépense excessive de l'Avanturier, à qui rien ne coûte, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent, ny de credit; & pour lors il se rembarque sans en avoir aucun soucy, & delibere d'un lieu pour aller donner Carene au bâtiment.

Les lieux qu'ils ont peur cela sont à la bande du Zud de l'Isle de Cuba, dans de petites Isles que l'on nomme *les Cayes de Sud.* Ils mettent-là le Bâtiment à la coste, se divertissent, se remettent de toutes leurs débauches, & ne mangent que la chair de Tortuë, qui est tres-bonne, & qui leur fait sortir toutes les impuretez qu'ils pourroient avoir dans le corps: S'ils n'arrestent pas là, ils vont dans les Honduras, où ils trouvent tout à souhait; car ils ont des femmes Indiennes tant qu'ils en veulent; ou bien ils vont encore dans *Boca del Tauro*, à la

Coste de *Castilla del Oro*, ou dans l'Isle d'Or, à celle de *Cartagene*, de *S. Domingo*, à cent autres lieux trop longs à nommer, qu'on verra dans la Carte que j'ay faite, sur laquelle on pourra seurement naviger.

Aprés s'estre donc bien divertis, & avoir à loisir rétably leur bastiment & leur santé, ils se proposent un voyage de la maniere que je l'ay déja exprimé. Voilà ce qui se peut dire touchant les mœurs & la conduite des Avanturiers. Il ne reste plus qu'à parler de leurs actions en particulier, ce que je feray dans la suite le plus amplement qu'il me sera possible.

CHAPITRE II.

Histoire de deux Avanturiers.

PIERRE FRANC

Deuxiéme Avanturier.

CET Avanturier natif de Dunkerque, ayant monté un petit Brigantin avec vingt-six de ses Camarades, fut croiser devant *le Cap de la Vella*, afin d'attendre quelques Na-

vires Marchands qui devoient passer par là, venant de *Maracaïbo*, & allant à *Campèche* : Il y fut plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé, sans pouvoir rien prendre ; si bien que le peu de vivres qu'il avoit, étoit presque consommé, & son bastiment ruiné & incapable de tenir la mer.

Dessein de Pierre Franc Avanturier,

Se voyant dans cet état il fit une proposition assez resoluë à son Equipage, qui étoit d'aller à la *Riviere de la Hache*, où il y a une pêcherie de perles, nommée des Espagnols la *Rancheria*, où tous les ans ils viennent de Cartagene avec dix ou douze Barques pour pêcher des perles : Ces Barques sont accompagnées d'un Navire de guerre Espagnol, nommé *Armadilla*, qui porte ordinairement 24. pieces de canon, & deux cens hommes. Cette pêcherie de perles a accoûtumé de se faire depuis le mois d'Octobre, jusqu'au mois de Mars, à cause que pendant ce temps, les vents du Nord qui causent de grands courants, ne sont pas si forts. Chaque Barque de pêcheurs de perles a deux ou trois Esclaves qui plongent, pour pêcher les huitres où se trouvent les perles : ces Es-

claves noirs ne durent que tres-peu, pour le grand effort qu'ils font en plongeant, & demeurant quelquefois plus d'un quart-d'heure au fond de l'eau : ce qui fait que la plus grande partie ſont rompus, quoy qu'ils ayent des bandages pour les en garantir. Entre toutes les Barques, il y en a une qu'on nomme *la Capitana*, qui eſt ſuperieure à toutes les autres, qui ſont obligées de porter tous les ſoirs ce qu'elles ont pêché de perles ce meſme jour, afin qu'il ne ſe faſſe point de tromperie. Le Navire de guerre n'a autre ſoin que de les garder des invaſions des Avanturiers : C'étoit ces Barques que Pierre Franc avoit deſſein d'attaquer, & de ſe rendre maiſtre de la Capitana, meſme de l'enlever à la veuë des autres ; ce qui luy reuſſit aſſez bien, quoy que la fortune changeât bien-toſt aprés.

Barque perduë.

Le matin il approcha de cette petite Flotte, qui le voyant ſe mit ſur ſes gardes, jugeant bien que c'étoit un Eſcumeur de Mer : Mais comme il ſe tenoit toûjours au large, ils crurent qu'il n'oſoit approcher. Cependant on ne laiſſa pas d'envoyer de chaque Barque trois hommes de renfort ſur la

Capitana, ce que noſtre Avanturier remarqua : ſi bien que quand la nuit fut venuë, il l'alla attaquer, & dans une demie-heure s'en rendit le Maiſtre, avec perte de quatre hommes ; auſſitoſt le Navire de guerre fut à la Capitane luy donner ſecours, en cas qu'elle en eût beſoin.

Noſtre Avanturier ſe voyoit bien maiſtre de cette Barque, & de cinquante hommes qui étoient deſſus, dont une partie étoient morts ou bleſſez ; ſon bâtiment qui ne valoit guere étoit déja coulé bas, parce qu'ils ne le tenoient deſſus l'eau qu'à force de pompes ; Mais il ne voyoit gueres de moyen de pouvoir diſputer ſon bord encore une fois à ce Navire de guerre qui venoit ſur luy. Il ne luy reſtoit que 22. hommes dont il étoit du nombre. Il s'aviſa d'une feinte pour tâcher d'échaper ; la nuit eſtoit aſſez obſcure, & le vent tres-fort : Lors qu'il vit que le Navire de guerre approchoit, il fit mettre tous les Eſpagnols à bas, & leur défendit de rien dire ſur peine de la vie, commença à crier en Eſpagnol au Navire de guerre ; victoire, victoire, & qu'il avoit

Pierre Franc ſe rend Maître de la Capitane.

Comment il s'échape d'un Vaisseau de guerre, & en est pris à la fin.

pris le *Ladron* qui l'avoit voulu prendre; car c'est ainsi qu'ils nomment les Avanturiers. Le Navire de guerre entendant cette voix qui parloit fort bon Espagnol, accompagnée d'un hurlement, que nostre Avanturier fit faire à ses gens, qui crioient en Espagnol, *Victoria, Victoria*, crût veritablement que la Barque perliere avoit pris le Corsaire, se contenta de dire, que dés qu'il seroit jour il envoyroit querir ces Voleurs, & qu'il les falloit bien garder toute la nuit. Nostre Avanturier répondit qu'il n'avoit rien à craindre, & que ces gens avoient esté si braves, qu'ils avoient presque tout tué.

Le Navire de guerre fut satisfait de cela. Cependant nostre Avanturier travailla toute la nuit à s'échaper, & mit aussi-tost à la voile, le plus subtilement qu'il luy fut possible, de peur d'estre apperceu: Mais il ne fut pas à demie lieuë de la Flotte que le vent cessa, & qu'il fut pris du calme, qui le tint là jusqu'au lendemain, qu'estant apperceu des autres, ils mirent à la voile pour aller aprés luy; mais comme le calme estoit grand, ils ne pouvoient

pas avancer non plus que luy ; & il étoit déja beaucoup éloigné d'eux. Sur le soir le vent devint plus fort; nôtre Avanturier commença à faire de son mieux, & poussa à toutes voiles pour échaper : le Navire de guerre le poursuivit long-temps sans beaucoup gagner sur luy ; mais le vent redoublant, le Navire de guerre commença à mettre des voiles autant qu'il en pouvoit porter. Nostre Avanturier laissa toutes celles qu'il avoit, mais il n'en pouvoit pas soûtenir tant que l'autre ; car son grand mats tomba & cassa par la trop grande charge de son hunier. Tout cela ne luy fit pas perdre courage : Il avoit enfermé les Espagnols dans le fonds de calle, & cloüé les Escoutilles : Escoutille est une trape qui ferme les ouvertures des ponts d'un Navire. Il fit mettre ses gens en défence, croyant échaper à la faveur de la nuit ; mais le grand Navire l'approcha de si prés, qu'il fut contraint de composer ; ce qu'il fit, & ne se rendit qu'à condition qu'on luy donneroit quartier, à luy & à tous ses gens, & qu'on ne leur feroit pas porter de pierre, ny de chaux : car c'est la maniere

des Eſpagnols, lors qu'ils prennent de ces gens, de les tenir deux ou trois ans dans des Fortereſſes qu'on bâtit, où ils les font porter de la pierre ou de la chaux. Tout ce que Pierre Franc demanda luy fut accordé.

Si toſt que les Eſpagnols furent maîtres de nos Avanturiers, ils oublierent ce qu'ils leur avoient promis, & les vouloient tous paſſer au fil de l'épée; mais il s'en trouva de raiſonnables, qui dirent que c'étoit déroger pour un Eſpagnol, & faire affront à ſon Roy, de ne pas tenir ſa parole : ſi bien qu'on ſe contenta de les lier, & de les mettre au fond de calle, comme ils avoient mis les Eſpagnols dans la Barque perliere. Lors qu'ils furent arrivez à Cartagene, on mena les Avanturiers devant le Gouverneur, à qui quelques Eſpagnols paſſionnez repreſenterent qu'il faloit pendre ces gens-là, & qu'à la fin ils ſe rendroient les Maiſtres des Indes du Roy d'Eſpagne, & qu'ils avoient tué un Alferez qui valoit mieux que toute la France : Cependant le Gouverneur ſe contenta de les faire travailler au Baſtion de *S. Franciſco* de la ville de Cartagene aux Iſles d'Occident.

Aprés que nos Avanturiers eurent ſervi deux ans aux Eſpagnols de Manœuvres, ſans en recevoir pour tout payement qu'un peu de nourriture ; ils obtinrent enfin du Gouverneur, qu'on les envoyeroit en Eſpagne, où ſi-toſt qu'ils furent arrivez, ils chercherent l'occaſion de repaſſer en France, & delà dans l'Amerique, pour ſe faire payer par les Eſpagnols de leur ſalaire : ce qu'ils ont fait, font encore, & feront toûjours.

Quatre Avanturiers, menez devant le Gouverneur de Cartagene, ſervent deux ans les Eſpagnols, ſont envoyez en Eſpagne, & trouvent moyen de repaſſer en France.

Barthelemi III. Avanturier.

L'hiſtoire que je vais rapporter n'eſt pas moins tragique, ny moins digne de remarque que les precedentes. *Barthelemy*, Portugais de nation, arma une petite Barque à l'Iſle de la Jamaïque, qu'il monta luy-meſme. Il avoit trente hommes, & quatre petites pieces de canon, tirant chacune trois livres de balles. Eſtant ſorti du port de la Jamaïque avec un bon vent, & à deſſein d'aller croiſer devant le Cap de *Corientes*, qui eſt une pointe au Soroeſt de l'Iſle de *Cuba*, que les navires qui viennent de Caraco ou de Cartagene, & qui

veulent aller à Campesche, ou Neuve Espagne, ou Havana, viennent ordinairement reconnoistre. Il n'eut pas esté là long-temps, qu'il découvrit un Navire qui avoit assez belle apparence, & mesme d'estre trop fort pour luy. Il consulta son Equipage, pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire. Tous luy dirent qu'ils étoient resolus de faire ce qu'il voudroit, puis qu'il ne falloit point perdre d'occasion, & qu'il étoit impossible d'avoir quelque chose sans beaucoup risquer : Là dessus ils se preparerent tous, & donnerent la chasse à ce Navire, qui n'en fut pas fort allarmé, car il les attendoit.

Barthelemi découvre un Vaisseau, & luy donne la chasse.

Ordinairement quand les Navires Espagnols viennent là, ils sont toûjours sur leur garde, aussi bien que les navires de l'Europe, lors qu'ils passent le Cap S. Vincent, à cause des Turcs qui sont là à croiser.

Nostre Avanturier ne fut pas plûtost à la portée du canon de ce navire Espagnol, qu'il essuya toute sa volée, qui ne fit pas grand mal. Il n'y répondit rien, mais fut tout d'un coup à bord. Les Espagnols qui estoient forts, se défendirent si bien, qu'il fallut se battre

quelque temps. Mais comme les Avanturiers sont extrémement adroits à tirer, ils quitterent les costez du vaisseau, se mirent derriere, & commancerent à faire feu : ils ne tiroient jamais qu'ils ne vissent & qu'ils ne tuassent du monde ; si bien que dans quatre ou cinq heures ils rendirent l'Espagnol incapable de resister.

Quand ils virent les Espagnols ainsi affoiblis, ils tenterent une seconde fois de monter à bord ; ce qui leur reüssit, & se rendirent maistres du navire avec perte de dix hommes, & de quatre blessez seulement ; si bien qu'ils ne restoient plus que quinze hommes & le Chirurgien, pour gouverner ce navire qu'ils trouverent monté de vingt pieces de canon, & de soixante-dix hommes, dont il n'en restoit plus que quarante en vie, la plus grande partie estant blessez & hors de combat. Ils jetterent aussi-tost les morts dans la mer, & mirent les Espagnols sains & blessez dans leur Barque, qu'ils leur donnerent pour aller chez eux ; & aprés se mirent à raccommoder les cordages & les voiles, & à voir le butin qu'ils avoient fait. Ils trouverent la valeur de soixante & quin-

ze mille écus, & de cent vingt mille livres de Cacao, qui pouvoient encore valoir cinquante mille écus.

Aprés qu'ils eurent mis le navire en état de naviger, ils firent route pour l'Isle de la Jamaïque; mais un vent contraire, qui rendit le Courant de même, les obligea à relâcher au Cap de S. Antoine, qui est la pointe Occidentale de ladite Isle de Cuba, où ils prirent de l'eau, dont ils avoient besoin. Le mauvais temps passé, ils se remirent à la voile pour faire route.

Barthelemy rencontré par trois vaisseaux.

Estant un peu écartez de la terre, ils aperceurent trois navires qui leur donnoient la chasse; mais le leur extrémement chargé ne put pas les porter hors du danger. Il se trouva que ces navires estoient Espagnols, moitié armez en guerre, & moitié en marchandise, à qui il fallut que nostre Avanturier se rendist: & fut fait prisonnier luy & tous ses gens.

Pris & mené à Campéche, & mis en garde sur un vaisseau.

Comme il parloit naturellement Espagnol, il s'adressa au Capitaine du vaisseau sur lequel il estoit, dont il fut fort bien traitté, & mené avec tout son Equipage & son butin, en la ville de S. Francisco de Campesche, qui est une Ville

Ville maritime de la Peninſule de *Jucatum.*

Les Eſpagnols y eſtant arrivez, furent bien receus & viſitez des principaux de la Ville, Marchands & autres. Chacun felicita le Capitaine qui avoit fait cette belle priſe. Entre tous ceux qui venoient viſiter ce Capitaine, il y eut un Marchand qui reconnut Barthelemy, & qui le demanda au Capitaine dont il eſtoit le priſonnier. Ce Capitaine répondit qu'il ne le rendroit pas; l'autre luy repliqua que ce priſonnier eſtoit le plus grand ſcelerat du monde, ayant fait luy-ſeul plus de mal aux Eſpagnols, que tous les autres Avanturiers enſemble : car il eſtoit ſi cruel, qu'il avoit fait mourir martyrs pluſieurs Eſpagnols.

Lorſque le Marchand Eſpagnol vit que l'autre ne luy vouloit point donner ce priſonnier, il fut vers le Gouverneur, & luy dit que l'Avanturier qui avoit tant fait de mal aux Eſpagnols, eſtoit pris, mais que le Capitaine qui l'avoit entre les mains ne le vouloit pas donner. Le Gouverneur le demanda au nom du Roy, & le Capitaine fut obligé de livrer noſtre Avanturier, qui fut

mené devant le Gouverneur, où ce Capitaine qui l'avoit pris, voulut prier pour luy: mais cela n'empescha pas qu'on ne le mît prisonnier; & ne le croyant pas en seureté dans la Ville, à cause qu'il estoit subtil, on l'envoya sur un navire, les fers aux pieds & aux mains. Il fut là quelque temps sans sçavoir ce qu'on vouloit faire de luy: mais à la fin quelques Espagnols luy dirent que le Gouverneur avoit resolu de le faire pendre. Ce qui l'effraya tellement, qu'il imagina tous les moyens possibles pour échaper.

Il trouve le secret de rompre ses chaînes, & de se sauver.

Il trouva le secret de rompre ses fers, & prit deux gerres, qu'on nomme potiches, les boucha bien, & les attacha avec deux cordes à ses costez: de cette sorte il se laissa doucement couler à l'eau, aprés avoir tué la Sentinelle qui le gardoit: & comme la nuit estoit fort obscure, il eut le temps de nager jusques à terre, où estant arrivé, il s'alla cacher dans le bois. Il eut assez de prudence pour ne pas marcher dés qu'il fut à terre, de peur d'estre découvert: au contraire il monta une Riviere qui estoit bordée de haliers fort obscurs, & se cacha dans l'eau trois jours & trois

nuits durant, de peur que si on venoit à le chasser avec des chiens, selon la coûtume des Espagnols, ils n'eussent point de frais.

Comme il crût qu'il n'y avoit plus de danger, il alla un soir vers le bord de la Mer, marcha toute la nuit pour arriver à un lieu, dont il n'étoit qu'à trente lieuës; nommé le *Golphe de Triste*, où toute l'année il se rencontre des Avanturiers: cependant il ne pouvoit faire ce chemin par terre sans un grand peril, à cause qu'il faloit passer plusieurs rivieres à la nage, pleines de Crocodiles & de Requiems. Il estoit aussi en danger d'estre attaqué des bêtes sauvages. Quand il venoit pour passer une riviere, comme je viens de le dire, qui estoit perilleuse, il jettoit auparavant quantité de pierres, afin d'épouvanter ces animaux, & aprés il passoit. Il en passa plusieurs de cette maniere sans estre attaqué de ces monstres. Dans le milieu de son chemin il fut obligé de faire cinq ou six lieuës sur des arbres, sans mettre pied à terre. J'ay déja parlé de ces arbres, qui se nomment *Mangles*. Enfin il parvint en douze jours au Golfe de *Triste*, pen-

Incidens de sa fuite.

Son arrivée à Triste, & la rencôtre qu'il y fait.

dant lequel temps il ne mangea que des coquillages tout crus, qu'il rencontroit au bord de la mer. Il fut encore assez heureux, qu'arrivant à Triste il trouva des Avanturiers de sa connoissance, François & Anglois, à qui il conta tout ce qui luy estoit arrivé, & leur proposa que s'ils vouloient ils pourroient avoir un navire pour se monter & aller en course : car alors ils n'avoient point d'autres bâtimens que des Canots.

Il les exhorta donc de l'aider, & leur dit que pour cela il faloit aller dix à douze hommes dans un de leurs Canots, & de nuit le long de la coste, sans se faire découvrir, quoy qu'il n'y eust pas grand danger, parce que quand on verroit un Canot, on ne s'en étonneroit pas, veu qu'il y en avoit assez le long de la coste, qui peschoient; mais qu'il faloit bien prendre son temps pour ne pas manquer le coup, sur tout à present qu'il n'y avoit pas grand monde. Ce qui fut exactement observé de ceux à qui il fit cette proposition, lesquels pour cet effet se soûmirent & s'abandonnerent volontiers à sa conduite. Ils estoient treize en tout, en comptant nostre Avanturier, pour executer cette entreprise.

Ils vinrent environ au milieu de la nuit aborder ce vaiſſeau, d'où la Sentinelle demanda, *qui va là?* Noſtre Avanturier qui parloit fort bon Eſpagnol, répondit qu'ils eſtoient des leurs, venans de terre avec quelques marchandiſes qu'on leur avoit données à porter à bord, pour ne point payer de doüane. La Sentinelle, dans l'eſperance d'avoir ſa part du butin, ne fit point de bruit, & en laiſſa entrer trois ou quatre, qui la tuerent auſſi-toſt, & coururent à l'inſtant aux autres en faire autant, couperent le cable, & s'enfuirent avec le navire, où avant qu'il fuſt jour, ils eſtoient hors de la veuë de Campeche. Ils furent querir le reſte de leurs camarades, qui eſtoient demeurez à Triſte; & aprés ſe mirent en devoir de gagner la Jamaïque, afin d'armer ce vaiſſeau.

Il tente de nouveau la fortune.

Il prend un vaiſſeau qui perit.

Mais il ſemble que plus la fortune nous eſt contraire, plus elle ſe plaiſt à l'eſtre: car ces pauvres gens ſe rencontrerent à la bande du Zud de l'Iſle de Cuba, où ils furent pris d'un mauvais temps qui les jetta ſur des Recifs, qu'on nomme *les Iardins de l'Iſle de Pin*, où leur Bâtiment fut perdu ſans pouvoir

rien sauver. Cela leur causa une grande perte, car il estoit plus d'à moitié chargé de Cacao. Ce qu'ils purent faire fut de se sauver avec leurs Canots, & de gagner l'Isle de la Jamaïque, où aprés chacun chercha fortune. On envoya en Espagne ceux qui furent pris avec Barthelemy, accompagnez des mêmes gens qui les avoient arrestez, d'où on les vit bien-tost de retour à la Jamaïque.

Voilà quelle fut l'avanture de Barthelemy dans ce voyage. Il en eut depuis beaucoup d'autres, qui pourroient passer pour un Roman, si je les racontois. Enfin je l'ay vû mourir miserable avant de passer en Europe, comme je le feray voir dans la suite.

CHAPITRE III.

La vie & les actions du Capitaine Roc quatriéme Avanturier.

ROC, surnommé le Bresillian, est né à Groningue ville tres-celebre de la Frize Orientale, & faisant partie des Etats Generaux des Provinces

Unies des Pays-Bas : ses parens estoient Marchands de profession. Les Hollandois ayant pris le Bresil sur les Portugais, & s'en estant rendus paisibles possesseurs, les parens de Roc vendirent ce qu'ils avoient à leur païs, pour s'établir au Bresil, & y mener toute leur famille, dont Roc estoit du nombre, qui ne fut pas plûtost dans ce païs, qu'il s'appliqua à en apprendre les mœurs, & particulierement les langues, ant Indiennes que Portugaises, qu'il parle comme si elles luy estoient natu-elles.

Lorsque les Portugais ont repris le Bresil sur les Hollandois, plusieurs familles craignant que le gouvernement es Portugais ne fust plus rude à supporter que celuy de leur Nation, resolurent de tout quitter ; & Roc qui stoit déja un homme fait, ses parens stant morts, fut de ceux qui abandonerent le Bresil, & vinrent se retirer army les François dans les Isles Antiles, qui leur appartiennent, où les Hollandois trafiquoient beaucoup alors.

Il n'y fut pas long temps qu'il parla langue Françoise comme la sienne prore ; mais ne s'accommodant pas si bien

avec les François qu'il se l'estoit imaginé, il resolut de chercher ailleurs un lieu & une Nation qui luy fussent plus agreables.

Il passa de là à la Jamaïque avec les Anglois, dont la langue ne luy fut pas plus difficile à apprendre que l'avoient esté les autres. Il voulut éprouver la vie d'Avanturier, & s'embarqua à cette fin sur un vaisseau de ces gens-là, dont il fut fort bien receu. Les Anglois vivoient en fort bonne intelligence avec luy, & luy avec eux : si bien qu'il n'eut pas fait trois voyages comme simple compagnon de fortune, qu'un Equipage s'estant revolté contre son Capitaine, le prit pour chef, & luy donna une Barque ou Brigantin qu'il avoit.

Roc se fait Avanturier, prend un vaisseau Espagnol,

Roc eut le bonheur dans peu de jours de prendre un navire Espagnol assez riche, qu'il amena à la Jamaïque où il fut receu & traité comme Capitaine : depuis il a toûjours demeuré dans ce lieu là, & y demeure encore.

Il est si terrible, que les Espagnols ne le peuvent entendre nommer sans trembler. Il a l'air mâle, & le corps vigoureux, la taille mediocre, mais ferme & droite, le visage plus large que long

Portrait de Roc,

long; les fourcils & les yeux assez grands, le regard fier, & toutefois riant Il est adroit à manier toutes les armes dont se servent les Indiens & les Catholiques ; aussi habile à la chasse qu'à la pesche ; aussi bon Pilote que brave Soldat, & terriblement emporté dans la débauche. Il marche toûjours avec un sabre nud sur le bras ; & si par malheur quelqu'un luy conteste la moindre chose, il ne fait point de difficulté de le couper à moitié, ou de luy abattre la teste ; c'est pourquoy il est redoutable à toute la Jamaïque : & cependant on peut dire qu'on l'aime autant quand il est à jeun, qu'on le craint quand il a bû.

Roc redoutable & cruel aux Espagnols.

Il a une fort grande aversion pour les Espagnols ; aussi leur est-il si cruel, que quand il en prend, & qu'ils ne veulent pas dire où est leur argent, ou ce qu'il leur demande, il les tourmente de telle sorte, qu'ils en meurent. Beaucoup d'eux croyent qu'il est Espagnol, à cause qu'il parle fort bien leur langue. Ils disent que c'est un scelerat, qui s'est sauvé d'Espagne, & qui veut mal à la Nation. Lors qu'il équipe un vaisseau pour aller en course, il va or-

dinairement dans les parcs où ſont les Sangliers que les Eſpagnols y entretiennent ; & quand il prend des Eſpagnols qui ne veulent pas dire où ils ſont, il les fait mourir martyrs. Il a eu meſme la barbarie d'en attacher à un bâton, de les mettre ſur deux fourches, & de les faire tourner devant le feu, comme la viande que l'on mange rotie.

Il fait naufrage.

Un jour qu'il eſtoit au rivage de Campeſche, pour faire quelque priſe ſur les Eſpagnols, il fut agité d'une tempeſte qui jetta ſon Bâtiment à la coſte, & le mit en pieces. Il eut le temps neanmoins de ſe ſauver avec tout ſon monde, les armes, les munitions & de ſe refugier à terre, deſolé d'eſtre en païs ennemy, ſans avoir aucun lieu d'en ſortir. Cependant comme il n'eſtoit pas homme à ſe laiſſer abattre aux revers de la fortune, qui ſont aſſez ordinaires aux Avanturiers, il encouragea ſes gens, leur promit de les retirer de là & leur commanda de mettre toutes leurs armes en état, & de marcher vers le golfe de Triſte, où il eſperoit d'y trouver quelques-uns de ſes camarades. Enſuite Roc marchant à leur teſte, ils ne firent point de difficulté de prendre

le grand chemin, comme s'ils avoient esté des gens à ne rien craindre; & qu'ils eussent reduit tout le païs. Cependant quelques Indiens les ayant apperceus en avertirent les Espagnols, qui vinrent aprés eux au nombre de cent, tous bien montez & bien armez.

Quand Roc les vit, au lieu d'aprehender, il commença à se réjoüir, & dit à ceux qui l'accompagnoient, courage mes freres, nous avons faim: mais nous ferons bien-tost un bon repas; vous n'avez qu'à me suivre. Bien loin d'attendre les Espagnols, ou de les fuir, il alla au devant d'eux & les défit entierement, sans avoir perdu que deux de ses gens tuez & deux de blessez.

Combat & intrepidité de Roc.

Nos Avanturiers prirent assez de chevaux pour se monter, & achever le chemin qu'ils avoient à faire; ils trouverent mesme des vivres, du vin & de l'eau de vie que les Espagnols avoient apporté avec eux, ce qui les remit tout à fait, & leur donna assez de courage, pour se batre tout de nouveau, contre deux fois autant de monde, s'ils y avoient esté contraints.

Aprés donc s'estre bien rafraîchis, ils monterent à cheval & continuerent

leur route. Ayant ainsi marché deux jours, ils apperceurent d'assez loin une barque, proche du bord de la mer, elle appartenoit aux Espagnols qui estoient venus là couper du bois de Campesche, qui sert à la teinture. Nostre Avanturier fit cacher son monde, & fut luy sixiéme à pied, proche de la barque, pour la prendre; à cette fin il se cacha dans un hallier, où il passa la nuit, & le lendemain à la pointe du jour, lors que les Espagnols descendoient à terre dans leur canot pour aller couper du bois, nostre Avanturier les receut fort bien: mais non pas à leur souhait. Il s'empara incontinent de la barque, & fit venir ses gens. Il trouva dans cette barque fort peu de vivres; mais un paquet de sel d'environ deux cens livres pezant, dont il fit saler une partie des meilleurs chevaux aprés qu'on les eut tuez, en attendant qu'on trouvast d'autres vivres. Il donna encore aux Espagnols de la barque les chevaux qui luy restoient, leur disant. Allez, je ne vous fais point de tort, car ces chevaux valent mieux que vostre barque, outre que vous ne courez point risque d'estre noyez.

Il s'empare d'une barque.

Noſtre Avanturier eſtant remonté de bâtiment ne ſongea plus qu'à faire capture. Il avoit encore vingt-ſix hommes ſains, il alla devant la ville de Campeſche, voir s'il n'y pourroit rien prendre. Quand il y fut, il laiſſa ſon bâtiment au large & deſcendit avec huit hommes dans ſon canot, pour tâcher d'enlever quelque bâtiment; mais cela ne luy reuſſit pas: car il fut pris des Eſpagnols, & mené auſſi-toſt au Gouverneur avec ſes camarades, qui les voulut tous faire pendre.

Roc pris & l'invention qu'il trouva pour éviter la mort.

Roc qui eſtoit auſſi intrepide que ſubtil, s'aviſa d'une feinte pour intimider le Gouverneur, & empeſcher qu'il ne luy joüaſt quelque mauvais tour. Il y avoit fait connoiſſance avec un Eſclave, qu'il pria de luy rendre ſervice, luy promettant de le retirer d'eſclavage. Cet Eſclave entendant parler d'eſtre mis en liberté, luy promit tout ce qu'il voulut. Le Gouverneur ne te connoiſt point, luy dit Roc: dis luy que tu as eſté pris des Avanturiers avec ton Maiſtre, qu'ils t'ont mis à terre avec cette lettre pour luy apporter, & que pour cela on t'a donné la liberté: & aprés retourne t'en ſans parler à perſonne.

Il avoit écrit cette lettre, comme si elle venoit de quelque fameux Avanturier ; qui sceust que Roc estoit pris & menaçoit le Gouverneur, que s'il arrivoit mal à telle personne de leurs camarades qui estoit entre ses mains, il pouvoit s'assurer qu'autant d'Espagnols, qu'il prendroit, il ne leur donneroit point de quartier. A la verité cela intimida ce Gouverneur, qui fit reflexion sur ce que la ville de Campesche avoit déja esté prise par une troupe de ces gens là, & manqué une seconde fois à l'estre. C'est pourquoy il ne parla plus de pendre Roc, au contraire il le fit mieux traiter, & par la premiere occasion il l'envoya en Espagne, sans se douter que nostre Avanturier sceût la raison qui l'obligeoit à luy faire tant de graces.

On le mene en Espagne sur les Galions du Roy.

Roc fut donc ainsi embarqué sur la flotte des Galions du Roy d'Espagne, où il se fit aimer de tous les Espagnols. Les Capitaines luy representerent, que s'il vouloit servir le Roy d'Espagne, ils luy feroient donner tel employ qu'il souhaiteroit. Il dissimuloit sa pensée tant qu'il pouvoit, afin d'estre bien traité: & m'a dit luy-mesme qu'il gagna pen-

dant le voyage à cinq cens écus à peſcher : car il eſt fort adroit à harponner du poiſſon, ou à le tirer dans l'eau avec des fleches ; & comme les Eſpagnols qui negocient aux Indes ont beaucoup d'argent, & qu'ils ſont délicats ; ils ne font pas difficulté de donner vingt écus pour un poiſſon frais dans des lieux comme cela.

Dés que le Capitaine Roc fut arrivé en Eſpagne, il chercha d'abord l'occaſion d'aller en Angleterre, où delà il repaſſa bien-toſt à la Jamaïque, & y revint en meilleur équipage, qu'il n'en eſtoit party, hormis qu'il n'avoit point de bâtiment. Ceux qui avoient eſté pris avec luy, furent auſſi envoyez en Eſpagne, & bien traitez pendant le voyage à ſa conſideration, car il ne les abandonna point. Si-tôt qu'il fut de retour à la Jamaïque, il n'aſpira qu'à aller piller les Eſpagnols, ſur leſquels il a fait diverſes captures, qui luy ont fort bien reüſſi, quoy que la derniere ait eſté aſſez malheureuſe, mais non pas pour luy.

Il trouve le moyen de repaſſer à la Jamaïque.

Eſtant ſorti de la Jamaïque avec un Corſaire, il ſe rencontra encore avec deux François, dont le principal ſe nommoit

Nouvelle courſe de Roc.

Tributor, vieux Avanturier, & fort experimenté dans les courſes. Ces deux Avanturiers s'aſſocierent enſemble pour aller faire une deſcente ſur la Peninſule de *Iucatum*. Et pour prendre une ville, nommée *Merida*, Roc y ayant déja eſté, ſervoit de guide, bien qu'ils euſſent quelques priſonniers Eſpagnols qui les y conduiſoient auſſi. Cependant ils ne pûrent ſi bien prendre leurs precautions qu'ils ne fuſſent découverts avant de ſe mettre en chemin, par des Indiens qui en avertirent les Eſpagnols, & leur donnerent le temps de faire venir du monde de pluſieurs endroits, afin de défendre la place. De ſorte que quand nos Avanturiers y arriverent, on les receut d'une autre maniere qu'ils n'avoient prévû : & lors qu'ils ſe virent découverts, ils furent battus en queuë par les Eſpagnols, qui les taillerent preſque tous en pieces, & en firent beaucoup de priſonniers.

Entreprise de Roc découverte.

Le Capitaine Roc évita de l'eſtre, quoy qu'il ne fuſt pas celuy qui s'expoſaſt le moins : car il tiendroit à la plus grande lâcheté du monde, ſi un autre avoit tiré ou donné un coup avant luy : ou s'il n'avoit pas eſté le

dernier dans un combat où mesme il se verroit le plus foible ; estant toûjours plûtost prest à se faire tuer qu'à ceder. J'en puis parler certainement pour m'estre trouvé avec luy dans l'occasion : Enfin malgré tout cela, il s'est tiré de ce méchant pas : & son camarade Tributor qui estoit François, y est demeuré, avec presque tous ces gens. Voila ce qui s'est passé de plus memorable jusqu'à present dans la vie du Capitaine Roc.

Les Espagnols voyant d'une part qu'il leur estoit impossible de resister aux Avanturiers, dont ils recevoient tous les jours de nouvelles insultes, n'oserent presque plus naviger, & au lieu qu'auparavant ils avoient accoûtumé de mettre quatre navires en mer, ils n'en mettoient plus qu'un. D'autre part, les Avanturiers accoûtumez à ne vivre que de butin : voyant qu'ils ne prenoient plus tant de navires, commencerent à s'ennuyer, à s'associer plusieurs ensemble, à faire des descentes, & enfin à prendre & piller des petites villes & bourgades.

Avanturiers s'associent plusieurs ensemble, & pourquoy.

Le premier qui entreprit cela, fut un nommé *Loüis Scot*, Anglois de

nation, lequel avec ses associez prit la ville de saint Francisco de Campesche, la pilla, la mit à rançon ; & aprés l'avoir abandonnée, s'en retourna à la Jamaïque. Luy party, Mansweld y vint, & fit plusieurs descentes qui luy reüssirent. Un jour il équipa une flote avec laquelle il tenta de passer par le Royaume de la nouvelle Grenade, & delà à la mer du Sud, & en passant de piller la ville de Cartage dans le mesme Royaume ; mais il n'en pût venir à bout à cause de la dissention qui se mit entre ses gens, Anglois & François de nation. Ils estoient toûjours en contestation pour les vivres ; quand les uns en avoient, ils n'en vouloient point donner aux autres.

Je ne parle point icy de ces fameux Avâturiers qui ont esté autrefois dans l'Amerique, & qui y ont fait des progrés si surprenans, comme ce celebre Holandois, lequel prit une riche flote sur les Espagnols. L'on voit tout cela dans les Histoires qu'ont écrit divers Auteurs de l'Amerique. Je ne diray rien icy que ce que j'ay veu moymesme, & ce qui s'y est passé depuis vingt ans, & en quel état se trouvent presentement ces contrées.

David V. Avanturier.

Jean David Holandois de nation ; s'estant refugié à la Jamaïque, a fait de riches prises sur les Espagnols, & des actions assez hardies ; les places ordinaires où il alloit croiser, estoient la côte de *Caraco*, & celles de *Cartagene*, ou *Boca del Tauro*, à dessein d'attendre les navires qui passoient pour aller à *Nicarague.*

Un jour ayant manqué son coup, & long-temps battu la mer, sans avoir rien pris ; il resolut d'entreprendre une chose assez perilleuse avec son Equipage, qui estoit en tout de quatre-vingt-dix hommes : c'estoit d'aller dans le *Lagon de Nicarague*, & de piller la ville de *Grenada* qui est sur le bord de ce Lagon. Il avoit un Indien de ce pais qui luy promettoit de l'y mener, sans estre découvert ; son équipage fut toûjours prest à le suivre, & d'executer tout ce qu'il pourroit entreprendre.

Coup hardi de David quel en fut le succés.

Les choses en cet état, il entra dans la riviere avec son navire, où il monta jusqu'à l'entrée du Lagon, qui peut estre à trente lieuës du bord de la mer,

là il cacha ſon navire à l'abry de grands arbres qui ſont ſur le bord de l'eau, & mit quatre-vingt de ſes gens, dont il eſtoit du nombre, dans trois canots, & laiſſa dix hommes pour garder le vaiſſeau. Il partit avec ces canots, pour arriver à la ville ; & ſur le milieu de la nuit, il eſperoit de leur donner l'aſſaut, ce qui luy reüſſit. Car en approchant, une ſentinelle demanda qui c'eſtoit ? il répondit qu'ils eſtoient amis, & qu'ils venoient à la peſche. Deux des ſiens ſauterent auſſi-toſt à terre, & couperent la gorge à cette ſentinelle ; & comme le guide qu'ils avoient, ſçavoit fort bien ce païs, il ne manqua pas de les mener par un petit chemin couvert, droit à la ville, pendant qu'un autre Indien mena les canots à un lieu où ils devoient ſe raſſembler, & y porter le butin qu'ils feroient.

Lors qu'ils arriverent dans la ville, ils ſe ſeparerent, l'Indien fut fraper à la porte de quelques bourgeois, auſquels on fit ouvrir ; & les ſaiſiſſant d'abord à la gorge, on leur fit donner tout ce qu'ils avoient pour conſerver leur vie : Enſuite, on fut éveiller auſſi les Sacriſtains des principales Egliſes,

ausquels on prit les clefs, & on pilla toute l'argenterie qui estoit la plus portative.

Ce pillage sourd avoit déja bien duré deux heures, lors que quelques domestiques échappez des mains des Avanturiers, commencerent à sonner les cloches, à dire que l'ennemy estoit dans la ville & à crier aux armes. Les Avanturiers voyant cela porterent vîtement le butin qu'ils avoient déja fait, dans leurs canots, s'assemblerent & furent contraints de se retirer, sans pouvoir piller davantage : car les Espagnols les presserent de prés, sans toutefois leur avoir pû faire aucun mal ; au contraire, ils emmenerent encore quelques prisonniers avec eux, s'en retournerent de cette maniere à leur navire, & forcerent les prisonniers qu'ils avoient à leur apporter cinq cens vaches pour les ravitailler, afin de s'en retourner chez eux : ce que ces prisonniers firent, pour estre délivrez de ces gens. Les Espagnols les voulurent attaquer dans leur navire ; mais ils les contraignirent de se retirer à grands coups de canon.

Nos Avanturiers ne furent que huit jours dans ce voyage, dans lequel

temps ils partagerent leur butin, qu'ils trouverent se monter, tant en argent monnoyé, que rompu & quelques pierreries, à quarante mil écus, outre quelques meubles qu'ils avoient jettez dans leurs canots : car ils n'avoient pas le temps de choisir, mais prenoient tout ce qui se trouvoit sous leurs mains.

C'estoit à la verité une action bien hardie, d'aller si peu de monde quarante lieuës sur terre attaquer une ville, où il y avoit pour le moins huit cens hommes tous armez & capables de se défendre. Cet Avanturier ne tarda gueres à estre à la Jamaïque, où le butin fut bien-tôt consumé tant par le jeu que par les femmes & la bonne chere.

Un peu aprés ce mesme Avanturier, s'associa encore de deux ou trois autres, qui avoient tous leur équipage, pour aller croiser devant la ville de *saint Christophe de la Havana*, sur l'*Isle de Cuba*, afin d'y attendre la flote de neuve Espagne & en prendre quelque bon navire, mais elle entra sans qu'ils l'apperceussent, & se déroba à leur poursuite. Se voyant trompez dans leur attente ils prirent une petite ville

nommée *Saint Augustin de la Florida*: cette ville estant gardée par un Chasteau qui ne pût resister à leurs forces. Ils n'y firent pas grand butin ; car les habians de ce lieu sont fort pauvres.

CHAPITRE IV.

Histoire de l'Olonois, ~~quatriéme~~ 6 Avanturier.

L'Olonois François de Nation, est de Poitou, d'un lieu nommé les Sables d'Olone, dont il a retenu le nom, sous lequel on le connoist dans toute l'Amerique. Il quitta la France dés sa jeunesse, & s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un Habitant des Isles de l'Amerique, qui l'y emmena, & le fit servir trois ans en qualité d'Engagé.

L'Olonois habile Avanturier, mais malheureux.

Estant dans la servitude, il entendoit parler souvent des Boucaniers de la Coste de Saint Domingue. Cela le toucha tellement, que dés qu'il fut maistre de luy, il ne perdit pas la premiere occasion qu'il pût trouver pour y passer ; où étant arrivé, il se

mit à servir un Boucanier. Aprés il le devint luy-mesme, & des plus fameux.

Ayant mené cette vie quelque temps, il s'en ennuya, & voulut aller faire quelque course avec les Avanturiers François, qui se retiroient à la Tortuë. Il semble qu'il estoit destiné pour ce mestier, parce que dés son premier voyage il s'y monstra si adroit, qu'il surpassoit tous les autres en agilité, & en tout ce qui concernoit son occupation.

Il fit fort peu de voyages en qualité de Compagnon; car ses Camarades le prirent bien-tost pour Maistre, & luy donnerent un Bâtiment, avec lequel il fit quelques prises. Cependant il perdit tout, & Monsieur de la Place, pour lors Gouverneur de la Tortuë, luy donna un Bâtiment, avec lequel il ne fut pas plus heureux : car aprés en avoir fait quelques prises de peu de valeur, il le perdit encore; & outre cela eut le malheur d'estre pris des Espagnols, qui tuerent presque tout son monde, & le blesserent luy-mesme.

Il est défait par les Espagnols; stratagême dont il se sert pour échaper, & pour prendre un Vaisseau.

Pour sauver sa vie, il se barboüilla dans le sang & se mit parmy les morts; il

il y en eût quelques-uns d'épargnez que l'on mena prisonniers à Campesche. Aprés que les Espagnols furent partis, l'Olonois se retira d'avec les morts, & fut se laver à une Riviere, prit l'habit d'un Espagnol qui estoit mort, car ils s'étoient battus, & alla proche la Ville, où il trouva moyen de parler à quelques Esclaves, qu'il débaucha, & leur promit de les mettre en liberté, en cas qu'ils voulussent luy obeïr; ce qu'ils accepterent.

Ils prirent donc le Canot de leur Maistre, qu'ils amenerent en un lieu, où l'Olonois les attendoit, afin de s'embarquer & de se sauver. Cela leur réussit si bien, qu'en peu de jours ils furent à la Tortuë. Cependant les Espagnols croyoient l'avoir tué : car ils demanderent à ses Camarades, où il estoit? qui répondirent qu'il estoit mort, le croyant ainsi: Les Espagnols en firent un feu de joïe, tant ils étoient aises de s'estre deffaits d'un homme qui les tourmentoit sans cesse.

L'Olonois cependant avoit poursuivi son chemin, & étoit arrivé à l'Isle de la Tortuë, où il tint la promesse qu'il avoit faite aux Esclaves de les met-

tre en liberté, quoy qu'il euſt pû les vendre, s'il euſt eſté de mauvaiſe foy. Etant donc arrivé à la Tortuë, il ne ſongea qu'à ſe venger de la cruauté qu'il pretendoit que les Eſpagnols luy avoient faite, en maſſacrant des gens qui ſe ſauvoient d'un naufrage : outre que le deſir de faire fortune l'excitoit encore à ſonger de quelle maniere il pourroit avoir un autre bâtiment. Il reſolut d'aller à la coſte du Nord de l'Iſle de Cuba avec ſon Canot, devant un certain Port nommé *la Boca de Caravelas*, où il vient quantité de Barques de la *Havana*, ville Capitale de ladite Iſle, pour y charger des cuirs, ſucre, viande & tabac, & les porter à ladite Ville, afin d'avitailler les flotes qui y ſont, pour aller en Eſpagne.

Reſolution de l'Olonois pour ſe vanger.

Pour cela il chercha du monde qui voulût eſtre de ſon party, il trouva au nombre de vingt un hommes : & luy, c'étoit vingt-deux avec un Chirurgien. Ces gens ayant appreſté leurs armes, & pris des munitions autant qu'ils croyoient en avoir beſoin ; ou que la commodité le permettoit, s'embarquerent, & ſe rendirent en peu de jours à l'Iſle de Cuba, quoy que ce ne

fût pas avec tout le ſuccez qu'ils en eſperoient ; car ils furent bien-toſt découverts par quelques Canots de pêcheurs, dont ils en prirent un qui leur ſervit à s'élargir, dautant qu'ils étoient trop preſſez dans le premier. Si bien qu'ils ſe mirent onze dans chaque, & ſe retirerent avec ces deux Canots dans des petites Iſles qui ſont le long de cette Coſte, qu'on nomme *Bayes du Nord*.

Ils s'écarterent à quelque diſtance l'un de l'autre, afin de faire plûtoſt capture ; car chacun d'eux étoit aſſez fort pour ſe rendre maiſtre d'une de ces Barques, qui ne porte ordinairement que quinze ou ſeize hommes ſans armes. Ils furent là quelques mois, & ne purent rien prendre, quoy que ce fût dans le fort de la ſaiſon que ces Barques navigent.

Ayant donc eſté ainſi quelque temps, ils prirent un Canot de pêcheurs, qui leur dit qu'ils ſe mettoient bien en peril de demeurer à cette Coſte, & que l'on avoit connoiſſance d'eux, ce qui eſtoit cauſe que pas une Barque n'oſoit ſortir, ny entrer, & que les intereſſez dans le commerce avoient eſté ſe

plaindre au Gouverneur de la *Havana*, & le prier de donner remede à cela, en détruiſant *los Ladrones*; car c'eſt ainſi que les Eſpagnols les nomment.

Le Gouverneur de la Havana envoye une Fregate contre l'Olonois.

Le Gouverneur à ces plaintes avoit fait équiper une *Armadilla*, qui veut dire Fregatte legere, armée de dix pieces de canon, & de quatre-vingts hommes de la plus belle jeuneſſe & des plus vigoureux qui fuſſent à la *Havana*, qui jurerent en partant de ne faire aucun quartier. L'Olonois apprenant ces nouvelles commença à ſe réjoüir; & dit à ſes Camarades, bon mes freres, nous ſerons bien-toſt montez, & dans peu nous ferons capture. Ils furent bien-aiſes, ſe tinrent ſur leurs gardes, & peu de jours s'étoient paſſez qu'ils apperceurent le bâtiment.

A ſa veuë ils ſe cacherent, ne laiſſant pas de l'obſerver. Il vint moüiller dans une Riviere d'eau ſalée, que les Eſpagnols nomment *Efferra*, & les François *Efferre*. La nuit meſme nos Avanturiers reſolurent de l'attaquer: & à cet effet ils ramerent fort doucement le long de la terre à l'abry des arbres qui bordoient cette Riviere, & qui les cachoient. Le lendemain à la pointe du

jour ils commencerent à charger les Efpagnols des deux coftez, à coups de fufil. Eux qui faifoient bonne garde, leur rendirent auffi-toft, quoy qu'ils ne les viffent pas; car ils avoient rangé leurs Canots à terre fous les arbres qui les couvroient, & s'étoient retirez derriere leurs Canots qui leur fervoient de Gabions. Les Efpagnols tiroient à cartouches des deux coftez, & outre cela faifoient de grandes décharges de moufqueterie, fans toutefois tuer ny bleffer aucun des Avanturiers.

L'Olonois attaque la Fregate; évenement du combat.

Ce combat dura environ jufqu'à midy, fans que les Avanturiers receuffent aucun tort, & avoient au contraire, prefque tué & bleffé tous les Efpagnols qui faifoient déja mine de fe retirer de là, n'en pouvant plus. Quand les Avanturiers virent que leurs ennemis vouloient fe retirer, ils jugerent qu'ils étoient bien affoiblis; car ils voyoient couler le fang par les étancheres, qui font les égouts des Vaiffeaux. Ils mirent donc au plus vifte les Canots à l'eau, & furent tout d'un coup à bord, où les Efpagnols ne firent pas beaucoup de refiftance, & fe rendirent.

On les fit auffi-toft defcendre à bas,

& l'on tua tous ceux qui étoient blessez sur le tillac. Pendant ce carnage, un Esclave vint se jetter aux pieds de l'Olonois, & s'écria en Espagnol, *Senor Capitan, no mé Mateis yo os dire la verdad:* l'Olonois qui entendoit parfaitement bien l'Espagnol, crut qu'à ce mot de *verdad* il y avoit quelque mistere : il l'interrogea, mais cet Esclave tout tremblant ne luy pût jamais répondre, qu'il ne luy eût absolument promis quartier, ce qu'il fit, & l'Esclave commença à parler, & à dire; *Senor Capitan*, Monsieur le Gouverneur de la Havana ne doutant pas que cette Fregate armée comme elle l'étoit, ne fût capable de vaincre le plus fort de vos Vaisseaux, m'a mis dessus pour servir de Bourreau, & pour pendre tous les prisonniers que le Capitaine de ce Vaisseau prendroit, afin d'intimider de telle sorte vostre Nation, qu'elle n'ose approcher de cette coste que de loin.

L'Olonois à ces mots de Boureau & de pendre, devint comme furieux; & ce fut un bon-heur pour l'Esclave, de ce qu'il se donna le temps de luy dire: *Je te donne quartier : car je te l'ay promis, & mesme la liberté*; & il fit

ouvrir l'Ecoutille, par laquelle il commanda aux Eſpagnols de monter un à un : & à meſure qu'ils montoient, il leur coupoit la teſte avec ſon ſabre. Il fit cela ſeul & juſques au dernier, qu'il garda en vie, & luy donna une lettre pour rendre au Gouverneur de la Havana, dans laquelle il luy mandoit, qu'il avoit fait de ſes gens ce qu'il avoit ordonné qu'on fiſt de luy & des ſiens ; qu'il eſtoit fort aiſe que cet ordre vint de ſa part, & qu'il pouvoit s'aſſurer qu'autant d'Eſpagnols qu'il prendroit, il leur feroit le meſme traitement, & que peut-eſtre il l'éprouveroit luy-meſme ; que pour luy il eſtoit reſolu de ſe tuer plûtoſt dans le beſoin, que de tomber entre leurs mains.

Terrible execution.

Le Gouverneur ſurpris à cette nouvelle, le fut encore davantage, quand il entendit dire que vingt-deux hommes avec deux Canots avoient fait ce coup. Cela l'irrita tellement, qu'il envoya ordre dans ce moment par tous les Ports des Indes, de pendre tous les priſonniers François ou Anglois, au lieu de les embarquer pour l'Eſpagne. Tout le peuple ayant appris cette nouvelle, députa quelqu'un pour repre-

Etonnement du Gouverneur.

ſenter au Gouverneur, que pour un Anglois, ou un François que les Eſpagnols prenoient, ces Nations en prenoient tous les jours cent des leurs, & qu'ils étoient obligez de naviger pour gagner leur vie, qui leur eſtoit plus chere que tout leur bien, à quoy ces gens en vouloient ſeulement, puis qu'ils leur donnoient quartier dans toutes les occaſions; que pour cette raiſon ils ſupplioient Monſieur le Gouverneur de ne pas executer en cela ſon deſſein. On a ſceu depuis cecy par des Eſpagnols que les Avanturiers ont pris.

L'Olonois ſe voyant remonté d'un nouveau Bâtiment, ne ſongea plus qu'à faire un bon équipage, & pour cet effet ſe rendit avec ſa priſe à la Tortuë, où il trouva un de ſes Camarades, nommé *Michel le Baſque*, qui avoit auſſi fait une capture conſiderable ſur les Eſpagnols, entre leſquels il y avoit deux François, qui ayant long-temps demeuré avec les Eſpagnols, & meſme eſtant mariez chez eux aux Indes, ſçavoient fort bien les routes de ces Côtes. Comme ils ſe voyoient deſtituez de tous leurs biens par la priſe du Vaiſſeau que le Baſque avoit fait, ils reſolu-
ren

rent de donner des avis aux Avanturiers, pour faire une descente en terre ferme, & surprendre par ce moyen quelques Villes Espagnoles : Ils s'adresserent pour cela à l'Olonois, qui les écouta, & resolut l'entreprise avec le Basque son ami qui y consentit. Aussitôt ils conclurent ensemble que l'un, sçavoir l'Olonois, seroit General de l'armée de mer, & que le Basque le seroit de celle de terre.

CHAPITRE V.

Descente de l'Olonois en terre ferme.

L'OLONOIS & le Basque estant ainsi convenus de ce qu'ils devoient faire, ne songerent plus qu'à assembler du monde ; & pour cela, firent sçavoir à tous les Avanturiers, qu'ils avoient un dessein considerable avec sureté d'un grand gain, & que ceux qui voudroient estre de la partie eussent à se rendre au plûtost à l'Isle de la *Tortuë*, ou à *Baya-ha*, à la bande du Nord de l'Isle Espagnole.

L'Olonois forme un nouveau dessein & une nouvelle flote.

L'Olonois avoit choisi ce lieu pour

donner carene à ſes bâtimens, & les fournir de vivres, à cauſe de la commodité de la chaſſe, tant aux Sangliers, qu'aux Taureaux. Dans peu il ſe vit fortifié de quatre cens hommes, avec leſquels il s'en alla à *Baya-ha*, attendre encore quelques Avanturiers, & ceux qui pourroient venir de la Tortuë dans l'intention de ſe joindre à ſa flote. Ainſi le rendez-vous eſtoit à *Baya-ha*, au Sud de l'Iſle Eſpagnole.

Cette flote compoſée de cinq à ſix petits bâtimens, dont le plus grand eſtoit celuy de l'Olonois Admiral qui portoit dix pieces de canon, mit à la voile; & ſans perdre de temps, fit route pour doubler la pointe de *l'Eſpada*, autrement dite *el Cabo del Engano*, qui eſt la pointe Orientale de l'Iſle Eſpagnole. Il ſemble que la fortune qui pouſſoit l'Olonois à cette entrepriſe luy voulût donner dés ce moment des marques de ſes faveurs, par deux bâtimens Eſpagnols qu'il prit, dont l'un eſtoit richement chargé, & tous deux plus grands que pas un des ſiens. Le plus grand qui eſtoit chargé de Cacao, fut envoyé par l'Olonois à l'Iſle de la Tortuë, pour y eſtre de-

Il prend deux bâtimens Eſpagnols.

chargé, & revenir se joindre au plûtôt à l'Isle de *Saone*, où il l'attendoit, & où il avoit pris l'autre bâtiment chargé de munitions de guerre pour la ville de saint Domingue.

Il envoye un navire plein de Cacao à la Tortuë, qui revient chargé d'Avanturiers.

Monsieur d'Ogeron qui gouvernoit pour lors l'Isle de la Tortuë voyant arriver cette riche prise qui valoit plus de cent quatre-vingt mille livres, fut fort joyeux, offrit d'abord ses magazins aux Avanturiers, pour mettre cette marchandise : & le navire qu'on nomma depuis la *Cacaoyere* fut bientôt prest à aller retrouver l'Olonois. Plusieurs personnes qui venoient de France dans le navire de M. d'Ogeron, voyant cela, eurent envie de faire aussi bien-tost leur fortune, & s'embarquerent sur ce vaisseau.

Monsieur d'Ogeron mesme avoit deux neveux jeunes, braves, & qui promettoient beaucoup, ayant fait leurs exercices en France, comme des gens de famille font ordinairement, l'un desquels est aujourdhuy Gouverneur de la Tortuë. Ces deux jeunes hommes voulurent aussi y aller ; si bien que le bâtiment ainsi chargé de monde, fut bien-tôt de retour auprés de l'Olo-

nois, qui se réjoüit de voir l'augmentation que recevoit sa flotte, au lieu de quelques blessez qu'il avoit renvoyez à la Tortuë; car ces bâtimens Espagnols ne s'estoient pas rendus sans bien disputer leur vie, avec les Avanturiers.

L'Olonois fait revuë de sa flote, état où elle se trouve.

L'Olonois avant que de partir fit reveuë de sa flote, & resolut de declarer son dessein à ses gens. Il monta la fregate qu'ils avoient prise, portant seize pieces de canon & six vingts hommes, & donna la sienne à son Vice-amiral nommé *Moïse Vauclin*, montée de dix pieces de canon & de quatre-vingt-dix hommes. Son Matelot monta l'autre, qu'ils nommerent la *Poudriere*, à cause de sa charge, qui n'estoit que de poudre, de munitions de guerre, & de quelque argent pour payer la garnison. Ce bâtiment portoit aussi dix pieces de canon & quatre-vingt-dix hommes, monté par A. du Puits qui estoit ce Matelot. Pierre le Picard avoit un brigantin avec quarante hommes. Moïse en montoit aussi un autre qui en avoit autant, & deux petites barques qui portoient chacun trente hommes; si bien que toute cette flote consistoit en sept vaisseaux & quatre

cens quarante hommes, tous bien armez chacun d'un bon fufil, de deux piſtolets & d'un bon ſabre. Ajoûtez à cela que le cœur ny l'adreſſe ne leur manquoit pas : ce qui paroiſtra dans l'entrepriſe que nos Avanturiers vont faire.

La Recruë de cette flotte ainſi faite, & les vaiſſeaux en état de naviger, 'Olonois découvrit ſon deſſein qui étoit l'aller à la ville de Maracaibo, dans la Province de *Venezuëla* ſciſe ſur le bord lu Lac du meſme nom, & de piller ous les bourgs qui ſont ſur le bord de e Lac ; & fit voir, qu'il eſtoit bien ondé pour cette entrepriſe, en monrant les deux guides François qu'il voit pour y reüſſir, dont l'un eſtoit ilote de *la Barre* qui eſt à l'entrée du ac de *Maracaibo.* Il n'y eut perſone qui n'acceptât cette propoſition, ne conſentît d'abord de le ſuivre, ils éterent meſme tous ſerment d'obeïr onctuellement à ſes ordres, ou d'eſtre ivez, aprés le voyage, de leur part du itin.

Auſſi-tôt on fit un accord, qu'on mme, comme j'ay déja dit, parmy gens là, *Chaſſe-partie* ; on mar-

qua ce que les Capitaines, les bleſſez & les guides, devoient avoir comme les autres, outre leur part ordinaire. Mais afin que le Lecteur puiſſe mieux ſuivre nos Avanturiers dans cette entrepriſe, je donneray la deſcription de *la Baye de Maracaibo*, & de toutes les places où elle a eſté executée.

Deſcription de la Baye & de la ville de Maracaibo.

Deſcription des lieux où va l'Olonois.

Cette Baye commence depuis le *Cap de ſaint Romain*, qui eſt entre le neuf & le dixiéme degré de Latitude Septentrionale, & finit au Cap de *Coquibacoa* qui eſt au neuviéme degré de la meſme Latitude. On le nomme ordinairement *Baya de Venezuela*, à cauſe de toute la Province qui eſt ainſi nommée; *petite Venize*, parce qu'elle eſt fort baſſe, & n'eſt garantie de l'inondation, que par des dunes, & par d'autres inventions de l'Art.

Cette Baye eſt ordinairement nommée des Avanturiers, *la Baye de Maracaibe* : car ils corrompent auſſi le nom propre de *Macaraibo*, en celuy de *Marecaye*. A dix ou douze lieuës au


CARTE de l'Emboucheure du Lac de Maracaye jusques a Gilbraltar scitué a la hauteur de puis dix degrez Jusques a vnze, trente minutes de latitude Septentrionnale 1686.
MER OCEANE
Montagnes de Gil Braltar
Montagne de Merida
Coro
Table
Pointe a Cabrites
Plantage de Cacao
Plantage de tabac
R. des Espines
Riuiere de Gilbraltar
Gilbraltar
Riuiere de Barbacoa
Baracoa
Maisons d'Indiens sur des Arbres
LAC DE MARECAYE
I. Borica
Vigie
I. de la vigia
LA VILE DE MARACAIBO ou Marecaye
Port de Marecaye
Cap de Saint Romain
Barre
I. des Ramiers
Baye de Venezuela
Rio de Indios
Cap Coquibacoa
Hato
Hato de la Crux
Terre d'Indiens non reduits
Auec Priuilege du Roy
Roussel scripsit

large vis à vis de cette baye, ſont les Iſles d'*Oruba & las Monges* : cette Iſle *d'Oruba* eſt peuplée d'Indiens, qui parlent fort bien Eſpagnol, & en eſtoient autrefois dépendans. Mais depuis que les Etats Generaux des Provinces unies, ſe ſont emparez des Iſles *de Caracao*, *Boudere & Oruba*, ils ſe ſont rendus maiſtres de ces Indiens, & ont mis des Gouverneurs ſur chacune de ces Iſles, leur laiſſant neanmoins la liberté de faire venir des Eccleſiaſtiques *de Coro*, ville voiſine, pour leur adminiſtrer les Sacremens, deux ou trois fois l'année.

Ces Iſles ne ſont point fertiles & ne rapportent que quelque méchans pâturages, qui ſervent à nourir des chevres & des chevaux, que ces Indiens ont en grand nombre, dont ils vendent les peaux pour s'entretenir. Les Holandois conſervent ces Iſles, ſeulement à cauſe qu'elles leur ſont utiles pour le commerce des Eſclaves, qu'ils font avec les Eſpagnols; & de peur que quelques-uns ne s'en emparent, ils y entretiennent garniſon.

La baye de *Venezuela*, peut donc avoir depuis ſon embouchûre juſqu'à

ſon fonds, douze à quatorze lieuës. Dans ce fonds, on y rencontre deux petites Iſles, chacune d'une lieuë de tour; entre leſquelles paſſe le grand Lac *de Macaraibo*, pour ſe décharger dans la mer : le courant duquel fait un canal entre ces Iſles, de la profondeur d'environ vingt-quatre à vingt-cinq palmes ; & s'affoibliſſant peu à peu, il entre dans la mer, où il forme un banc de ſable, que les Eſpagnols nomment *la Barre*. Il y a toûjours des Pilotes pour faire entrer les vaiſſeaux par deſſus cette Barre.

Sur une de ces petites Iſles on voit une vigie élevée, dont elle retient le nom, & ſur l'autre il y a un Fort; on nomme cela *l'Iſle des Ramiers* ; ce Fort eſt ſur le bord du Canal par où les navires entrent, ſans oſer en approcher que de la portée d'un piſtolet. L'entrée de ce Lac eſt comme une gorge qui s'élargit beaucoup ; car il a plus de trente lieuës de largeur, & plus de ſoixante de longueur. Il eſt composé de plus de ſoixante & dix rivieres, dont quelques-unes peuvent porter vaiſſeau. Tout le coſté du Levant de ce Lac, eſt terre baſſe, & preſque toû-

jours noyée, & qui cependant eſt fort fertile, mais mal-ſaine, à cauſe de l'humidité.

De ce meſme coſté, fort prés de ſon embouchûre, il y a un lieu nommé *Pointe de la Brite*, où l'on voit quantité de Ramiers, & pluſieurs habitations. Environ à vingt lieuës delà, eſt un lieu nommé *Barbacoa*, où l'on trouve des Indiens qui pêchent, qui ont leurs maiſons ſur des arbres, à cauſe que le païs eſt preſque toûjours inondé, & que les moucherons nommez *Moſquitos* incommodent trop.

A quelques lieuës delà, il y a un beau bourg nommé *Gil-bratar* bâti ſur le bord du Lac : proche de ce bourg, ſont quantité de belles habitations où l'on fait le tabac tant eſtimé en Eſpagne, qu'on nomme tabac de Macaraibo. L'on y fait auſſi quantité de cacao, c'eſt le meilleur & le plus excellent, qui croiſſe aux Indes du Roy d'Eſpagne. Il s'y fait auſſi aſſez de ſucre pour entretenir le païs, où il s'en conſume une grande quantité. Ce bourg a communication avec pluſieurs villes, qui ſont au delà de tres-grandes montagnes toûjours couvertes de neiges, qu'on nom-

me *Montes de Gilbratar.* La ville qui a le plus de commerce avec ce bourg, eſt *Merida*, dont le Gouverneur commande auſſi à ce bourg. On y met un Lieutenant.

Tout le païs d'autour eſt plat & arrouſé de tres-belles rivieres. Ce terroir produit les plus beaux arbres du monde. J'y ay veu des Cedres, que les Sauvages des Indes nomment *Acajoux*, du tronc deſquels on a fait des vaiſſeaux tout d'une piece, qui pourroient porter en mer vingt-cinq à trente tonneaux : Et ce qui eſt de plus beau & de plus commode, c'eſt que ces arbres ne ſont pas rares en ce païs-là. Il y a de toutes les eſpeces d'arbres qu'on trouve dans les Indes ; & les Eſpagnols ayant ſoin de les cultiver, ils fourniſſent toute l'année de diverſes ſortes de fruits, & autant qu'ils en ont beſoin. Le poiſſon & la viande n'y manquent non plus que toutes les autres choſes que la terre produit, & qui ſont neceſſaires à la vie des hommes. Tout ce qui eſt de plus incommode dans ce païs, c'eſt, qu'au temps des pluyes, l'air eſt mal-ſain & fiévreux ; auſſi n'y reſte-t'il que les gens

Arbres du tronc deſquels on peut faire des vaiſſeaux tout d'une piece.

de travail propres à cultiver la terre. Tous les Marchands se retirent ou à *Merida*, ou à *Maracaibo*.

A six lieuës de ce bourg, il y a une fort belle riviere, nommée *la Riviere des Espines*, qui peut porter des vaisseaux de cinquante tonneaux, plus de six lieuës avant dans les terres. Le païs d'autour n'est point different de celuy de *Gilbratar* : on y fait grande quantité de tabac ; les lieux plus éloignez sont noyez & pleins de tres grandes forests. Je n'y ay jamais esté ; mais un vieil Espagnol naturel du païs m'a raconté qu'il y avoit veu de certaines gens, dont on n'avoit jamais entendu parler, qui montoient aux arbres comme des chats, n'ayant aucun poil, mais une peau d'un brun jaunastre ; & que lors qu'on leur tiroit un coup de lance, ils sçavoient se ramasser de telle sorte, qu'on ne les pouvoit percer. Deplus, cet Espagnol disoit qu'ils estoient de forme humaine, & fort aspres à violer les femmes, quand ils pouvoient en attraper, & que quand ils tiennent des hommes, soit blancs ou noirs, ils les portent sur les arbres, & puis ils les jettent de haut en bas

Gens qui grimpent aux arbres comme des chats.

pour les tuer. Il me rapporta beaucoup d'autres particularitez qui me parurent si peu de choses, que je ne veux pas les reciter. Je me figure que ce sont de gros singes, & tout ce qui s'est dit cy-dessus me confirme dans cette pensée : & de plus, c'est que j'en ay beaucoup veu dans ce païs, mais aucuns de cette façon ny de si gros.

En faisant le tour de ce Lac, on trouve en sa partie plus que Meridionale, comme qui diroit au Sudest, dudit Lac, une nation d'Indiens qui ne sont point encore reduits, & que pour cet effet les Espagnols nomment *Indios bravos* : ce qui fait que les Espagnols n'ont aucun accez en ce païs, & ne le peuvent pas si bien découvrir. En venant vers l'Occident, on trouve une contrée fort seche & aride, qui ne produit que de petits arbres, lesquels à faute de nourriture ne croissent pas plus de dix à douze pieds de haut. Ce païs rapporte aussi quantité de figuiers d'Inde, qu'on nomme des *Raquettes & Torches* qui sont tres-dangereux à traverser, parce qu'ils ont des épines si subtiles, qu'elles percent au travers des habits qui ne sont en ce

païs que de toile ou de ſoye. Cependant les Eſpagnols ne laiſſent pas de s'accommoder à ce païs, qui eſt un pâturage propre pour des cabrits, moutons, bœufs & vaches, dont ils ont un tres-grand nombre. On y voit des hatos ou maiſons de campagne, où ils nourriſſent mille beſtes à cornes, deux ou trois fois autant de cabrits & de moutons. Ils ne profitent que des cuirs & du ſuif de ces animaux : car de la viande, on n'en tient aucun conte, à cauſe qu'il n'y a pas aſſez de monde pour la conſumer, quoy qu'elle ne s'y perde pas : car il y a une ſorte d'oyſeaux qui la mangent, qu'on nomme *Marchands*. Ces oyſeaux ont la figure d'une de nos poulles d'Inde, & ne ſont pas ſi gros. Oyſeaux appellez Marchands.

Me rencontrant dans ce païs, je fus le plus trompé du monde, j'en tuay ſix que j'apportay à nos gens, & croyois avoir fait grande capture, & que c'étoit des poullets d'Indes ; mais je fus mocqué, parce qu'on me fit remarquer qu'ils ne valoient rien & qu'ils ſentoient la charogne, ne vivant d'autre choſe que des beſtes que les Eſpagnols tuënt, dont ils laiſſent la vian-

de. Ils ſont ſi carnaciers qu'ils mangeroient un bœuf aſſez puiſſant en un jour à quatre ou cinq ; à meſure qu'ils mangent ils rejettent par derriere, ce qui fait connoiſtre qu'ils ont l'eſtomac fort chaud. S'ils ſçavent bien manger, auſſi ſçavent-ils bien jeûner : car ils demeureront huit jours perchez ſur un arbre ſans en bouger, & ſans rien prendre. Ils ſont ſi craintifs, que le moindre oyſeau gros comme un moineau les fait fuïr & changer de place : c'eſt pourquoy les Eſpagnols les ont nommez *Gallinaces*, donnant le nom de poulle à tout ce qui eſt craintif. Ces oyſeaux ſe rencontrent dans toutes les villes de la terre-ferme de l'Amerique & qui y font grand bien, nettoyans les fumiers de toute charogne & immondices capables de corrompre l'air.

Ville de Maraibo bâtie à la moderne.

Du meſme coſté, à ſix lieuës de l'embouchûre de ce Lac, on trouve la petite ville de *Maracaibo*, qui eſt tres-bien bâtie à la moderne, ſur le bord de l'eau, où il y a quantité de belles maiſons fort regulieres, & ornées de tres-beaux balcons qui regardent ſur ce Lac, qui paroît une mer, à cauſe de ſa vaſte étenduë. Cette ville peut avoir

quatre mille habitans, & huit cens hommes capables de porter les armes. Il y a un Gouverneur dépendant de *Caraco*. On y voit une grande Eglise Paroissiale, un Hospital, & quatre Convents tant d'hommes que de femmes, dont le plus beau est celuy des Cordeliers. Il y a là quantité de Barques de vingt-cinq à trente tonneaux, qui vont ramasser toutes les marchandises qui se font aux environs de ce Lac, & les apportent en cette Ville, afin de les charger sur les navires qui viennent d'Espagne pour les acheter.

Cette Ville est remplie de fameux Marchands & de Bourgeois tres-riches, qui ont leurs terres à Gilbratar, & ne se retirent là qu'à cause que ce lieu est plus sain que l'autre. Les Espagnols y bâtissent aussi des navires, qu'ils font negocier par toutes les Indes, & mesme en Espagne, la commodité du port y estant la meilleure du monde.

Voilà la description de Marecaye, où tendent nos Avanturiers, voyons maintenant ce qu'ils y vont faire.

L'Olonois d'accord avec ses gens, mit à la voile, & fut suivi de sa Flotte. Peu de jours aprés il arriva à l'Isle

L'Olonois arrive à l'Isle de Cuba.

d'*Aruba*, où il deſcendit à terre, & prit quelques rafraiſchiſſemens. Il en uſa ainſi, à cauſe qu'il ne vouloit pas arriver devant la barre du lac qu'à la pointe du jour, afin que n'eſtant point obligé à reſter là long-temps, les Eſpagnols n'euſſent pas le loiſir de ſe preparer. Le ſoir il leva l'ancre de l'Iſle d'*Aruba*, fit voile toute la nuit, & approcha à *la ſonde* juſques devant *la Barra*, où il fut aperceu de la Vigie, qui fit auſſi-toſt un ſignal au Fort, d'où l'on tira du canon pour avertir ceux de la Ville, que les ennemis eſtoient proche.

L'Olonois ne perdit point de temps, fit au plus viſte deſcendre ſon monde à terre, & Michel le Baſque ſe mit à la teſte pour les commander. L'Olonois qui ne manquoit point de courage, & qui vouloit partager le peril, y alla auſſi, & ſans prendre d'autres meſures, ils attaquerent ce Fort, qui n'eſtoit que de bons gabions faits de pieux & de terre, derriere leſquels les Eſpagnols avoient quatorze pieces de canon, & eſtoient deux cens cinquante hommes. Le combat fut rude, les deux partis eſtant fort opiniâtrez : mais comme les Avanturiers tiroient plus juſte que les Eſpagnols,

Attaque du Fort.

Espagnols, ils les avoient tellement affoiblis, qu'ils ne les purent empescher de gagner les embrasures, d'entrer dans le Fort, d'en massacrer une partie, & de faire l'autre prisonniere.

Aussi-tost que ces gabions furent gagnez, l'Olonois les fit abattre, & encloüer le canon, & fut à Maracaibo sans perdre de temps; mais auparavant qu'il y arrivast, quoy qu'il n'y eust que six lieuës, les Espagnols sçachant que leur Fort n'estoit pas capable de resister, avoient, au premier coup de canon qu'ils oüirent, embarqué le meilleur de leurs hardes, leur or & leur argent, & s'estoient sauvez à *Gilbratar*, ne croyant pas que les Avanturiers les poursuivroient jusques là; ou s'imaginant du moins qu'ils s'arresteroient à piller ce qui restoit dans la Ville: ce qui arriva, car l'Olonois estant venu à *Marecaye*, & n'y trouvant que des magazins pleins de marchandises, & des caves remplies de toutes sortes de bons vins, il s'amusa à faire bonne chere luy & tous ses gens, & à aller en party autour de la Ville: mais il ne fit pas grand butin, il ne prit que quantité de pauvres gens qui n'avoient pas eu moyen de se sau-

Espagnols se sauvent à Gilbratar.

ver ſur l'eau, & qui leur dirent que les riches eſtoient à *Gilbratar*.

L'Olonois les pourſuit.

L'Olonois demeura quinze jours à *Marecaye*, & voyant qu'il ne faiſoit pas grand butin, il reſolut d'aller à *Gilbratar*; il avoit des priſonniers qui ſçavoient bien la route, & qui luy promettoient de l'y mener: mais ils l'avertirent que les Eſpagnols ſe ſeroient fortifiez: N'importe, dit-il, il y aura plus à prendre. Trois jours aprés ſon départ de Marecaye il arriva devant *Gilbratar*, où il y a un petit Fort en façon de terraſſe, ſur lequel on peut mettre ſix pieces en batterie de front: mais les Eſpagnols avoient fait des gabions le long du rivage, & s'eſtoient retranchez derriere; ſi bien qu'ils ſe moquoient des Avantuiers, montroient ſeulement leurs pavillons de ſoye, & tiroient du canon.

Nonobſtant tout cela, l'Olonois mit ſon monde à terre, & chercha le moyen d'aller dans les bois, pour ſurprendre les Eſpagnols par derriere: mais ils y avoient remedié, ayant prévû tout ce qui leur pouvoit eſtre dangereux, & abattu quantité de tres grands arbres qui bouchoient toutes les avenuës; outre que tous les pays eſtoient preſque

noyez, en ſorte qu'on n'y pouvoit marcher, à moins que d'avoir de la bouë juſqu'aux genoux.

Quand l'Olonois vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de paſſer que par un chemin que les Eſpagnols leur avoient laiſſé, où ils pouvoient aller environ ſix de front : Courage, mes freres, dit-il, il faut avoir ces gens-là,ou perir;ſuivez-moy,& ſi j'y ſuccombe, ne vous ralentiſſez pas pour cela. A ces mots il fondit teſte baiſſée ſur les Eſpagnols, ſuivi de tous ſes gens,qui étoient auſſi braves que luy. Quand ils furent environ à la portée du piſtolet du retranchement des Eſpagnols, ils enfoncerent juſqu'au genoüil dans la vaſe, & les Eſpagnols commencerent à tirer ſur eux une batterie de vingt pieces de canon chargées à cartouches. A la verité il en tomba beaucoup, mais les dernieres paroles de ceux qui tomboient, c'eſtoit, *Courage, ne vous épouvantez pas, vous aurez la victoire.*

Brave reſolution de l'Olonois & des ſiens.

Ils pourſuivirent toûjours avec la même vigueur, & franchirent enfin le retranchement des Eſpagnols. J'oubliois à dire que pour le franchir plus facilement, ils avoient coupé des branches d'arbres, dont ils comblerent le che-

min ; & de cette maniere applaniſſant la voye, ils ſe firent un paſſage. Ayant forcé les Eſpagnols dans leur premier retranchement, ils les pouſſerent encore juſques dans un autre, où ils les reduiſirent à demander quartier. De ſix cens qu'ils eſtoient, il en demeura quatre cens de tuez ſur la place, & cent de bleſſez. Les Avanturiers perdirent de leur coſté cent hommes, tant tuez que bleſſez. Les Officiers Eſpagnols perirent preſque tous dans cette occaſion ; mais le plus ſignalé d'entr'eux fut le Gouverneur de *Merida*, grand Capitaine, qui avoit bien ſervi le Roy Catholique dans la Flandre. L'Olonois & le Baſque eurent le bonheur de n'eſtre point bleſſez, mais ils eurent le chagrin de perdre pluſieurs braves compagnons : ce qui fut cauſe que pour venger leur mort, ils firent un plus grand carnage des Eſpagnols qu'ils n'auroient fait.

Défaite des Eſpagnols.

Aprés que l'Olonois ſe vit ainſi victorieux, & eut donné ordre à tout, il ne ſongea plus qu'à faire amaſſer ce qui provenoit du pillage. Il ſe faiſoit des partis qui alloient aux environs de Gilbratar chercher l'or & l'argent que les Eſpagnols avoient caché dans les bois.

L'Olonois envoye ſes gens en parti, met Gilbratar

Quand on prenoit des prisonniers, on leur donnoit la gehenne pour leur faire confesser où estoient leurs tresors. L'Olonois n'estant pas encore content de cet avantage, eut dessein d'aller jusqu'à *Merida*, qui est à quarante lieuës de là par terre; mais comme il vit que ses gens n'estoient pas de son avis, il n'insista point davantage. & les prisonniers à rançon.

Les Avanturiers ayant demeuré là environ six semaines, & voyant qu'ils ne trouvoient plus rien à piller, resolurent de se retirer; ce qu'ils auroient esté obligez de faire tost ou tard, parce que la maladie commençoit à se messer parmi eux, à cause du mauvais air qu'exhaloient le sang répandu, & tous les corps morts, qui n'estoient qu'à demi enterrez; encore n'avoient-ils pris ce soin que pour ceux qui estoient trop prés d'eux, ayant laissé les autres en proye aux oyseaux & aux mouches.

Les soldats qui n'estoient pas bien gueris commencerent à avoir des fiévres, leurs playes se r'ouvrirent, & mouroient ainsi subitement. Cela determina l'Olonois à s'en aller plûtost; mais auparavant il fit sçavoir aux principaux prisonniers qu'il avoit, qu'ils

eussent à luy payer rançon pour ce Bourg, ou autrement qu'il alloit le reduire en cendres. Les Espagnols consulterent là-dessus, quelques-uns opinerent qu'il ne faloit rien payer, parce que cela accoûtumeroit ces gens à leur faire tous les jours de nouvelles hostilitez; les autres estoient d'un sentiment contraire. Pendant qu'ils contestoient ainsi entr'eux, l'Olonois fit embarquer ses gens & tout le butin, & aprés demanda la rançon du Bourg: mais voyant que les Espagnols n'avoient encore rien resolu, il fit mettre le feu aux quatre coins du Bourg, & en moins de six heures il fut consumé. Ensuite il dit aux prisonniers, que s'ils ne faisoient venir au plûtost leur rançon où il les alloit mener, qu'ils devoient s'attendre à recevoir un pareil traitement. Alors ils le prierent de laisser aller l'un d'eux pour traiter de cette affaire, & que cependant les autres demeureroient en ôtage auprés de luy; ce qu'il leur accorda facilement.

Il fait brûler Gilbratar.

Peu de jours aprés l'Olonois rentra dans *Marecaye*, où il fit commandement à ses prisonniers de luy faire apporter cinq cens Vaches grasses, afin de

ravitailler ſes vaiſſeaux : ce que les Eſpagnols firent promptement, croyant en eſtre quittes pour cela : mais ce fut bien autre choſe, quand il leur demanda encore la rançon de la Ville, & qu'il ne leur donna que huit jours pour la luy payer, à faute de quoy faire il jura de la reduire en cendres, comme il avoit fait Gilbratar.

Pendant que les Eſpagnols tâchoient d'amaſſer la rançon que l'Olonois demandoit pour leur Ville, les Avanturiers démoliſſoient les Egliſes, & en embarquoient les ornemens, les tableaux, les images, toutes les ſculptures, les cloches, juſqu'aux croix qui eſtoient ſur les Clochers, pour porter ſur l'Iſle de la Tortuë, afin d'y bâtir une Chapelle. Le temps que l'Olonois avoit donné aux Eſpagnols pour la rançon, n'eſtoit pas expiré, qu'ils l'apporterent, tant ils eſtoient ennuyez de voir ces gens-là chez eux.

Fait démolir les Egliſes de Marecaye, & emporter ce qu'il y avoit de plus beau à la Tortuë.

La rançon de la Ville eſtant receuë, & les Avanturiers ne ſçachant plus que prendre, que piller & que rompre, reſolurent enfin de ſortir & de s'en retourner : ce qu'ils firent, & dans peu de jours ils ſe rendirent à l'Iſle de la

Vache, où ils parlerent de ſeparer leur butin : mais comme tous n'en eſtoient pas d'accord, ils determinerent de le venir ſeparer aux *Gonayves* ſur l'Iſle Eſpagnole.

Les Avanturiers partagent leur butin.

Alors chacun s'aſſembla, l'Olonois & les Capitaines firent ſerment, ſelon la coûtume, qu'ils n'avoient rien détourné, mais au contraire qu'ils apportoient tout ſans reſerve, afin d'eſtre partagé aux Avanturiers qui avoient également riſqué leur vie pour cela. Le reſte de la Flotte, juſqu'aux garçons de quinze ans, furent obligez d'en faire de meſme.

Tout ayant eſté ainſi ramaſſé, on trouva qu'en comptant les joyaux, l'argent rompu, priſé à dix écus la livre, il y avoit deux cens ſoixante mille écus, ſans le pillage, qui en valoit bien encore cent mille, outre le degaſt, qui montoit à plus d'un million d'écus, tant en Egliſes ruinées, que meubles rompus, navires brûlez, & un autre chargé de Tabac, qu'ils avoient pris & emmené avec eux, que l'Olonois montoit, & qui valoit pour le moins cent mille livres.

Tout ce butin fut donc ainſi partagé, ayant pris auparavant ſur le total

les

les recompenses promises aux blessez, aux estropiez, & aux Chirurgiens. Les esclaves qui avoient esté pris, furent vendus à l'encan, & l'argent qui en provint fut encore partagé entre chaque équipage.

Aprés que l'Olonois eut donné ordre à tout, & qu'il vit qu'on estoit content, il fit voile & arriva à la Tortuë. Tant que cet argent dura, nos Avanturiers firent bonne chere; on ne voyoit parmy eux que danses, que festins, que réjoüissances, que protestations mutuelles d'amitié. Quelques-uns heureux au jeu, gagnerent encore de l'argent outre celuy qu'ils avoient, & furent en France, dans le dessein d'acheter quelques marchandises, afin de revenir negocier en ce pays, comme plusieurs qu'ils avoient vû beaucoup profiter sur leurs camarades, en leur vendant du vin & de l'eau de vie, que ces gens aiment passionnément, & pour quoy ils donneroient ce qu'ils ont de plus cher: si bien que les Cabaretiers & les femmes, par le travail de leurs mains, en eurent la meilleure part. Monsieur le Gouverneur en eut aussi la sienne, parce qu'il acheta la charge de Cacao, & le

Réjoüissance des Avanturiers.

vaiſſeau meſme que l'Olonois avoit pris, & le fit recharger de la meſme marchandiſe, qu'il envoya en France, ſur quoy il gagna cent vingt mille livres, tous frais faits; & ſans doute ce gain luy eſtoit mieux dû qu'à pas-un autre, à cauſe qu'il avoit riſqué tout ſon bien pour maintenir cette Colonie; & fait des pertes conſiderables. D'ailleurs il aimoit les honneſtes gens, les obligeoit ſans ceſſe, & ne les laiſſoit jamais manquer de rien.

CHAPITRE VI.

Nouveau deſſein de l'Olonois; ſon voyage aux Honduras; & ſa mort.

L'Olonois avoit fait un ſi grand butin, qu'il devoit eſtre ſatisfait, & enfin ſe retirer: cependant comme il eſtoit obligé de faire ſans ceſſe une forte dépenſe, qu'il ne poſſedoit aucun fonds, & que depuis long-temps il n'avoit point fait de priſe, il ſe trouva redevable de pluſieurs ſommes ſi conſiderables, que tout l'argent meſme qu'il

avoit apporté de Marecaye n'avoit pas ſuffi pour les payer. Afin de remedier à ce malheur, il reſolut une nouvelle entrepriſe, où il ſe flatoit de faire quelque choſe de plus avantageux qu'il n'avoit encore fait.

Il ſe declara à pluſieurs de ſes camarades, à qui il tardoit déja qu'il ne ſe preſentaſt une occaſion pour retourner, leur argent eſtant manqué, & ſe voyant reduits à l'ordinaire d'un habitant, qui eſt peu de choſe, ce qui n'accommodoit pas ces ſortes de gens-là accoûtumez à l'argent & à la bonne chere. Ils loüerent fort l'Olonois & ſon deſſein, & ne manquerent pas de le publier par tout. Cet argent qui eſtoit venu de Marecaye, avoit fait ouvrir les yeux à pluſieurs, de ſorte qu'un grand nombre d'habitans, qui n'avoient jamais planté que du Tabac, jetterent là le piquet, pour aller en courſe. Nouveau projet de l'Olonois.

Ainſi l'Olonois trouva beaucoup plus de monde qu'il n'avoit de Bâtimens. Il fit accommoder une grande Flûte qu'il avoit amenée de Marecaye, ſur laquelle il monta avec trois cens hommes, & encore trois cens qu'il mit dans cinq petits vaiſſeaux. Avec cet équipage il

fit voile à *Baya-ha*, lieu commode pour donner carene aux Bâtimens, & les ravitailler. L'Olonois ne fut là que trés-peu de temps, & l'on vit aussi-tost sa Flotte en état d'executer son dessein.

Il communique son dessein à sa Flotte.

Il le communiqua à tous ses gens, & leur montra un Indien né dans le lac de *Nicaragua*, où il vouloit aller & piller les Villes des environs. Il assura encore qu'on y trouveroit des richesses immenses, à cause que les Avanturiers n'y avoient jamais fait de grandes descentes; & ajoûta qu'ayant un bon guide, il ne manqueroit jamais à surprendre les Espagnols, & à trouver toutes leurs richesses, parce qu'il ne leur donneroit pas le temps de les emporter.

Tout le monde fut content de ce que l'Olonois avoit proposé, & on luy promit de luy obeïr & de le seconder dans toutes les occasions. Aprés on fit à l'ordinaire la Chasse-partie, dont tout le monde demeura d'accord. Ensuite l'Olonois mit à la voile avec toute sa Flotte, à qui il avoit donné rendez-vous, en cas que quelqu'un s'écartast, à *Mata-mano*, qui est à la bande du Zud de l'Isle de *Cuba*. L'Olonois avoit donné ce rendez-vous, à cause qu'en

ce lieu il y a quantité d'Espagnols qui peschent de la Tortuë. On nomme ces gens là *Vareurs* chez les François, & chez les Espagnols *Variadores.* L'Olonois alloit donc là pour prendre des Canots, à dessein d'y mettre son monde quand il seroit à l'embouchûre de la Riviere qui conduit au Laç de *Nicaragua*, afin de monter où les Bâtimens ne peuvent aller faute d'eau. Estant arrivé à *Mata-mano*, il vint fort aisément à bout de son dessein ; il prit tous les Canots de ces pauvres Pescheurs, qu'il mit dans ses vaisseaux, & de là fit route pour le Cap *Gracia-dios* en terre ferme. Le Lecteur peut voir ce trajet dans la Carte que j'en ay faite, qui est fort exacte. En faisant cours pour le Cap, ils furent pris du calme, & le Courant qui coule toûjours à l'Oüest, les fit dériver dans le Golfe des *Honduras*, où estant une fois, ils ne s'en purent retirer, quoy qu'ils fissent leur possible. Les petits Bâtimens estant maniables, bons voiliers, & pouvant mieux tenir le vent que celuy de l'Olonois, se seroient pû retirer : mais comme le Bâtiment de l'Olonois estoit le principal, ils furent obligez de l'attendre, parce qu'ils

ne pouvoient rien faire ſans luy.

Ils furent ainſi prés d'un mois à vouloir remonter, mais ce fut inutilement: car ce qu'ils gagnoient en deux jours, ils le reperdoient en une heure; & comme leurs Bâtimens n'eſtoient pas des mieux ravitaillez, ils furent contraints de relâcher dans le premier port, afin de chercher des vivres. Ils envoyerent leurs Canots avec quelques perſonnes qui avoient autrefois eſté à cette coſte. Ils monterent dans une Riviere, ſur le Bord de laquelle demeurent quelques Indiens, que les Avanturiers nomment *Grandes oreilles*, à cauſe qu'ils les ont extraordinaires.

Indiens à grandes oreilles, comment on traite avec eux.

Ces Indiens ſont reduits par les Eſpagnols, à qui ils obeïſſent comme tributaires, quoy qu'ils ſoient éloignez les uns des autres: cependant ceux-cy viennent tous les ans pour tirer le tribut de ces Indiens, & amenent un Preſtre qui leur vient adminiſtrer les Sacremens. Ils payent en Cacao, Poules, Pite, ou Maïs, enfin en ce qu'ils ont qui accommode les Eſpagnols, car ils ne poſſedent point d'argent. Il y a quelquefois des Eſpagnols qui viennent traiter avec eux. Ils leur apportent des

Bracelets de Raſſade, des Coûteaux, des Miroirs, des Eguilles, des Epingles, & changent toutes ces choſes contre du Cacao.

Nos Avanturiers ne cherchoient qu'à manger, & à cet effet pillerent toutes les habitations des Indiens, & prirent leur Maïs, qui eſt ce gros Millet qu'on nomme Blé de Turquie, toutes leurs Volailles ; non contens de cela, ils firent ravage, & chargerent leurs Canots de tout ce qu'ils purent prendre, & en ſuite joignirent leurs Bâtimens, où leurs Camarades les attendoient avec impatience.

Cecy ne ſuffiſoit pas pour tant de monde, cependant on le partagea à tous les Vaiſſeaux ſelon la quantité des perſonnes qui étoient dedans. Ils tinrent conſeil enſemble, ſçavoir s'ils devoient encore ſuivre leur chemin avec ce peu de vivre qu'ils avoient. Les plus experimentez trouverent à propos qu'on laiſſeroit paſſer cette ſaiſon, qui ne dure ordinairement que trois ou quatre mois, & que cependant il falloit piller tous les Villages & petites Villes qui étoient dans le Golfe des *Honduras*, appartenant aux Eſpagnols : chacun fut

Les Avanturiers tiennent conſeil de guerre, & prennent un Vaiſſeau.

de cet avis, on quitta la Riviere de *Zague*, & on fit voile le long de la Coste jusqu'à *Puerto Cavallo*, où cette Flotte arriva en peu de jours : ils trouverent-là un Navire Espagnol qui avoit 24. pieces de canon, & douze Berges qu'ils prirent ; mais les marchandises en étoient la plupart déchargées, & enlevées dans les terres ; si bien qu'ils n'en trouverent dedans que quelques-unes qui devoient rester au bord de la mer, pour traiter avec les Indiens de ce païs.

Le *Puerto Cavallo*, est un lieu où les Navires Espagnols qui negocient dans les *Honduras* viennent ordinairement moüiller ; & il y a des Magazins dans lesquels on met les marchandises qui descendent de la Province de *Guatimala* : comme de la Cochenille de l'Indigot, des Cuirs, de la Salsepareille, du Jalape & Mecoachan. L'Olonois avec son monde descendit à terre ; mais il n'y trouva aucune resistance, & les Magazins estoient sans marchandises ; il les brûla, prit quelques Espagnols à qui il fit donner la gêne, pour les faire confesser où étoit leur argent, ou celuy des autres, ou

L'Olonois brûle les Magazins Espagnols.

bien pour luy enſeigner le chemin, & où il y avoit du monde. Lors qu'ils ne répondoient rien à ce qu'il vouloit, il les tuoit miſerablement, les fendant avec ſon ſabre. Il fit ſouffrir à un Mulatre les plus cruels tourmens qui ſe puiſſent imaginer, & aprés le fit jetter pieds & mains liées, tout en vie dans la mer, afin de donner de la terreur à deux de ſes Camarades qui étoient preſens, auſquels il jura qu'il en feroit autant & davantage, s'ils ne luy montroient le chemin à *San Pedro*, petite Ville que l'Olonois vouloit prendre. Ces deux miſerables voyant leurs Camarades ainſi traitez, dirent qu'ils l'y meneroient. Il fit choix de monde pour venir avec luy, & envoya cependant quelques-uns de ſes Bâtimens croiſer, afin de voir s'ils ne prendroient rien. Il emmena environ 300. hommes avec luy, à qui il dit reſolument qu'en quelque occaſion que ce fût, il marcheroit à leur teſte; mais que le premier qui reculeroit, il le tueroit luy-meſme.

Il s'achemina donc avec ſes gens & ſes deux guides : mais il n'eut pas fait trois lieuës de chemin qu'il rencontra

Il rencontre une embuſcade.

une embuſcade d'Eſpagnols retranchez derriere quelques gabions qu'ils avoient fait dans l'embouchûre du chemin, qu'il eſtoit impoſſible d'éviter, à cauſe qu'on ne pouvoit paſſer dans les bois pour l'épaiſſeur des arbres, halliers & des épines: cependant l'Olonois ne s'épouventa pas, il tua premierement ſes deux guides, & aprés donna luy & ſes gens ſur les Eſpagnols avec tant d'impetuoſité & de force, qu'il les contraignit de prendre la fuite, non pas ſans laiſſer la plus grande partie de leurs gens ſur la place.

L'Olonois en fit beaucoup de priſonniers, ſans les bleſſez qu'il fit achever de tuer : Les priſonniers eurent la meſme deſtinée aprés avoir eſté interrogez, & qu'ils eurent dit que les Eſpagnols ayant ſceu par quelques Eſclaves qui s'étoient ſauvez, la deſcente des Avanturiers, avoient auſſi-toſt jugé qu'on les viendroit attaquer à Saint Pierre, & que pour ce ſujet ils s'étoient mis en déſenſe, & ajoûterent qu'outre cette embuſcade il y en avoit encore deux autres plus fortes à paſſer, avant d'arriver à la Ville : Il les interrogea tous ſeparément, & trouva qu'ils di-

soient la mesme chose ; ce qui l'obligea à s'en deffaire & à les massacrer, n'en gardant que deux ou trois, à qui il demanda s'il n'y avoit point moyen d'éviter ce chemin & d'en prendre un autre ? Ils répondirent que non. Il en fit attacher un à un arbre, à qui il ouvrit le ventre, & dit aux autres qu'il leur en feroit autant, s'ils ne luy enseignoient un autre chemin : Mais quand il vit qu'il n'y en avoit point, il resolut avec sa troupe de le suivre, & de se donner de garde de ces embuscades, autant qu'il seroit possible.

Cruauté de l'Olonois.

Ces miserables prisonniers cherchant à sauver leur vie, voulurent neantmoins luy enseigner un autre chemin ; mais il étoit si mauvais, qu'à peine y pouvoit-on passer, si bien qu'il resolut plûtost de prendre le grand chemin, où sur le soir il rencontra une autre embuscade, qui ne put non plus tenir que l'autre, & qui fut aussi bien traitée. Et les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner, jugerent qu'il valoit bien mieux joindre le gros, que de se faire tuer par des gens déterminez, comme ces Avanturiers ; C'est pourquoy ils lâcherent pied, & furent se retrancher

Fuite & retranchement des Espagnols.

dans la derniere embuſcade, environ à deux lieuës de la Ville.

L'Olonois & tout ſon monde, fatiguez du chemin, de la faim & de la ſoif qu'ils ſouffroient, ne pouvoient pas bien marcher, & furent obligez de coucher dans le bois, où ils firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain matin ils pourſuivirent leur chemin, & marcherent juſques à dix heures ſans rencontrer la derniere embuſcade, qui leur donna plus de peine à paſſer que les autres : Mais neantmoins ils s'en rendirent maiſtres, & tuerent la plus grande partie des Eſpagnols qui y étoient; ce qui donna courage à l'Olonois, qui dit à ſes gens, point de quartier, point de quartier, plus nous en tuerons icy, moins nous en trouverons à la Ville.

Peu de temps aprés ils commencerent à en approcher, ſe repoſerent un peu, mirent leurs armes bien en état, & preparerent leurs munitions : ſi bien qu'ils marcherent genereuſement dans le deſſein de l'emporter, ou d'y perir. Quand ils en furent proches, ils chercherent les moyens de paſſer par un autre lieu, que par le chemin où les Eſpagnols bien retranchez les attendoient,

mais il n'y en avoit aucun : car toute la ville estoit entourée de Raquettes & de Torches épineuses, en sorte qu'il estoit impossible d'y passer, particulierement pour des gens qui étoient nuds pieds, & qui n'avoient qu'une chemise & un calçon. Ces épines sont plus dangereuses à passer, que les plus petites pointes dont on se sert à l'armée pour gâter les pieds des chevaux, ou pour empescher les Soldats de monter à l'assaut.

L'Olonois attaque, force & deffait les Espagnols dans leurs derniers retranchemens.

L'Olonois se vit donc reduit avec ses gens à forcer les Espagnols, s'il vouloit estre maistre de la Ville, ou bien à s'en retourner sans rien entreprendre : ce qu'il n'avoit garde de faire. Il anima ses gens, & se mit à leur teste, dans le dessein de vaincre ou de perir. Si tost que les Espagnols bien retranchez derriere des gabions remplis de terre, où ils avoient du canon, virent ces gens, ils commencerent à le tirer sur eux, chargé à cartouches ; & aprés les avoir ainsi saluez, ils rechargerent à la faveur de leurs mousquets qu'ils tirerent aussi. L'Olonois & ses gens à cet abord se coucherent tous sur le ventre, si bien qu'ils virent faire

cette décharge sur eux sans qu'ils en receussent aucune incommodité : Et dans le moment qu'elle fut faite, ils commencerent la leur sur les Espagnols qu'on ne pouvoit presque découvrir : Mais aussi les Avanturiers qui n'avoient pas beaucoup de poudre, ne tiroient point qu'ils ne vissent quelqu'un.

Ce Combat dura environ quatre heures, & fut fort opiniastre, tant d'un costé que d'autre ; à la fin les Avanturiers se lasserent, & se resolurent à risquer & à donner sur les Espagnols, qui voyant cette grande resolution, furent épouvantez & lâcherent pied, où une grande quantité d'eux furent tuez. L'Olonois y perdit environ trente hommes, & en eut bien vingt de blessez. Cependant victorieux, il ne s'étonna point, au contraire il entreprit encore davantage ; car ayant esté environ quinze jours dans cette petite Ville, il proposa à ses gens d'aller querir du renfort au bord de la mer, & d'attaquer la ville de *Guatimale* : mais tous regarderent cela comme une temerité, vû qu'ils n'étoient en tout que 500. hommes ; & que cette Ville avoit

plus de quatre mille combattans, outre la longueur du chemin qu'il y avoit à faire.

L'Olonois voyant donc que personne n'étoit de son avis, se contenta de piller cette petite Ville de *S. Pedro*; mais il n'y fit pas grand butin, car les Habitans ne sont que de pauvres gens qui font de l'Indigot, qui est tout le commerce de ce païs. Si l'Olonois avoit voulu faire apporter cet Indigot, il y en avoit pour plus de quarante mille écus, mais il ne cherchoit que de l'argent. Ces gens ne voulant autre chose, ou des hardes à leur usage : car je les ay veu laisser quantité de Marchandises dont ils ne tenoient aucun compte, & qui leur auroient valu beaucoup. Cela vient de leur paresse, & de la repugnance qu'ils ont à rien faire les uns pour les autres. D'ailleurs, quand ils ont apporté de la Marchandise dans leur païs, on ne leur en veut pas donner ce qu'elle vaut; ce qui fait qu'ils negligent d'en apporter, & qu'il arrive, comme je l'ay veu plusieurs fois, que quand ils prennent un Bâtiment où il y en a, & dont ils ne se peuvent pas servir, ils la jettent & la gâtent, plûtost

L'Olonois prend & pille une Ville.

Ce que les Avanturiers recherchent dans le pillage.

que de la porter où ils la pourroient vendre. Voila pourquoy ils ne profitent pas tant qu'ils pourroient faire.

Principal soin des Espagnols quād on les attaque.

L'Olonois resta long-temps dans cette petite Ville, où il ne fit par grande chose, car les Espagnols ont toûjours la prévoyance de cacher ce qu'ils possedent de plus précieux, avant que de songer à se défendre, comme s'ils estoient assurez d'estre vaincus & de perdre. Quand l'Olonois fut prest à partir, il demanda aux prisonniers qui estoient entre ses mains, s'ils vouloient payer rançon pour leur Ville, qu'autrement il la brûleroit : Ils répondirent resolument qu'on leur avoit tout osté, qu'ainsi ils n'avoient plus rien à donner, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il luy plairoit, mais que pour eux ils n'étoient capables de rien. L'Olonois à cette réponse fit mettre le feu à la Ville, la laissa brûler, & se retira avec ses gens au bord de la mer ; où étant de retour, ceux qu'il avoit laissez ayant pris quelques Indiens, sceurent d'eux qu'on attendoit dans la grande Riviere de *Guatimale* une Hourque ; c'est un Navire de 7. à 800. tonneaux, qui vient ordinairement tous

tous les ans d'Eſpagne aux *Honduras*, pour apporter tout ce que la Province de *Guatimale* a beſoin ; cette Province n'ayant que tres-peu de communication avec les Gallions du Roy Catholique : Et pour cela quelques Marchands particuliers d'Eſpagne, ont obtenu du Roy & de la Maiſon des Indes, d'y pouvoir envoyer tous les ans un Bâtiment. Les Marchandiſes qui ſe portent-là, ſont, du Fer, de l'Acier, du Papier pour Imprimer ou Ecrire, du Vin, des Toiles, Draps fins, Soyries, du Saffran, & de l'Huille. Le retour eſt ordinairement, des Cuirs, de la Salſepareille, de l'Indigot, de la Cochenille, du Jalape, & du Mecoachan.

L'Olonois ayant appris cette nouvelle, alla ſe retirer ſur de petites Iſles qui ſont au fond du Golfe, & laiſſa deux Canots à l'embouchûre de la Riviere de *Guatimale*, pour épier quand ce Bâtiment viendroit, & chaque Equipage devoit y venir à ſon tour.

Deſſein de l'Olonois ſur un avis qu'on luy donne.

Lors que la Flotte de l'Olonois fut arrivée à ces petites Iſles, chaque Equipage ſe poſta ſur la ſienne, à qui chacun donna un nom tel qu'il voulut,

comme ils ont accoûtumé de faire en pareille occaſion ; en ſuite ayant deſagrée, c'eſt à dire, oſté tout l'appareil de leurs Vaiſſeaux pour les racommoder, une partie s'occupa à faire des filets pour pêcher. Il y a en ce lieu une grande quantité de Tortuës, que ces gens ſçavent prendre avec des filets, qu'ils nomment folles. Ils les font avec l'écorce d'un arbre qu'on appelle Mahot. Cette écorce eſt auſſi maniable que le chanvre, & on en feroit des cordages auſſi bons que ceux de chanvre, s'ils étoient travaillez de meſme.

Occupation des Avanturiers en attendant fortune.

L'Olonois & les ſiens s'étant ainſi retirez ſur ces Iſles, y paſſoient le temps aſſez doucement, en attendant qu'ils euſſent l'occaſion de remonter, c'eſt à dire, de ſortir du Golfe, où le courant eſtoit pour lors ſi fort, qu'ils étoient obligez d'y demeurer : Cependant tout leur employ eſtoit de pêcher de la Tortuë, qui leur ſervoit de nourriture. J'ay aſſez expliqué ce que c'eſt que Tortuë ; j'entens icy la franche, parce qu'on ne mange des autres que par grande neceſſité, à cauſe qu'elles ſont de mauvais gouſt, que les franches ſont excellentes, fort ſaines, pene-

trant tout le corps & n'y souffrant aucune impureté. De sorte que si quelqu'un estoit infecté du mal venerien; cela le purifieroit mieux que le Mercure. On en void quantité dans ces petites Isles, parce qu'il y a de grands fonds d'herbes, dont ces animaux vivent, & aussi à cause que le courant les y transporte, comme beaucoup d'autres choses qui n'ont point de vie. On trouve quelquefois sur le rivage de ces Isles, des choses que la mer y apporte de plus de quatre ou cinq cens lieuës, comme des Canots de la façon des Sauvages, nommez Aroagues, qui sont fort éloignez de là.

Souverain remede au plus grand mal.

Nos Avanturiers n'estant pas toûjours occupez, s'alloient quelquefois promener dans leurs canots vers les petites Isles de *Sambales*, qui tiennent presque à la peninsule de *Jucatum*, sur lesquelles on trouve de l'ambre gris aussi bon que celuy qu'on nous apporte d'Orient. Quelques Indiens tributaires des Espagnols l'y viennent pêcher pour leur revendre; & la maniere dont ils le pêchent, est telle: quand la mer a esté agitée d'une tempeste, c'est alors que l'ambre gris est jetté sur le riva-

Industrie de quelques Indiens à pêcher & à trouver l'ambre.

ge par l'agitation des vagues. Ces Indiens y viennent auſſi-tôt que la tourmente commence, afin de prevenir les oyſeaux, qui dés que le vent eſt appaiſé, ne manquent pas de chercher auſſi l'ambre & de le manger.

Ces gens vont contre le vent, juſqu'à ce qu'ils ayent l'odeur de l'ambre, lequel eſtant encore recent en exhale beaucoup ; quand ils ont l'odeur ils ne courent plus ſi fort, mais ils vont doucement juſqu'à ce qu'ils l'ayent perduë, & aprés retournent ſur leurs pas. Ayant marqué l'endroit, ils cherchent par tout dans le ſable ; quelquefois meſme les oyſeaux leur enſeignent en picquant où il eſt ; aprés qu'ils l'ont trouvé, ils l'amaſſent, l'emportent & ſe retirent ſur la peninſule de Jucatum, qui eſt leur païs naturel, où ils ont leurs habitations.

Le Lecteur ſera peut-eſtre bien-aiſe de voir la deſcription de cette Peninſule, d'autant plus que j'en ay une entiere connoiſſance, parce que j'y ay ſéjourné aſſez de temps pour y remarquer ce qu'il y a de plus curieux.

La Peninſule *de Jucatum* eſt ſcituée depuis le ſeiziéme degré de latitude

Septentrionale jusqu'au vingt-deux, depuis le golfe de *Ganajos* jusqu'au golfe de *Triste*, ayant sa situation Nordest & Sudoüest, duquel costé elle est attachée au Continent, & son autre pointe qui est au Nordest nommée *le cap Catoche*, où autrefois les Indiens ont eu de beaux édifices, comme il paroist encore par les ruines qu'on voit sur une petite Isle, qui est proche, nommée *Caya de Muieres*. Du côté de l'Oüest ou Ponant, les Espagnols y ont une belle ville nommée *Saint Francisco de Campesche*, & au milieu une autre nommée *Merida*, où il se fait un grand commerce avec les Indiens : & *Campesche* estant un Port de mer en a bien plus. Il y a eu beaucoup d'autres villes & bourgs sur cette Peninsule ; mais depuis que les Etrangers ont fait la guerre aux Espagnols dans ce païs, ils ont esté dépeuplez & sont venus à rien. Les Espagnols occupent la partie Occidentale, & les Indiens l'Orientale qui est du costé des *Honduras*.

Description d'une peninsule où arrestent les Avanturiers.

J'oubliois à dire l'étimologie de *Jucatum*, qui merite bien d'estre sceuë. La premiere fois que les Espagnols aborde-

rent en cette Peninſule, ils demanderent aux Indiens le nom du païs ; les Indiens qui ne les entendoient pas, leur répondirent, *Jucatum* qui ſignifie en leur langue, *Que dites-vous?* ce qui fit que les Eſpagnols l'appellerent *Jucatum*, ſoit que ne ſçachant pas le langage de cette contrée, ils creuſſent que c'eſtoit ſon veritable nom, ou qu'en effet ils luy ayent laiſſé ce meſme nom en memoire de ce qui s'eſtoit paſſé.

Gouvernement des Eſpagnols dans cette peninſule.

Cette Peninſule eſt tres-fertile en tout ce que l'Amerique produit, & autrefois elle a eſté fort peuplée d'Indiens : mais les Eſpagnols les ont tellement détruits, qu'il n'y en a aujourd'huy que tres-peu qui ſont leurs tributaires, ou pour mieux dire leurs eſclaves : je dis leurs eſclaves, parce qu'ils n'ont aucune liberté. Ceux qui ſont voiſins des Eſpagnols les ſervent preſque pour rien. Ceux de l'autre bord ſont obligez de recevoir certains temps de l'année un Eccleſiaſtique Eſpagnol qui eſt envoyé pour les convertir. Si-toſt qu'il y arrive, le Caſicq, c'eſt ainſi qu'ils nomment leurs Chefs qui ſont comme leurs Gouverneurs, eſt obligé de donner azile à ce Preſtre, ou de luy en

chercher parmy ſes gens qui doivent apporter de tout ce qu'ils ont pour payer le tribut. Tant que le Preſtre eſt en ce lieu, ils n'oſeroient exercer leur Religion, car ces peuples ſont idolatres; mais ſi-toſt qu'il eſt party, ils recommencent comme auparavant: j'en diray icy quelque choſe, ſelon ce que j'en ay appris de ceux de la nation qui parloient Eſpagnol. Chacun d'eux a ſon Dieu particulier: ils ont pourtant des lieux où ils s'aſſemblent pour adorer leurs Dieux, & qui leur ſervent d'Egliſe, quand les Preſtres Eſpagnols y ſont. Lors qu'un enfant vient d'être né, ils vont dans cette Egliſe & parſément une petite place de cendres paſſée dans un tamis fait d'écorce d'arbre, & aprés poſent l'enfant au milieu tout nud & le laiſſent là paſſer la nuit. Le lendemain ils y vont voir, & ils remarquent les veſtiges de l'animal qui a eſté ou qui a approché de l'enfant, s'il y en a eu deux, ils les prennent tous deux pour patrons; s'il n'y en a qu'un ils ne prennent que celuy-là: enſuite ils élevent cet enfant juſques à ce qu'il aye connoiſſance de leur religion; & quand il la connoiſt & qu'il

Habitans idolatres, genre de leur idolatrie.

Ceremonies de leurs Baptêmes & de leurs mariages.

eſt grand, les parens luy nomment ſon patron, & ſoit fourmis, rat, ſouris, chien, chat ou ſerpent, il le doit adorer comme ſon Dieu. Ils ne le reclament tous que dans l'adverſité, c'eſt à dire, lors qu'ils ont perdu quelque choſe, ou qu'on leur a fait quelque déplaiſir.

Pour cela, ils vont dans une maiſon deſtinée à cet uſage, & offrent une certaine gomme nommée *copal*, comme nous faiſons de l'encens, & aprés la moindre chimere qui leur vient dans la teſte, ſoit de ſe vanger de quelque affront prétendu, ou quelqu'autre penſée, ils croyent que c'eſt leur patron qui leur inſpire, & ils ne manquent point de l'executer. Quelques Eſpagnols m'ont dit, que quand c'eſtoient des femmes qui avoient de grands animaux pour patrons, que le diable venoit ſous cette figure ſe joindre avec elles; mais je n'ay jamais pû croire ces bagatelles, car cela eſt auſſi chimerique que les viſions des Indiens à l'égard de leurs patrons ou de leurs Dieux.

Dans leurs mariages ils obſervent de certaines ceremonies, & ne prennent qu'une femme. Quand quelqu'un ſe veut

veut marier, il convient avec le pere & la mere de la fille, enſuite on s'aſſemble, on ſe réjoüit, & le lendemain des noces la fille vient ſe preſenter devant ſa mere, ſe jette par terre & rompt un petit chapeau de verdure, que les vierges portent ordinairement, & fait pluſieurs gemiſſemens, pour faire voir le regret qu'elle a d'avoir perdu ſa virginité.

Ces Indiens ſont fort laborieux & éloignez de la pareſſe des autres. Leur genie paroiſt à faire mille petits ouvrages jolis, mais peu utiles. Il ſe trouve dans leur païs quantité de bois qui leur fournit de tres-belles teintures : celuy dont nous nous ſervons pour le noir & le violet vient delà, c'eſt pourquoy on l'appelle bois de Campeſche. Leurs habitations ſont tres-belles, & ils n'y plantent que des choſes neceſſaires à la vie. Les femmes filent du coton, dont ils font des hamacs qui ſont une maniere de lits tres-beaux. On ne les voit jamais en guerre avec les autres Indiens, parce qu'ils en ſont fort éloignez, les Eſpagnols eſtant ſeulement leurs voiſins. Leur plus grand voyage eſt ſur les Iſles qui ſont au Golfe

Habileté de ces gens à faire pluſieurs ſortes d'ouvrages.

des Honduras, où ils demeurent quelquefois, mais pour l'ordinaiire, ils retournent toûjours en terre ferme.

Aprés cette petite diſgreſſion, je reviens à nos Avanturiers que nous avons laiſſez ſur les petites Iſles. Quand ils y eurent ſéjourné environ trois mois, l'Olonois eut nouvelle que la Hourque dont nous avons parlé, qui devoit venir, approchoit. Auſſi-toſt il donna ordre qu'on eût à appareiller les vaiſſeaux en diligence, de peur qu'elle n'eût le temps de ſe décharger. D'autres opinerent au contraire, & dirent qu'il valoit mieux attendre ſon retour, parce qu'elle auroit de l'argent, que de la prendre ainſi, lors qu'elle n'avoit que des marchandiſes. Ce dernier avis fut bien receu de tous ; ils ne laiſſerent pas d'envoyer des Canots pour obſerver ce vaiſſeau : mais ceux qui le montoient, ayant apris que les Avanturiers eſtoient à cette côte, ſe contenterent de débarquer les marchandiſes, & ne precipiterent point leur retour.

L'Olonois aprend la venuë du vaiſſeau qu'il attendoit, & fait preparer ſes gens.

L'Olonois & ſes gens ennuyez d'attendre, eurent quelque ſoupçon que ce vaiſſeau leur pourroit échapper,

c'eſt pourquoy ils reſolurent de l'aller attaquer, ne ſçachant pas ſi à meſure qu'on en déchargeoit les marchandiſes, on en embarquoit de nouvelles.

Il attaque le vaiſſeau, ſuccez du combat.

Dans cette incertitude, ils ne perdirent point de temps, & furent à ſon bord; mais les Eſpagnols qui avoient eſté avertis, s'étoient déja précautionnez, ayant preparé leur canon & débâclé leur navire, c'eſt à dire oſté tout ce qui leur pourroit nuire pour le combat, leur canon eſtoit en batterie au nombre de cinquante-ſix pieces, outre beaucoup de feux d'artifices qu'ils avoient, comme grenades, pots à feu, torches, ſauciſſons, coffres à feu, le tout ſur les Chaſteaux d'Avant & d'Ariere.

Quand nos Avanturiers approcherent, ils s'apperceurent bien qu'ils eſtoient découverts & attendus: cependant ils ne laiſſerent pas de l'attaquer. Les Eſpagnols ſe mirent en deffenſe, & embaraſſerent les Avanturiers, quoy qu'ils fuſſent en plus grand nombre. Mais aprés avoir combatu preſque un jour entier, les Eſpagnols qui n'eſtoient gueres plus de ſoixante hommes ſe laſſerent; & les Avanturiers voyant que leur feu

diminuoit, les aborderent & se rendirent maistres du bâtiment.

Aussi-tost l'Olonois envoya de ces petits bâtimens dans la riviere, afin de pouvoir prendre la Patache, que les Espagnols disoient venir, chargée de cochenille, d'indigot & d'argent. Mais ayant sceu la prise de la Hourque, ils ne firent pas descendre la patache, & se retrancherent si bien sur la riviere que les Avanturiers n'oserent rien entreprendre.

Faute & imprudence des Avanturiers.

L'Olonois n'avoit pas fait si grand butin en prenant ce bâtiment, comme il s'estoit imaginé, parce qu'il avoit esté découvert; mais s'il l'eust pris d'abord qu'il arriva, il auroit eu toute sa charge, qui valoit plus d'un million; ce qu'il devoit faire, pouvant bien juger, que découvert comme il l'estoit ayant demeuré prés de six mois à cette coste, ce bâtiment ne chargeroit jamais à sa vuë.

On ne trouva dans cette Hourque qu'environ vingt mille rames de papier, & cent tonneaux de fer en barre qui servoit de latte au Vaisseau. On y trouva aussi quelques ballots de Marchandises, mais de peu de valeur, ce

n'eſtoient que des Toiles, Sarges, Draps & Ruban de Fil en grande quantité. Tout cela ne laiſſoit pas de valoir de l'argent; & cependant ces gens n'en profiterent preſque point; car ayant partagé ce qui pouvoit eſtre à leur uſage, ils perdirent le reſte, comme le papier dont ils ſe ſervoient en maniere de Serviettes, & à faire mille autres bagatelles: Quelques huiles d'Olives & d'Amandes furent conſumées inutilement.

Beaucoup de ces Avanturiers nouveaux venus de France, qui n'entreprirent ce voyage avec l'Olonois, qu'à cauſe qu'ils l'avoient veu revenir de Marecaye comblé de biens; ennuyez de cette miſerable vie, commencerent à murmurer, & à dire qu'ils vouloient retourner à l'Iſle de la Tortuë. Les vieux Avanturiers accoûtumez à cela, ſe mocquerent d'eux, diſant qu'ils aimoient mieux perir, que de retourner à la Tortuë ſans argent. Enfin ils ſe liguerent les uns contre les autres: Les plus experimentez de ces Avanturiers, voyant que le voyage de Nicaragua ne reuſſiſſoit point, s'embarquerent la pluſpart en ſecret ſur le Bâtiment que

La pluſpart des Avanturiers abandonnent l'Olonois, ce qui leur arrive.

montoit Moyſe Vauclin, qu'on avoit pris au Port de *Cavallo*, & qui alloit fort bien à la voile.

Tous ces gens étant de concert, reſolurent de quitter l'Olonois, & de s'en aller à la Tortuë racommoder leur Bâtiment, & en ſuite retourner en courſe, ce qu'ils firent; mais lors qu'ils voulurent ſortir ils échoüerent ſur un Reſſif, & par là leur deſſein fut arreſté. Si ce Bâtiment n'avoit pas peri de cette ſorte, il auroit bien fait du mal aux Eſpagnols, car c'étoit le meilleur Voilier qu'on euſt vû depuis cinquante ans dans l'Amerique.

Cependant Moyſe Vauclin ſe voyant ſans Vaiſſeau, chercha l'occaſion d'en r'avoir un autre, & là deſſus il trouva le Chevalier du Pleſſis fort à propos qui venoit de France, exprés pour croiſer ſur les Eſpagnols: Et comme Vauclin connoiſſoit tres-bien le païs, & les lieux où les Eſpagnols ſe rencontrent, il fut bien reçu du Chevalier, qui luy promit la premiere priſe qu'il feroit, en cas qu'il ſe retiraſt en France; mais il ne pût accomplir ſa promeſſe, car en combattant contre un Navire Eſpagnol de trente-ſix pieces de Ca-

non, il fut tué, & Moyſe declaré Capitaine de ſon Vaiſſeau, avec lequel il fit une priſe devant la *Havana* chargée de *Cacao*, qui valoit plus de cent cinquante mille livres.

L'Olonois qui eſtoit dans les *Honduras* eut tant de dépit contre Moyſe qui l'avoit ainſi quitté, qu'il jura de s'en venger, ſi jamais il le rencontroit. Un nommé le Picard l'abandonna auſſi; mais au lieu de retourner à la Tortuë, il fut le long de la coſte de *Coſta-rica*, où il croiſa devant la Riviere de *Chagre*, afin de prendre le premier Bâtiment qui viendroit. Ennuyé d'être là ſans rien faire, il reſolut avec ſon Equipage d'environ quatre-vingts hommes, de deſcendre dans la Riviere de *Veragua*, & de piller le Bourg de meſme nom, qui eſt ſur cette Riviere. Il executa ſon entrepriſe, car il le pilla aſſez facilement, & ſans trouver grande reſiſtance, ny beaucoup de choſes, à cauſe qu'il ne demeure dans ce Bourg que des Eſclaves qui vont foüiller la terre ſur de certaines montagnes prés de là.

L'Olonois abandonné ne laiſſe pas d'entreprendre.

Ils mettent cette terre dans des ſacs; & la vont laver, aprés ils y trouuent

de petits morceaux d'or tres-pur & tres-fin. Ces Esclaves appartiennent à des Bourgeois & à des Marchands de la Ville de *Nata*, située sur la mer du Sud à vingt lieuës de ce Bourg, qui n'est basty sur cette Riviere que pour y occuper des Esclaves, & quelques Bandits Espagnols qui s'y sont venus refugier.

Le Picard n'eut pas là demeuré longtemps, que les Espagnols, qui s'étoient amassez, & qui venus de *Nata*, & de *Penonome*, le contraignirent de décamper au plus vîte ; ce qu'il ne pût faire sans se battre, mais ce fut en retraite du mieux qu'il pût, & non pas sans laisser quelques-uns des siens, tant morts que blessez, & des prisonniers qui estoient demeurez derriere dans un petit Canot. Ils n'eurent pas mesme le loisir de prendre tout leur butin, & n'emporterent qu'environ trois ou quatre livres d'or qu'ils trouverent dans des flacons ; si bien que le Picard fut courir le bon bord pour trouver une meilleure fortune.

Inquietude, course & naufrage de l'Olonois.

L'Olonois se voyant avec si peu de monde, estoit fort en peine, ayant un grand Vaisseau équipé de 300. hom-

mes, & ſans vivres, ſi bien qu'il eſtoit contraint d'aller tous les jours à terre pour en avoir. Ils tuoient tout ce qu'ils rencontroient, & le plus ſouvent des oyſeaux & des ſinges : Voilà ce qu'ils faiſoient de jour ; & de nuit avec le vent de terre, ils taſchoient à ſortir & à avancer chemin autant qu'ils pouvoient. Aprés beaucoup de peine ils gagnerent le Cap *Gracia à dios*, & furent juſques aux Iſles *de Las Perlas*, & de *Carneland*.

L'Olonois avoit encore quelque eſperance de faire deſcente à *Nicaragua*, à deſſein d'y laiſſer ſon Navire, & de gagner la Riviere de *Saint Iean* avec les Canots qu'il avoit. C'eſtoit par cette Riviere qu'il devoit entrer dans le Lac de *Nicaragua* : En effet, il y laiſſa ſon Navire, mais non pas comme il le croyoit ; car ce Vaiſſeau tirant beaucoup d'eau, il le voulut approcher de la coſte ; & le mit ſur un Reſſif, d'où il ne le pût jamais retirer, quoy qu'il mit d'abord tous ſes Canots à terre, & déchargeaſt le canon, tout cela ne luy ſervit de rien : Comme il n'y avoit aucun remede, tous ces gens furent à terre, où ils firent des *ajoupas*, qui ſont

de petites Loges ſemblables à une Baraque, en attendant qu'il paſſaſt quelque Bâtiment pour les retirer de là.

Cependant l'Olonois accoûtumé aux traverſes, ne ſe donna point de chagrin de tout cecy, au moins ne le fit-il point paroiſtre, & conjura ſes gens de ne point perdre courage, leur diſant qu'il avoit trouvé le moyen de ſortir de ce lieu, & de faire encore fortune avant que de retourner à l'Iſle de la Tortuë. Il occupa une partie de ſes gens à planter des vivres ſur cette Iſle, c'eſt à dire des pois, qui dans ſix ſemaines viennent bons à manger; les uns à aller à la chaſſe & à la peſche, & les autres à dépecer le Bâtiment, & en tirer autant de bois & de clou qu'ils pourroient, afin d'en faire une Barque longue, & avec leurs Canots ils eſperoient encore entrer dans le Lac de *Nicaragua*. Pendant que nos Avanturiers feront leur Barque, je donneray icy une petite deſcription des Iſles de *Carneland*.

Expedient de l'Olonois aprés ſon naufrage.

Ces Iſles ſont proche de quantité d'autres ſituées ſous le douziéme degré, cinquante minutes de latitude Septentrionale, environ à quarante lieuës du Cap de *Gracia à dios*. Elles ſont habi-

tées par une ſorte d'Indiens de terre ferme, qui y viennent quelquefois paſſer une partie de l'année. L'une de ces Iſles eſt plus grande que l'autre, & la plus grande peut avoir quatre à cinq lieuës de tour; & l'autre trois. Le terroir en eſt tres-bon & fort fertile; il rapporte de grands bois, ſi bien qu'on y pourroit demeurer: le plus grand mal eſt qu'il n'y a d'eau que par le moyen des puits qu'on y fait, qui donnent de l'eau moitié douce & moitié ſalée.

Les Avanturiers viennent ſouvent à ces Iſles, à cauſe qu'ils n'oſeroient aller en terre ferme, parce que les Indiens ſont méchants, & ne veulent ſouffrir aucune Nation, eſtant ſans demeure, & toûjours errants dans les bois. Jamais les Avanturiers n'avoient pû découvrir ces Indiens qui viennent ſur les Iſles, que lors que l'Olonois y fut: car ceux qui furent deſtinez pour la chaſſe, en trouverent trois, qui n'eurent point le temps de ſe refugier ſans eſtre pris: on les pourſuivit ſi vivement, qu'on les vit entrer dans une taniere ſous terre; où ſans rien craindre on les ſuivit, on les prit, & on les amena au quartier de l'Olonois, ſans leur faire aucun

Mauvais Indiens de terre ferme.

Les Avanturiers en prennent trois à la chaſſe.

mal. Ils eſtoient trois, ſçavoir deux femmes & un homme.

Nos Avanturiers croyoient avoir trouvé la pierre philoſophale, d'avoir ces gens; ils penſoient faire amitié avec eux, afin de pouvoir entrer dans leur païs: mais ils furent trompez, car aprés leur avoir fait toutes les careſſes du monde, ils donnerent aux femmes quantité de miroirs, & d'autres choſes de cette nature, qu'on preſente ordinairement aux femmes, & aux hommes des haches, des coûteaux, & des inſtrumens pour peſcher: mais au lieu que les autres Indiens eſtiment toutes ces choſes, ceux-cy les mépriſerent, en ſorte qu'ils ne daignerent pas les regarder. Pendant qu'ils furent avec les Avanturiers ils ne ſe parlerent jamais: on leur preſenta à manger des fruits, & des choſes qu'ils connoiſſoient bien, ils en mangerent. Aprés on les mit en liberté, & on leur fit ſigne de s'en aller avec leurs camarades, & de leur porter ces choſes que les Avanturiers leur avoient données; mais ils n'en voulurent rien faire, ſeulement l'homme prit quelques coûteaux, & aprés ils ſe ſauverent, ſans que depuis on les ait pû re-

Preſens que les Indiens mépriſent.

voir; & dés le lendemain un des Avanturiers s'estant émancipé d'aller seul à la chasse, il fut pris par eux, rôti & mangé, à ce qu'on a pû conjecturer, à cause que trois jours aprés on trouva un pied & une main de ce miserable, qui estoient brûlez.

Destinée d'un Avanturier pris par les Indiens.

Un jour un Avanturier de la Jamaïque vint moüiller à ces Isles la nuit, ils vinrent sous l'eau, & luy emporterent son ancre qui pouvoit peser six cens livres, & attacherent le cable à un rocher. Il y a le long de cette coste de tres-méchans Indiens que les Espagnols n'ont jamais pû dompter. Quand je passeray à ma troisiéme Partie, je raconteray encore quelques histoires assez curieuses de ces Indiens.

L'Olonois vint enfin à bout de son dessein, & dans l'espace de dix mois qu'il fut sur ces Isles avec son monde, il bâtit une Barque longue, capable de porter la plus grande partie de ses gens, qu'il mit dessus, & le reste dans ses Canots, & fut en cet équipage dans la Riviere de S. Jean, nommée par les Espagnols autrefois *Desaguadera*. Ayant entré assez avant dans cette Riviere, il fut découvert par des Indiens qui apar-

L'Olonois découvert par les Indiens.

tenoient aux Efpagnols, qui les en avertirent promptement; fi bien que les Efpagnols envoyerent auffi-toft une troupe d'Indiens au devant de l'Olonois, qui l'empefcherent de monter la Riviere, & l'obligerent à fe retirer avec perte de beaucoup de fes gens.

Defolation des Avanturiers.

Au fortir de la Riviere nos Avanturiers eftoient bien defolez de ne pouvoir rien faire, ni retourner à l'Ifle de la Tortuë, à caufe qu'ils n'avoient point de vaiffeaux; ce qui les obligea à fe feparer, de peur de s'affamer les uns & les autres, & chacun fut de fon bord; une partie vint au Cap de *Gracia à dios*, où elle demeura avec une Nation d'Indiens qui fouffrent les Avanturiers chez eux, & mefme les aiment. L'autre partie vint dans un lieu nommé *Boca del Tauro*, où il arrive fouvent des Avanturiers, pour chercher de la Tortuë pour ravitailler leurs vaiffeaux. Ceux-cy avoient en veuë que quand il en viendroit quelques-uns, ils s'embarqueroient avec eux.

Eftant arrivez ils fe mirent à terre en un lieu nommé *la Pointe à diegue*, à caufe qu'il y avoit là de l'eau bonne à boire. Ayant tiré leurs Canots à terre,

ils firent un Fort, c'eſt à dire un retranchement de pieux, afin de ſe garantir des Indiens, qui y ſont fort à craindre. L'Olonois avec ſa Barque fut pour croiſer devant Cartagene, & en paſſant les *Bayes Barou*, qui ſont proche du Golfe *del Darien*, il fut obligé d'aller à terre, afin de chercher à piller quelque Bourgade, fuſſent des Indiens, ou des Eſpagnols, pour avoir des vivres: mais cela ne luy réüſſit non plus que les autres fois, au contraire bien moins; car il fut pris par les Indiens ſauvages que les Eſpagnols appellent *Indios brauos*, qui le hacherent par quartiers, le firent rotir & le mangerent.

L'Olonois croiſant devant Cartagene, eſt obligé d'aller à terre. Son malheur.

Voilà quelle fut la vie & la fin de l'Olonois; ſes camarades qui en échaperent, vinrent à la Tortuë avec leur Barque, n'ayant jamais fait courſe plus funeſte que celle-là. J'oubliois à dire qu'une partie du monde de l'Olonois, qui s'eſtoit retirée ſur une Iſle le long de la coſte de Cartagene, nommée *l'Iſle forte*, trouverent des Anglois Avanturiers, qui avoient deſſein de faire auſſi quelque deſcente en terre ferme, ces gens furent bien aiſes d'avoir cette occaſion, afin de ſe delivrer, dans l'eſpe-

rance de faire encore quelque butin. Ils dirent à ces Avanturiers Anglois, qu'ils avoient encore de leurs camarades en beaucoup de lieux le long de la coste. Les Anglois réjoüis d'apprendre cette nouvelle, les chercherent, & les prirent dans leurs vaisseaux. Le dessein des Anglois estoit de monter sur la Riviere de *Moustique*, qui est au Cap de *Gracia à dios*, & là de trouver quelque Ville Espagnole, pour la piller, à cause que personne n'y avoit jamais esté; & de plus, un des leurs les avoit assurez qu'il y avoit communication de cette Riviere dans le Lac de *Nicaragua* : si bien que sous cette esperance les Avanturiers s'embarquerent au nombre de cinq cens dans des Canots pour monter cette Riviere : mais aprés l'avoir tenté quinze jours durant, sans rien trouver que des petits lieux où les Indiens se retiroient, tout dénuez de vivres, à cause qu'ils avoient brûlé ce qu'ils n'avoient pû emporter; chercherent divers moyens pour se tirer de cet embarras.

Enfin ces Avanturiers voyant qu'ils ne gagnoient rien, furent au travers des bois voir s'ils ne trouveroient point de chemin; & aprés avoir esté quelques

jours

jours à courir d'un costé & d'autre, ils ne purent découvrir aucune route, ni prendre de prisonnier qui leur servist de guide. Ils s'en retournerent donc sans avoir rien fait. La faim qui les pressoit extrémement, precipitoit encore leur retour ; & faute de vivres ils devenoient si foibles qu'ils ne pouvoient plus avancer, & resolurent de tuer des Indiens pour manger, s'ils en trouvoient : cependant ils estoient contraints de manger de l'herbe & des feüilles d'arbres. Ils ne laisserent pourtant pas de regagner peu à peu le bord de la mer, où ils trouverent les Indiens du Cap de *Gracia à dios*, qui leur donnerent des vivres ; & ils demeurerent quelque temps dans ce lieu avant de se rembarquer : ils auroient mesme entrepris encore quelque chose, mais la necessité fut cause que la dissention se mit entr'eux : toutefois ils se separerent sans autre disgrace que la faim qu'ils avoient endurée.

Extrémitez où sont reduits les gens de l'Olonois.

Lorsque je fais reflexion à ce que j'ay déja dit des Avanturiers, & à ce qui me reste à dire, je ne doute point que parmi ceux qui verront leur histoire, il ne s'en trouve quelques-uns de

Reflexion de l'Autheur sur quelques évenemens de son Histoire.

creance ſoupçonneuſe, & qui liſant quelque choſe un peu hors du commun, ne le prennent auſſi-toſt pour un Roman. Je ne conſeille pas à ces Meſſieurs de lire la vie de ces gens-là, où tout eſt extraordinaire.

En effet, comme ils ſont preſque toûjours ſur mer, & que cet element eſt ſans ceſſe agité de furieuſes tempeſtes, ils ſont ſouvent naufrage, & ces naufrages les jettent en des perils auſſi ſurprenans que fâcheux. Comme ils forment des entrepriſes hardies & difficiles, l'execution de ces entrepriſes les expoſe à tout moment à des avantures également étonnantes & incroyables.

Ainſi que peut-on penſer quand on voit Pierre le Grand avec un petit vaiſſeau monté de quatre petites pieces de canon, & de vingt hommes, ſe rendre maiſtre preſque en un inſtant du Vice-Amiral des Galions du Roy d'Eſpagne, & s'en retourner en Europe riche à jamais?

Que peut-on s'imaginer lors qu'on apprend que Roc, aprés ſon naufrage, marche en victorieux dans un pays ennemi; qu'il défait, en chemin faiſant, les Eſpagnols; s'empare de leurs chevaux,

ſe ſaiſit d'une Barque, & ſe tire enfin d'un grand peril, ſans avoir eu que deux de ſes gens bleſſez, & deux de tuez ?

Que peut-on croire enfin en liſant que l'Olonois découvert par les ennemis, accompagné de peu des ſiens, ait attaqué & pris une Fregate armée de dix pieces de canon & de quatre-vingts hommes de la plus belle & de la plus vigoureuſe jeuneſſe de *Havana*; & qu'il ait fait enſuite tout ce que nous avons veu ?

Certainement ces choſes ſont extraordinaires; mais auſſi pour peu qu'on ſoit de bon ſens & ſans prévention, il eſt aiſé de voir qu'elles ſont accompagnées de circonſtances ſi originales & ſi naturelles, qu'il eſt mal-aiſé d'en douter, puis qu'enfin elles reſpirent par tout la verité. D'ailleurs, toutes extraordinaires qu'elles ſont, je puis bien aſſurer que je les ay veuës moy-meſme; & ſi mon témoignage ne ſuffit pas pour les faire croire, je puis le confirmer par celuy de quantité de gens de conſideration, qui ſont encore pleins de vie, que je nommerois volontiers, n'eſtoit qu'ils ſont maintenant dans des poſtes

Témoignages pour la verité de cette Hiſtoire.

avantageux, & qu'ils feroient peut-estre fâchez qu'on sceust qu'ils ayent esté Avanturiers; bien qu'en cette qualité ils ayent fait mille belles actions, qui meriteroient d'estre rapportées. Je pense toutefois qu'ils ne se soucient gueres qu'on les rapporte, puisqu'ils en ont fait depuis d'aussi belles, mais plus glorieuses pour eux, & plus utiles pour leur patrie, les ayant faites pour le service de leur Prince.

Alexandre surnommé le Bras de fer.

Pour revenir à ceux qui prennent pour Roman tout ce qu'ils lisent avec surprise, que diroient-ils, si on leur rapportoit les expeditions d'Alexandre surnommé le Bras de fer, à cause de la force de son poignet. On peut dire que ce nouvel Alexandre a autant signalé son nom entre les Avanturiers, que l'ancien Alexandre a distingué le sien entre les Conquerans. On ne doit pas trouver la comparaison étrange, car enfin Alexandre, tout Alexandre qu'il estoit, estoit-il autre chose qu'un Avanturier, mais un Avanturier de condition, comme estoit aussi le nostre?

Alexandre le Grand Avanturier.

Il estoit beau de visage, vigoureux de corps; j'en puis parler pour l'avoir vû de prés, parce que je l'ay pensé &

gueri d'une bleſſure conſiderable. Ma fortune eſtoit faite aprés cette cure, s'il avoit eſté auſſi liberal qu'Alexandre, mais par malheur il ne l'eſtoit pas. Il avoit beaucoup de teſte quand il s'agiſſoit d'entreprendre, & bien du courage quand il faloit executer. Il montoit un vaiſſeau nommé le Phenix, ainſi appellé, à cauſe qu'il eſtoit unique dans ſa ſtructure, comme l'oyſeau dont il portoit le nom, ſuppoſé qu'il ſoit au monde, eſt unique dans ſon eſpece.

Bien different des autres Avanturiers, qui vont en courſe avec des Flottes entieres, il n'y alloit jamais qu'avec ce ſeul vaiſſeau tout rempli de gens d'élite & de reſolution comme luy. Je ne diray qu'un ſeul incident de ſa vie, qu'il m'a recité luy-meſme en Eſpagnol, & que je rapporte icy en François.

Une fois qu'il eſtoit en mer pour l'execution d'un deſſein de conſequence, qu'il eſt inutile de dire, puiſqu'il ne reüſſit pas, aprés un long calme il fut tout à coup ſurpris d'un grand orage accompagné de vents & de tonnerres furieux. Les vents luy briſerent tous ſes mats, & le tonnerre mit le feu à la ſoute aux poudres, qui firent ſauter toute la

Naufrage d'Alexandre Avanturier. Comme il ſe ſauve avec ſes gens.

partie du vaiſſeau qu'elles occupoient ; & tous ceux qui eſtoient deſſus, qui furent tuez avant que d'eſtre dans l'eau. Ceux de l'autre partie du vaiſſeau ſe trouverent tout à coup dans la mer ; comme ils eſtoient fort prés de terre, il s'en ſauva pour le moins trente ou quarante à la nage, & noſtre Alexandre qui eſtoit tres-vigoureux, ne fut pas des derniers. Ils aborderent à quelques Iſles aux environs de *Boca del Drago*, habitées par des Indiens qu'on n'a pû encore reduire, dont je ne dis rien icy, parce que j'en parleray ailleurs.

Ils parcoururent quelque temps les bords de la mer, pour recueillir ce qu'ils pourroient du debris de leur naufrage. Ils trouverent aſſez de fuzils pour s'armer, & d'autres munitions de guerre que le flot avoit apportées. Ils ſongerent à ſe garantir des inſultes des Indiens, qui ſont terribles dans ces contrées, à reconnoiſtre les lieux, de peur de ſurpriſe ; & enfin à obſerver quand il viendroit quelque Bâtiment, pour les tirer de cet endroit : c'eſt pourquoy ils ne quittoient gueres le bord de la mer.

Un jour qu'ils regardoient à leur

ordinaire, ils apperceurent d'aſſez loin un vaiſſeau en mer, qui tiroit droit où ils eſtoient : ils ſe cacherent, ſe doutant bien que le vaiſſeau n'approcheroit pas, s'ils ſe montroient. Les uns eſtoient d'avis qu'on priaſt les Chefs de ce vaiſſeau de les prendre dans leur bord : les autres au contraire opinoient à ſe défendre, craignant qu'on ne leur oſtaſt la liberté, & qu'on ne leur fiſt peut-eſtre pis. Alexandre qui eſtoit vif à deliberer, & encore plus prompt à ſe reſoudre, decida que bien loin de ſe défendre, il falloit attaquer. Les Avanturiers defererent tous à ſon ſentiment, parce qu'il avoit beaucoup d'aſcendant ſur eux, & qu'ils ſe confioient entierement à ſa conduite & à ſa valeur, qu'ils avoient déja éprouvée en mille occaſions.

Il découvre un vaiſſeau en mer,

Là-deſſus le vaiſſeau aborda, attiré, comme on a ſceu depuis, par l'odeur des fruits qui ſont tres-excellens ſur ces coſtes ; & par la diſette d'eau où ils eſtoient, qu'on y trouve auſſi tres-bonne. C'eſtoit un vaiſſeau Marchand fort bien équipé en guerre. Les Capitaines firent deſcendre d'abord leurs meilleurs Soldats à terre, & ſe mirent à leur teſte, parce qu'ils ſçavoient les

perils que l'on couroit dans ce lieu, à cause des Indiens dont j'ay parlé : car ils ne ſongeoient gueres à nos gens qui ſe tenoient toûjours cachez, & preſts à executer les choſes que nous allons voir.

Il eſt bon de remarquer que nos Avanturiers avoient demeuré aſſez long-temps dans ces lieux pour en ſçavoir tous les détours. Ils ſe gliſſerent donc fort doucement le long des bois, qui eſtoient touffus alors, défilerent enſuite par des routes ſecretes qu'ils connoiſſoient, en ſorte qu'en peu de temps ils environnerent le grand chemin qui coupoit ce bois, & que leurs ennemis tenoient, de peur de ſurpriſe. Ils marchoient tous en bon ordre. Nos Avanturiers cependant ſe tenoient derriere les arbres, parce que s'ils avoient combatu à découvert, les ennemis, qui eſtoient en plus grand nombre, n'auroient pas manqué de les défaire. Nos Avanturiers, dis-je, qui ne les perdoient point de veuë, firent tout à coup ſur eux une décharge auſſi meurtriere qu'imprévuë. Auſſi-toſt les ennemis firent face, & pourtant ſans tirer, parce qu'ils ne voyoient perſonne : mais

Grande entrepriſe, & ſon ſuccés.

comme

comme ils voyoient tomber ſans ceſſe quelques-uns des leurs, & qu'ils n'apercevoient point de fléches, ils connurent auſſi-toſt qu'ils avoient affaire à d'autres qu'à des Indiens ; & pour rendre inutile le feu des ennemis qui continuoient toûjours, s'aviſerent de ſe mettre ventre à terre, & reſolurent de ne ſe point relever, ou que ce feu n'eût ceſſé, ou qu'ils ne viſſent quelques-uns paroiſtre.

Les Avanturiers qui regardoient toûjours par les ouvertures qu'ils avoient faites dans l'épaiſſeur du feüillage, pour eux & pour le paſſage de leurs fuſils, furent bien ſurpris de ne plus rien voir tout d'un coup. En effet leurs ennemis ſe couchant à terre, avoient comme diſparu à leurs yeux; ils s'imaginerent d'abord qu'ils pourroient s'eſtre retirez, mais n'ayant point entendu de bruit qui euſt marqué leur retraite, ils ne ſçavoient ce qu'ils eſtoient devenus, encore moins ce qu'ils devoient faire.

Expedient qui ſurprend les Avanturiers.

Alexandre ſe trouvoit dans la meſme peine ; mais impatient de vaincre, il ſe détermina bien viſte, & ſortit accompagné de ceux qui étoient alors auprés

de luy pour aller chercher les ennemis, qui ne l'aperçurent pas plûtost, que crier, se relever, & estre à luy, ne fut qu'une mesme chose. Alexandre les voyant venir avec tant d'impetuosité, se mit à quartier avec les siens, & laissa passer le torrent ; en suite, il s'attacha à celuy qui marchoit à leur teste, & luy porta d'abord un coup de Sabre, qui coula sans aucun effet, au long d'un grand bonnet dont sa teste estoit couverte. Il alloit redoubler, lors qu'une racine d'arbre qui sortoit de terre, & qu'il rencontra malheureusement sous ses pieds, le fit tomber. A l'instant il se releva à demy, ne pouvant mieux faire, parce qu'il estoit étrangement pressé par son adversaire : Il se leva, dis-je, à demy de terre, soûtenu sur une main, & du revers de l'autre, car il avoit le poignet rude, fit sauter le Sabre de son ennemi ; ce qui luy donna le loisir de se relever tout à fait, & de crier, à moy Camarades, à moy, à dessein d'avertir ceux qui étoient encore dans le bois, lesquels sortant aussi-tost, qui d'un costé, qui d'un autre, & prenant les ennemis, tantost à dos, tantost en flanc, puis en queuë, en firent un grand carnage, &

enfin ſe reüniſſant tous à un ſignal que leur fit Alexandre, ils fondirent ſur eux le Sabre à la main, & les trouverent tellement affoiblis, qu'il tuerent ſans peine juſqu'au dernier, ayant grand ſoin qu'il n'en pût échaper un ſeul.

D'une part ceux qui eſtoient demeurez dans le Vaiſſeau entendans le bruit de la mouſqueterie, crurent que leurs gens avoient rencontré quelque embuſcade, ou quelque parti d'Indiens ; mais comme la troupe de Soldats qui eſtoit ſortie du Vaiſſeau, eſtoit brave & nombreuſe, ils crurent facilement qu'elle avoit taillé en pieces ces Indiens, & que ceux qui auroient pû ſe ſauver, ſe ſeroient ſauvez tout tremblans dans leurs Cavernes. C'eſt pourquoy ils ſe contenterent de tirer tout le canon de leur bord pour les effrayer encore davantage.

D'autre part nos Avanturiers ne perdirent point de temps : ils dépoüillerent les morts, ſe veſtirent de leurs habits, s'accommoderent de leurs armes, & furent chercher quantité de fléches dont ils ſe chargerent ; ils les avoient priſes ſur les Indiens qu'ils avoient battus en pluſieurs rentontres. En cet état, &

ayant le viſage preſque tout caché ſous de grands bonnets qu'ils avoient oſtez à leurs ennemis, pouſſant de grands cris, pour marque de leur victoire, ils marcherent vers le Vaiſſeau : Ceux qui eſtoient dedans les voyant venir en cet équipage, & chargez des dépoüilles de leurs ennemis, le jugeant ainſi à cauſe des fléches qu'ils portoient, furent aiſément perſuadez que c'eſtoit leurs Camarades qui revenoient vainqueurs, & les reçurent dans leur bord. Auſſi-toſt nos Avanturiers firent main-baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontrerent, qui ne s'attendant à rien moins, reſiſterent peu, parce qu'il n'eſtoit reſté dans le Vaiſſeau que des Marchands, des Matelots & fort peu de Milice. De maniere que les Avanturiers s'en rendirent bien-toſt Maiſtres, & le trouverent chargé de toutes ſortes de Marchandiſes & de richeſſes, dont je n'ay point ſçû le détail.

J'ay ſçû d'Alexandre meſme pluſieurs autres entrepriſes que je n'écris point. Car j'ay remarqué qu'en les recitant, il paſſoit fort legerement ſur ce qui le regardoit, & appuyoit beaucoup ſur ce qui concernoit les autres, leur en donnant preſque toute la gloire : En

ſorte que ſi j'ay rapporté pluſieurs circonſtances, ou pour mieux dire pluſieurs beaux exploits qu'il a faits dans l'occaſion que je viens de dire, je ne les ay pas ſceu de luy, mais de ces Camarades, qui n'ont pas eſté ſi genereux pour luy, que luy pour eux ; puiſque par envie ou par honte, ils ont caché beaucoup de belles actions qu'il a faites ailleurs. Au reſte, ſi je l'ay comparay au Grand Alexandre, je ne pretends pas que la comparaiſon ſoit tout à fait juſte; car s'il y a quelque rapport, il y a encore plus de difference. En effet Alexandre eſtoit auſſi brave que temeraire, & luy eſtoit auſſi brave que prudent. Alexandre aymoit le vin, & luy l'eau de vie : Enfin Alexandre fuyoit les femmes par grandeur d'ame, & luy les cherchoit par tendreſſe de cœur ; & pour preuve de ce que je dis, il s'en trouva une aſſez belle dans le vaiſſeau dont j'ay parlé, qu'il prefera à tout l'avantage du Butin.

Je ne garantis pas cette expedition d'Alexandre, parce que je n'y ay pas eſté preſent, & que je ne veux aſſurer aucune choſe dont je n'aye eſté témoin. Auſſi n'ay-je raporté celle-cy,

que pour détromper ceux qui ne peuvent rien lire qui ſoit un peu ſingulier dans une Relation, ſans s'imaginer qu'on leur en impoſe, & cela faute d'experience; car pour moy, j'avoüeray ſans façon que l'évenement dont il s'agit me paroiſt fort croyable; & j'ajoûteray meſme, ſans toutefois faire l'eſprit fort, qu'il ne m'étonne point du tout, en ayant veu de plus ſurprenans que je raconteray dans ce qui ſuit.

Fin de la ſeconde Partie.

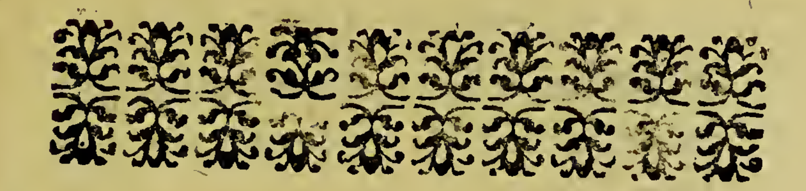


TABLE
DES MATIERES contenuës en ce premier Tome.

A

B

C

E

F

L

M

N

Nour-

S

T

FIN.

